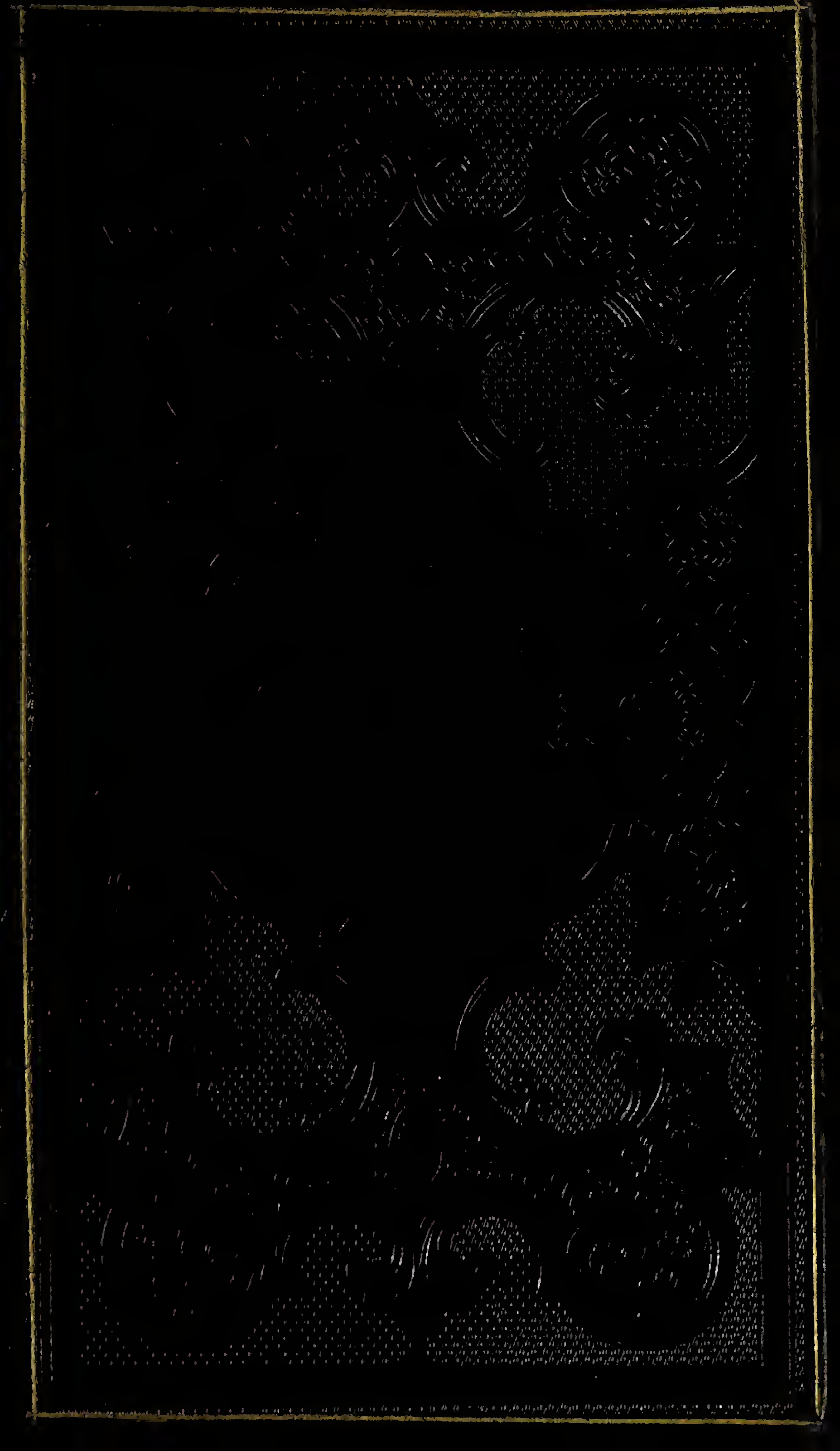
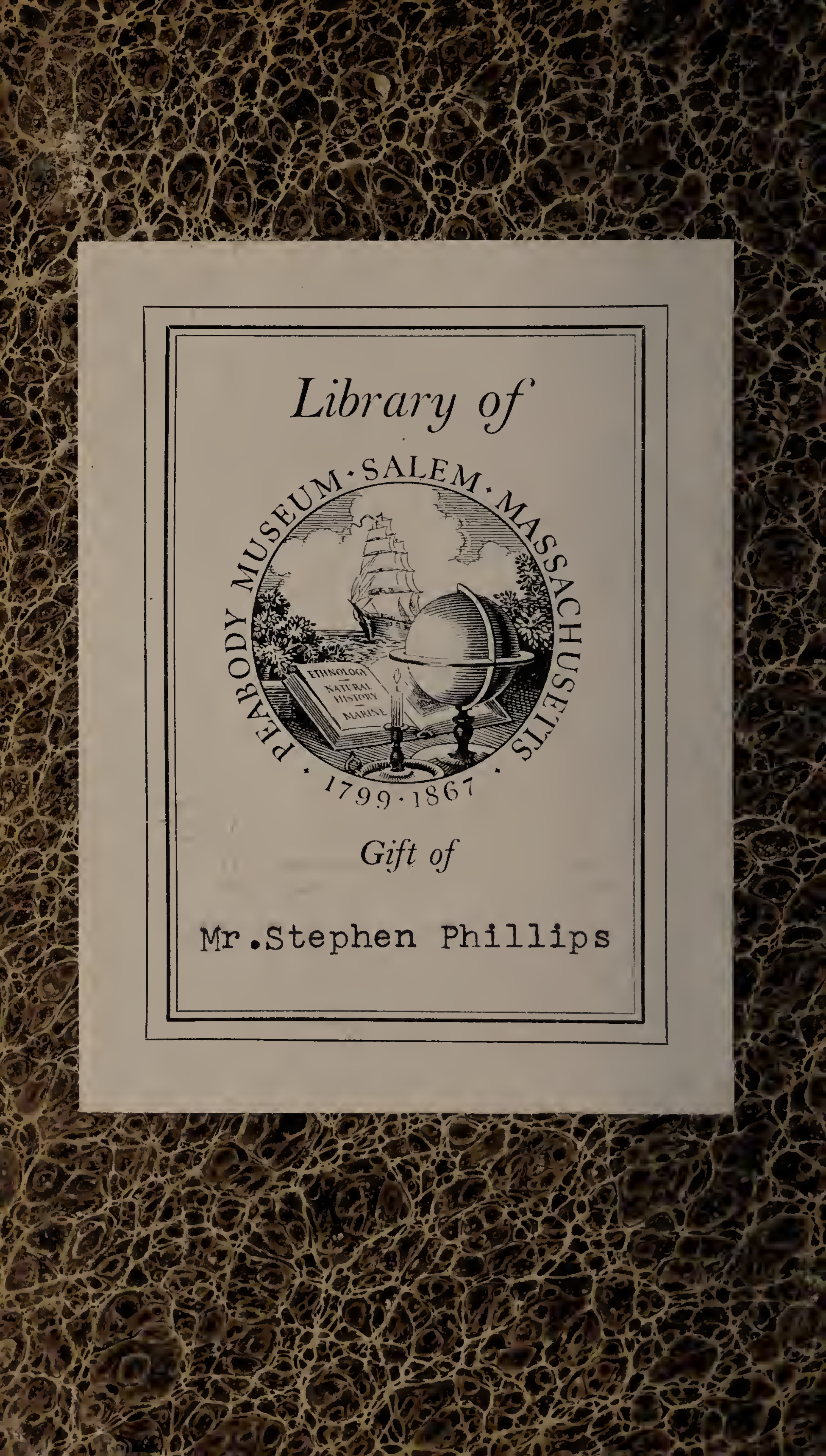
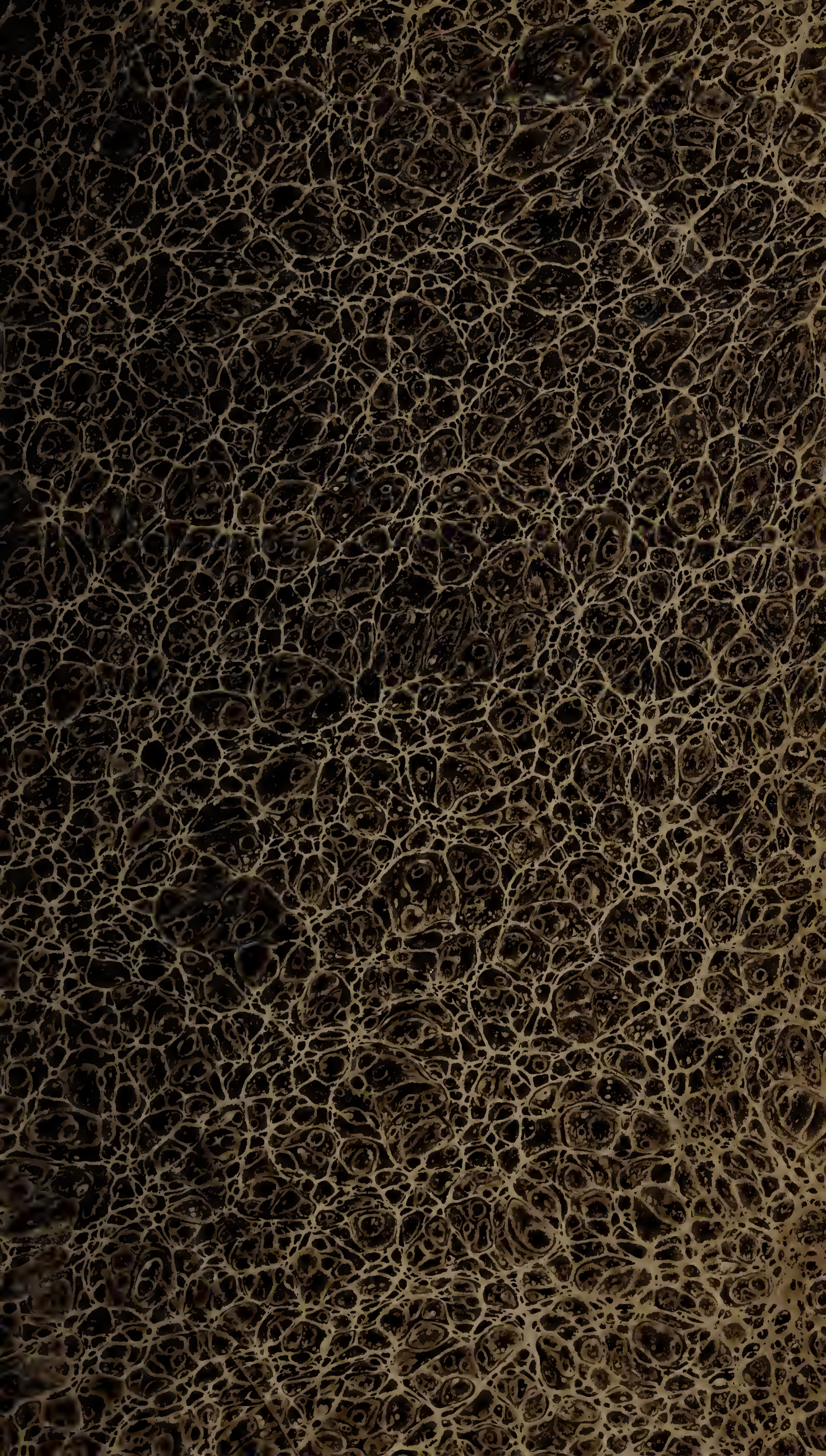




Library of
PEABODY MUSEUM · SALEM · MASSACHUSETTS
ETHNOLOGY
NATURAL HISTORY
MARINE
· 1799 · 1867 ·
Gift of
Mr.Stephen Phillips



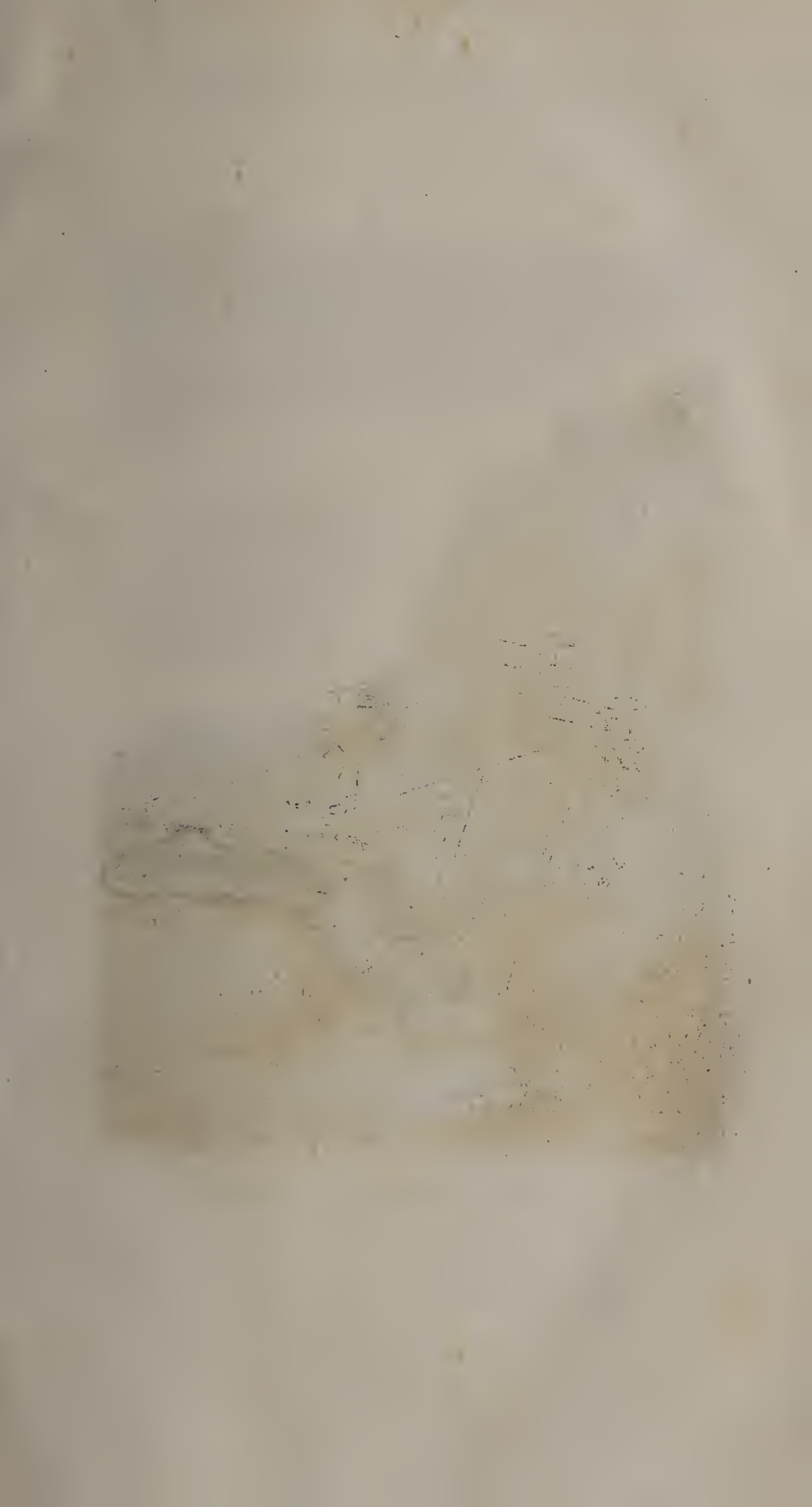
BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS.





l'Endeavour abattu en Carène.

VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE COOK

PAR HENRI LEBRUN

NOUVELLE ÉDITION

Revue et approuvée par une société d'Ecclésiastiques



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

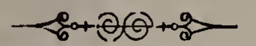
1852



VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE COOK



PREMIER VOYAGE

CHAPITRE I.

Naissance de Cook. — Ses premières années. — Il entre dans la marine royale. — Ses travaux.

Lorsqu'un homme s'est élevé par la seule puissance de son génie, lorsque, par des découvertes immortelles dans une science utile à l'humanité, son nom n'appartient pas seulement à son siècle et à son pays, et que, grandissant avec les années, il est prononcé par toutes les nations avec des témoignages de reconnaissance et d'admiration, on aime à connaître les obstacles qu'il eut à vaincre pour sortir de l'humble situation où sa naissance l'avait placé. Tel fut James Cook.

Né le 27 octobre 1728, à Marton, village du comté d'York, où son père, garçon de labourage dans une ferme voisine, s'était retiré en épousant une jeune fille, servante dans la même maison, Cook passa dans ce village les huit premières années de sa vie. Son père ayant été mis à la tête d'une ferme, il le suivit dans cette nouvelle demeure, située près du Great-Ayton. M. Thomas Skottow, propriétaire de la ferme, l'envoya à l'é-

cole à ses dépens, et lui fit donner les premières notions de l'écriture et de l'arithmétique : il avait appris à lire à Marton.

Lorsque le jeune Cook eut atteint sa treizième année, on le mit en apprentissage chez un mercier de Straihts, ville considérable par ses pêcheries. Mais cet état convenait peu à ses inclinations; la mer était sa passion dominante, passion encore augmentée par la situation de la ville où il demeurait et par le genre de vie des personnes avec lesquelles il avait des relations. Quelques différents s'étant élevés entre son maître et lui, il fut congédié; il s'engagea alors avec MM. John et Henry Walker, propriétaires de vaisseaux employés au commerce du charbon; il resta, pendant les sept années de son apprentissage, sur *le Free-Love,* l'un de ces vaisseaux; puis il servit comme matelot, jusqu'à ce que M. John Walker l'eût nommé contre-maître.

La guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre, au printemps de 1755, on fit une presse de matelots. Le premier mouvement de Cook, dont le navire était alors dans la Tamise, fut de se cacher; mais pensant ensuite qu'il lui serait impossible d'échapper à cette presse, il se décida à entrer volontairement dans la marine royale et à y chercher fortune. Il se rendit, en conséquence, à Wapping, et s'embarqua sur *l'Eagle,* vaisseau de quatre-vingts canons.

Le capitaine Hugh Palliser en prit le commandement en octobre 1755 : il ne tarda pas à remarquer Cook comme un matelot robuste, actif et intelligent. Tous les officiers parlant en sa faveur, le capitaine, charmé de sa bonne conduite, promit de le protéger; l'occasion s'en présenta bientôt.

M. Palliser reçut d'un membre du Parlement une lettre qui lui recommandait spécialement le jeune marin au nom de plusieurs de ses commettants, concitoyens de Cook. Sir Hugh répondit qu'il ne pouvait lui

faire obtenir le grade d'officier, parce qu'il était rentré trop récemment dans la marine, et qu'il serait plus profitable de le faire nommer maître d'équipage, attendu que dans ce poste il pourrait montrer son habileté et justifier la confiance qu'on aurait en lui.

Grâce à cette recommandation, Cook fut successivement nommé maître d'équipage de plusieurs bâtiments; différentes circonstances l'ayant empêché d'en exercer les fonctions, il fut enfin embarqué, en cette qualité, le 15 mai 1759, sur *le Mercury,* destiné pour le Canada, où il joignit bientôt l'escadre de sir Charles Saunders, qui tenait Quebec assiégé. Pendant ce siége, Cook exécuta une mission importante, pénible et dangereuse. Il s'agissait de sonder le canal du fleuve Saint-Laurent entre l'île d'Orléans et la rive septentrionale, précisément vis-à-vis du camp où l'armée française était fortifiée. L'amiral voulait s'assurer s'il pourrait placer des vaisseaux pour protéger l'attaque du général Wolf. Le capitaine Palliser, connaissant l'habileté et le courage de Cook, le désigna pour cette périlleuse entreprise. Cook passa sept nuits à ce travail, qui ne pouvait s'exécuter le jour. A la fin, découvert par les Français, il fut attaqué par un grand nombre de canots montés par des Indiens; il n'échappa qu'avec beaucoup de peine à ce danger; il réussit, en forçant de rames, à se faire échouer sur l'île d'Orléans, près d'un poste anglais; mais il était si vivement poursuivi, que les Indiens entraient dans la chaloupe au moment même où il s'élançait à terre; il fut obligé de leur abandonner son embarcation.

Malgré ce contre-temps, Cook présenta à l'amiral une carte du canal aussi complète et aussi exacte que si, maître de Quebec, il eût pu sonder à loisir. Quoique Cook ne connût nullement le dessin, son aptitude était telle, qu'il lui suffisait de vouloir entreprendre une chose pour y réussir.

Cook rendit encore un autre service signalé : les Anglais, étrangers à la navigation du fleuve Saint-Laurent, qu'ils savaient être très-difficile et périlleuse, ne possédaient aucune carte pour les éclairer. L'amiral ordonna à Cook de suivre le cours du fleuve au-dessous de Quebec, et de signaler aux navigateurs les difficultés et les dangers qui pourraient les arrêter. Cette mission fut exécutée avec autant de promptitude et de savoir que la première. Quand elle fut terminée, on publia la carte du fleuve avec les sondages et les indications pour naviguer en sécurité. Cette carte était dressée avec tant de soin, que depuis il n'a pas été nécessaire d'en publier une autre.

Après l'expédition de Quebec, lord Colvill, commandant l'escadre en station à Halifax, appela Cook en qualité de maître d'équipage du *Northumberland*, vaisseau qu'il montait. Pendant cette campagne, la conduite de Cook lui mérita l'estime et l'amitié du commodore; il put acquérir les éminentes connaissances qui lui ont été depuis si utiles. Ce fut là qu'il commença à lire Euclide, à étudier l'astronomie et les autres branches des sciences. Le nombre de ses livres était petit, mais il suppléait par l'étendue de son esprit à ce qui lui manquait, et il put faire des progrès bien supérieurs aux faibles ressources qu'il possédait pour surmonter les obstacles qu'il avait à vaincre.

En septembre 1762, *le Northumberland* fut envoyé à Terre-Neuve pour aider le lieutenant-colonel Amherst à reprendre cette île aux Français, qui s'en étaient emparés. Après la réussite de cette expédition, la flotte resta quelque temps à Placentia pour élever des fortifications. Cook fut chargé de faire le plan du havre et des hauteurs qui dominent la place; il sut dans ce travail attirer l'attention de l'amiral Graves, gouverneur de Terre-Neuve; et dans plusieurs entretiens, où il répondit aux nombreuses questions de l'amiral, toutes

relatives à ses occupations, il lui donna une idée favorable de ses talents. Cette bonne opinion fut encore augmentée par la conduite de Cook, qui, dans quelque endroit qu'il allât, fixait son attention sur chaque objet se rapportant à la connaissance de la côte, ou pouvant faciliter la pratique de la navigation.

Vers la fin de la même année, Cook retourna en Angleterre et épousa miss Élisabeth Batts, à Barking, comté d'Essex. Cette dame eut à peine le temps d'apprécier les excellentes qualités de son époux pendant les rares intervalles que ses nombreux travaux lui permirent de passer auprès d'elle.

Dès le commencement de 1763, et après la conclusion de la paix, l'amiral Graves fut envoyé comme gouverneur à Terre-Neuve; son premier soin fut de demander l'autorisation de lever le plan des côtes, car il savait combien cette île était importante pour le commerce; il n'obtint cependant cet ordre qu'avec difficulté, parce qu'on n'en sentait pas toute la nécessité. Dès qu'il l'eut obtenu, il s'empressa de demander à Cook de le suivre, et le fit nommer ingénieur géographe. A son arrivée, on l'employa à lever le plan des îles Saint-Pierre et Miquelon, cédées à la France par le traité de paix. Un mois lui suffit pour ce grand travail que la France a su apprécier; puis il revint en Angleterre. Mais il n'y resta pas longtemps : en 1764, son premier protecteur, sir Hugh Palliser, successeur de l'amiral Graves, l'emmena avec lui. Personne n'était plus capable que Cook de terminer ce qu'il avait si heureusement commencé; la tâche était difficile, car, les cartes de la partie du nord de l'Amérique étant toutes remplies d'erreurs, on sentait la nécessité d'en posséder de correctes pour les besoins de la navigation et la sûreté du commerce de l'Angleterre. Cook fut nommé ingénieur de la marine pour Terre-Neuve et le Labrador.

Les marins savent avec quelle exactitude cette com-

mission fut remplie, et combien ses cartes sont utiles pour la connaissance de la côte. Cook pénétra dans l'intérieur de l'île où personne n'était allé avant lui, et découvrit plusieurs grands lacs; il continua ses travaux depuis 1764 jusqu'en 1767, ne les abandonnant que l'hiver, saison qu'il passait en Angleterre. Pendant son séjour à Terre-Neuve, il prouva ses connaissances astronomiques en observant une éclipse de soleil; il en fit le sujet d'un mémoire qui lui valut les éloges des hommes compétents, et le fit juger capable de devenir un habile astronome; il se présenta bientôt une circonstance où ses talents purent être mis à l'épreuve.

CHAPITRE II.

Préparatifs du premier voyage autour du monde. — Traversée jusqu'aux îles Taïti. — Relâche.

Les savants qui se livraient à l'étude de l'astronomie étaient préoccupés d'un phénomène peu commun, et dont l'observation était d'un grand intérêt pour la science : il s'agissait de suivre le passage de Vénus sur le disque du soleil, pour obtenir la distance exacte de la terre à cet astre, en calculant celle de Vénus à la terre au moment du passage. Ce phénomène céleste, qui devait avoir lieu en 1769, ne pouvait être bien observé que dans une des îles de la mer du Sud. La Société royale de Londres présenta au roi un mémoire pour demander qu'on armât un vaisseau sur lequel s'embarqueraient des astronomes; cette demande fut accordée. Le secrétaire de l'Amirauté, qui connaissait Cook, le désigna comme remplissant les vues de la Société; sir Hugh Palliser, consulté, appuya fortement cette recommandation, en faisant valoir le mérite que Cook avait montré en qualité de maître d'équipage et

d'ingénieur géographe; en conséquence il fut mis à la tête de l'expédition, le 25 mai 1768, avec le grade de lieutenant de vaisseau.

Cook, de concert avec M. Palliser, s'occupa du soin de trouver un bâtiment propre à ce voyage. Dès ce moment il fit choix de *l'Endeavour,* portant trois cent soixante-dix tonneaux. Pendant l'armement, le capitaine Wallis, de retour de son voyage autour du monde, annonça à la Société que l'île de Taïti, qu'il avait découverte, présentait un point convenable pour les observations projetées; la Société, adoptant cette idée, indiqua cette île comme but principal de l'expédition. Cook reçut ses instructions, parmi lesquelles on le chargeait en outre d'explorer avec soin l'océan Pacifique et d'y tenter de nouvelles découvertes.

Sir Charles Green, attaché à l'observatoire de Greenwich, fut adjoint à Cook comme astronome. Le célèbre Joseph Banks n'hésita pas à quitter les douceurs de la vie que lui procurait une immense fortune pour courir les hasards d'un voyage aussi dangereux et aussi long; il voulut le faire à ses frais et se fit accompagner du docteur Solander, son ami, habile naturaliste, et de deux peintres pour dessiner les objets importants. L'équipage du vaisseau était de quatre vingts hommes; il fut approvisionné pour dix-huit mois et armé de dix canons et de douze pierriers, avec les munitions nécessaires

Le 26 août 1768, *l'Endeavour* partit de Plymouth; le 15 septembre il arriva dans la baie de Funchal (île de Madère); après avoir renouvelé ses vivres, il en partit le 18 septembre.

Une navigation de deux mois ayant beaucoup diminué les provisions, Cook résolut de relâcher à Rio-Janeiro, pour en faire de nouvelles; il y arriva le 13 novembre, mais il ne reçut pas l'accueil favorable auquel il s'était attendu. Loin de lui donner des rafraîchissements, le

vice-roi s'opposa à ce qu'il fît même de l'eau, et ne voulut pas permettre à Banks de descendre à terre pour herboriser; il ne pouvait comprendre le but déclaré du voyage, et pensait que le vaisseau faisait la contrebande; son ignorance était telle, qu'il ne savait ce qu'on voulait dire en parlant du passage de Vénus sur le soleil; Cook ne put réussir à le lui expliquer. Cependant il finit par accorder l'eau qu'on demandait, mais il la fit conduire lui-même au vaisseau; ces retards se prolongèrent jusqu'au 5 décembre.

Le 14 janvier, *l'Endeavour* entra dans le détroit de Le Maire; mais la marée montante le chassa avec tant de violence, et les flots étaient si élevés à la hauteur du cap San-Diego, que le tangage faisait plonger souvent le beaupré dans la mer; le 15, on put mouiller dans la baie de Bon-Succès, entre le cap Saint-Vincent et le cap San-Diego. MM. Banks, Solander, Green et Monkhouse, chirurgien de l'expédition, descendirent à terre pour herboriser; ils voulurent essayer de gravir une assez haute montagne, mais ils furent surpris par un froid intense et par une neige qui tombait avec violence, quoique ce fût alors l'été pour cette partie du monde. Ils ne résistèrent qu'avec peine à ce danger; deux de leurs nègres tombèrent morts, et Solander éprouva un engourdissement général, auquel il eut beaucoup de peine à résister : ils ne regagnèrent le vaisseau qu'après deux jours de fatigues inouïes, de cruelles souffrances, et firent cesser seulement alors les inquiétudes que leur absence causait à Cook.

Les navigateurs qui les premiers sont parvenus dans l'océan Pacifique ont tous éprouvé de grandes difficultés. Il leur paraissait tellement périlleux de doubler le cap Horn, que pendant longtemps ils préférèrent passer par le détroit de Magellan, malgré la longueur du trajet. Cook a démontré la fausseté de cette opinion; il ne mit que trente-trois jours à faire le tour de la

Terre-des-États, et son vaisseau n'éprouva que de légères avaries; tandis qu'en passant par le détroit de Magellan il aurait fallu trois mois, et son équipage aurait été exposé à de grands dangers. De plus, il rendit à la marine un service signalé en fixant avec exactitude la position des lieux observés, et en traçant des instructions détaillées pour les navigateurs qui suivraient la même route.

Cook quitta le cap Horn et parcourut six cent soixante lieues de mer sans observer aucun courant, ce qui lui prouva qu'il s'était tenu éloigné des grandes terres, car les courants ne se font sentir qu'aux environs des côtes. Il découvrit successivement plusieurs îles, et, quoiqu'il n'y abordât pas, il put voir qu'elles étaient habitées; la verdure et les bois dont elles étaient couvertes offraient l'aspect du paradis terrestre à des hommes qui, depuis longtemps, n'avaient vu que le ciel et la mer, ou les côtes horribles de la Terre-de-Feu.

Le 11 avril, *l'Endeavour* arriva devant l'île, première et principale station du voyage, et mouilla, le 13, dans le port nommé *Matavaï*, sur l'île du *Roi-George* ou mieux *Taïti*, ainsi que l'appelaient les naturels, dénomination qui a prévalu. Cook, sachant que son séjour devait être long, et dépendrait de la manière dont on trafiquerait avec les sauvages, fit un règlement tout à la fois sage et humain, en recommandant sous des peines sévères de l'observer exactement.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, Cook et les naturalistes descendirent à terre. Plusieurs centaines de naturels étaient réunis sur la plage. Leurs regards annonçaient une grande frayeur, et le premier qui s'avança se prosterna si bas, qu'il était presque rampant sur les mains et les genoux; il portait une branche verte, symbole de paix chez ces peuples, comme chez la plupart de ceux de l'ancien monde. On le reçut avec

des gestes d'amitié, et les Anglais, pour l'imiter, prirent tous un rameau vert à la main.

Les naturels marchèrent jusqu'à l'endroit où le capitaine Wallis avait fait de l'eau; à leur arrivée, ils mirent à nu le terrain en arrachant toutes les plantes. Les principaux jetèrent les branches qu'ils tenaient, en invitant les étrangers à faire de même. Afin de donner plus de pompe à la cérémonie, Cook fit ranger en bataille les soldats de marine, et tous en ordre placèrent leurs rameaux sur ceux des Taïtiens. Après cette espèce de traité d'alliance, le lieu ne paraissant pas convenable à un établissement, Cook continua ses recherches.

Les naturels se familiarisèrent promptement avec leurs nouveaux hôtes; ils les accompagnèrent pendant leur promenade; elle fut de 4 à 5 milles, au milieu de bocages chargés de noix de coco et de fruits à pain, et qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations, situées sous les arbres, n'avaient pour la plupart qu'un toit sans enceinte, et toute la scène réalisait ce que les fables poétiques racontent de l'Arcadie. Dans cette course on n'aperçut que deux cochons et point de volailles, d'où l'on conclut que les Taïtiens des classes riches s'étaient éloignés, en emportant avec eux leurs provisions.

Le 13, Cook se remit en marche sur la côte; il rencontra un chef, nommé Toubouraï-Tamaïdi, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Après avoir reçu la branche qu'il présenta et lui en avoir donné une autre, les Anglais mirent la main sur la poitrine en disant *taio;* ce qui signifie ami. Le chef offrit de leur donner à manger, ce qu'ils acceptèrent. Cette scène amicale fut interrompue par un incident sérieux. Solander et Monkhouse se plaignirent qu'on leur avait volé, l'un l'étui renfermant sa lunette, l'autre sa tabatière. Banks apprit ce larcin au chef, et, pour montrer toute sa colère, il se leva avec vivacité, et frappa le sol de la crosse

de son fusil. Ce mouvement jeta la terreur dans l'assemblée; elle se sépara précipitamment, à l'exception du chef et de quelques Taïtiens d'un rang élevé. Toubouraï-Tamaïdi montrait la plus vive douleur; il conduisit Banks dans une autre partie de l'habitation, où il y avait une grande quantité d'étoffes, les lui offrant comme dédommagement du vol. Banks rejeta cette offre et fit comprendre qu'il voulait les objets volés. Toubouraï sortit en toute hâte, et revint une demi-heure après, rapportant la tabatière et la boîte de la lunette. On s'aperçut que la boîte était vide; sa figure, qui respirait la joie, devint triste. Il prit Banks avec lui, et tous deux marchèrent précipitamment le long de la côte. A quelque distance, ils rencontrèrent une femme qui remit au chef une pièce d'étoffe; puis ils arrivèrent à une hutte où ils furent reçus par une autre femme à qui on remit la pièce d'étoffe et quelques verroteries. Dès que ces objets furent étalés par terre, la femme sortit et revint avec la lunette, en témoignant une extrême satisfaction. Les présents furent rendus avec une inflexible résolution de ne pas les accepter; on donna même à Solander la pièce d'étoffe comme une réparation du vol. L'ignorance profonde où étaient les Anglais sur la langue et les mœurs des Taïtiens, ne permit pas de comprendre toutes les circonstances qui amenèrent la restitution des objets dérobés; mais on admira la sagacité de Toubouraï et son désir d'être utile à ses amis.

Dans cet intervalle, l'attention du commandant se portait sur les préparatifs nécessaires aux observations astronomiques; il rechercha un port plus commode que celui où il avait jeté l'ancre; et n'en trouvant pas, il se détermina à former son établissement sur la plage. Ce devait être un observatoire assez fortifié pour y mettre ses instruments en sûreté, et assez peu éloigné du vaisseau pour y être au besoin protégé par ses canons. Ac-

compagné de Banks, Solander et Green, Cook descendit à terre, et bientôt ils trouvèrent un terrain convenable. Pendant que les matelots traçaient l'enceinte du fort, un grand nombre de naturels se rassemblèrent autour d'une tente élevée par Banks; leurs intentions furent toutes pacifiques; ils n'avaient même pas d'armes. Néanmoins, pour éviter une collision, Cook tira une ligne qui défendait aux Indiens de passer, à l'exception du chef et d'un nommé Oahou, qui avait été signalé comme ayant été fort utile au capitaine Wallis. Cook essaya de faire comprendre à ces deux sauvages qu'il venait occuper le terrain pour y coucher seulement quelques nuits, et qu'ensuite il l'abandonnerait. Il n'était cependant pas tranquille, il craignait d'être attaqué; mais les naturels se rangèrent hors de la ligne, et regardèrent en silence le travail des Anglais. Un peu rassuré, il laissa la garde de la tente à treize soldats et à un officier, et essaya une excursion dans l'intérieur; mais il fut bientôt rappelé par un coup de feu. Il apprit en arrivant qu'un naturel, ayant surpris la sentinelle, s'était emparé de son fusil; l'officier qui commandait, aussi imprudent que cruel, ordonna de faire feu au milieu du rassemblement; les sauvages épouvantés prirent tous la fuite; personne ne fut blessé, à l'exception du voleur qui tomba mort. Cook désapprouva la conduite de l'officier et fit tout ce qu'il put pour détruire l'impression de terreur causée aux habitants; mais il ne réussit pas : le lendemain pas un Indien ne vint au vaisseau, et Oahou lui-même ne parut pas, quoiqu'il eût fait ses efforts pour rétablir la paix. Cependant, le soir, un canot alla à terre et put faire quelques échanges.

Le chirurgien, en se promenant, vit le corps de celui qu'on venait de tuer; il était enveloppé d'une pièce d'étoffe et placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux et couverte par un toit élevé pour cette

circonstance. Ce récit excita la curiosité de Cook; il s'empressa d'aller visiter le lieu. Il trouva que le hangar était joint à la hutte du mort; il avait à peu près quatorze pieds de long et dix de large, avec une hauteur proportionnée; l'un des bouts était entièrement ouvert, et l'autre, ainsi que les côtés, était enfermé par un treillage d'osier. La bière était un châssis de bois semblable à un cadre de vaisseau. Le corps était enveloppé d'une natte et par-dessus d'une étoffe blanche; à ses côtés on avait mis une massue de bois, et près de la tête qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de coco. A l'autre extrémité on avait planté quelques baguettes sèches, et des feuilles vertes liées ensemble, et tout auprès on voyait un jeune bananier et une hache de pierre. Beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet étaient suspendues à l'extrémité ouverte, et en dehors on avait planté la tige d'un bananier élevé d'environ cinq pieds. Au sommet était une noix de coco remplie d'eau douce; enfin on avait attaché à un des poteaux un petit sac contenant des tranches de fruits à pain grillées, les unes fraîches, les autres gâtées, preuve qu'elles n'avaient pas été mises là en même temps. Les naturels témoignèrent par des gestes la peine qu'ils éprouvaient de voir les Anglais s'approcher du corps; leur inquiétude ne cessa qu'après le départ des étrangers.

A cette cérémonie funèbre en succéda une autre. On eut le malheur de perdre Buchan, peintre de l'expédition; ce jeune homme, sage, laborieux et spirituel, fut très-regretté. On proposa de l'enterrer sur la côte; mais, pensant que cette démarche offenserait peut-être des hommes dont on ne connaissait pas les coutumes et dont on avait besoin de cultiver l'amitié, on fit à Buchan les funérailles d'un marin, et son corps fut jeté à la mer.

Le 18 avril les travaux du fort commencèrent avec

activité; les naturels aidaient les Anglais à transporter les matériaux coupés dans les bois : on ne touchait à aucun arbre sans leur consentement, et on les payait aussitôt. Lorsqu'on fit monter des canons autour du fort, les Indiens parurent fort alarmés, de crainte qu'on ne s'en servît chaque jour; Oahou, par ses gestes, fit comprendre aux Anglais le sujet des terreurs de ses compatriotes, et réussit à les tranquilliser.

Le maître d'équipage qui avait fait partie de l'expédition du capitaine Wallis, entrant un jour dans la tente de Banks, aperçut une femme assise modestement; il la reconnut pour la reine de l'île lors du précédent voyage; et comme les savants connaissaient cette reine, nommée Oberea dans la relation de Wallis, ils l'examinèrent avec attention. Elle était d'une taille élevée et forte; elle avait les yeux pleins de sensibilité et d'intelligence. Elle fut conduite au vaisseau. Cook la reçut avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui plaire. Parmi les présents dont il la combla, il y avait une poupée qui enchanta cette auguste personne. De retour à terre, on rencontra Toutaha, chef qui semblait revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il parut mécontent des égards qu'on avait eus pour Oberea, et la vue de la poupée excita sa jalousie à un haut degré; pour la faire cesser, il fallut lui en donner une semblable, qu'il préféra même à une hache qu'on lui offrait.

Le 20, Tomio, femme de Toubouraï-Tamaïdi, s'en vint à la tente en pleurant: elle prit par la main Banks, à qui les Taïtiens s'adressaient toujours; elle fit entendre que son époux se mourait par suite de quelque chose qu'il avait mangé. Banks partit tout de suite et trouva Toubouraï la tête appuyée contre un poteau et dans l'attitude de la langueur et de l'abattement. Les sauvages présents apportèrent une feuille renfermant ce que le malade avait vomi. Banks l'examina, et trouva

un morceau de tabac que Toubouraï avait obtenu d'un matelot. Il avait observé que les Anglais tenaient longtemps le tabac dans la bouche, et, voulant les imiter, il l'avait mâché jusqu'à le réduire en poudre et l'avait ensuite avalé. Il regardait Banks pendant son investigation et lui fit entendre qu'il n'avait que peu d'instants à vivre. On lui fit boire une grande quantité de lait de coco qui termina en peu d'instants sa maladie et ses craintes.

Le capitaine Wallis avait rapporté de Taïti une hache de pierre : le secrétaire de l'Amirauté en fit faire une semblable en fer. Toutaha, le roi de l'île, ayant visité le vaisseau, montra la plus vive curiosité à la vue de tout ce que contenaient les tiroirs de la chambre du capitaine; dès qu'il eut aperçu la hache, il s'en empara, laissant les objets qu'il avait déjà choisis. Cook lui donna cette hache, et, comme s'il eût craint qu'on ne la lui reprît, le roi s'enfuit en toute hâte avec des transports de joie inexprimables.

Le 28, Cook eut occasion de montrer sa sévérité et sa justice. Le boucher de *l'Endeavour* avait voulu troquer un clou contre une petite hache de pierre, que tenait la femme de Toubouraï-Tamaïdi. Cette femme s'y étant absolument refusée, le boucher s'empara de la hache, et, jetant le clou par terre, menaça de la tuer avec une faucille, si elle résistait. Toubouraï-Tamaïdi se plaignit à Banks, qui, prenant sur-le-champ des informations, et certain de la faute du boucher, en fit son rapport au commandant. Dès que Tamaïdi et sa femme furent à bord, Cook fit venir le délinquant, et, lui reprochant son action, ordonna qu'il fût puni sur-le-champ. Pendant les préparatifs, les naturels gardaient le silence; mais, aussitôt qu'on eut donné les premiers coups de corde, ils s'empressèrent de demander la grâce du coupable. Pour le maintien de la discipline, Cook ne voulut pas l'accorder, et

aussitôt les Indiens se mirent à verser d'abondantes larmes.

Le 1er mai l'observatoire fut achevé. Le côté méridional et le côté septentrional étaient garnis d'un parapet de terre haut de quatre pieds, et au delà d'un fossé de neuf pieds de large et cinq et demi de profondeur. Le côté de l'O., faisant face à la baie, était environné d'un parapet de terre de quatre pieds, et revêtu de palissades : la mer, qui baignait le pied du rempart, rendait les fossés inutiles. Sur le côté de l'E., situé au bord de la rivière, on avait placé deux rangées de futailles pleines d'eau, et cet endroit étant le plus faible, on y monta deux canons : les six pierriers battaient les avenues du bois. La garnison, composée de quarante-cinq hommes, faisait un service très-exact, et les sentinelles étaient relevées aussi sévèrement que dans les places fortes. On s'occupa à transporter les instruments astronomiques. Le lendemain, Cook et Green, voulant mettre en place le grand octant, ne le trouvèrent plus, et ne purent douter qu'il n'eût été dérobé par les Indiens. Cette perte était irréparable ; sans cet instrument, on ne pouvait faire d'observations. Banks, qui s'était acquis un grand crédit sur les naturels, se mit parmi eux à la recherche de l'objet perdu, et eut le bonheur de le retrouver dans les bois. Un autre événement, arrivé le même jour, faillit avoir des suites fâcheuses. Toutaha étant allé à bord, un officier, malgré les ordres de son chef, crut devoir le retenir. A son arrivée, Cook le fit mettre en liberté ; mais les sauvages avaient été tellement effrayés de la détention de leur chef, qu'ils croyaient destiné à périr, qu'ils ne reparurent plus, et le marché manqua de vivres. La prudence de Banks réussit à amener une réconciliation ; et quand on sut que le chef était allé volontairement sur le vaisseau, les vivres reparurent en abondance.

Pour cimenter cette réconciliation, Cook et les natu-

ralistes voulurent aller porter quelques présents à Toutaha; ils furent reçus dans une grande cour attenante à sa cabane, et qui était palissadée de bambous; on y préparait un divertissement nouveau : c'était un combat de lutte. Le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les principales personnes de sa suite étaient rangées en demi-cercle à ses côtés. On avait réservé des siéges pour Cook et ses amis; mais ils aimèrent mieux rester mêlés à la foule.

Dix hommes, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène; chacun tâchait d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, et, s'il n'en venait à bout, par les mains, les cheveux ou la ceinture. Ils s'accrochaient enfin, sans dextérité ni grâce, jusqu'à ce qu'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat était fini, les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétait en chœur sur une espèce de chant, et la victoire était célébrée par trois cris de joie. Le spectacle demeurait suspendu pendant quelques minutes; ensuite un autre couple de lutteurs combattait de la même manière.

Jusque alors on s'était contenté de donner des verroteries en échange des provisions; mais leur quantité diminuant, on commença, le 8 mai, à offrir des clous. L'effet de ce nouveau moyen fut prodigieux : pour un clou de quatre pouces, on avait vingt noix de coco et des fruits d'arbre à pain en proportion.

Le dimanche suivant, on eut un exemple de l'indifférence des Taïtiens pour les pratiques de la religion. Le service divin fut célébré dans le fort, et les chefs furent invités à y assister. On espérait qu'ils feraient des questions et qu'on pourrait commencer à les instruire. Pendant le service ils imitèrent tous les gestes de Banks, s'agenouillant et s'asseyant comme lui; mais

ensuite ils ne firent aucune question sur ce qu'ils avaient vu, et ne voulurent écouter aucune explication.

Plusieurs visites aux naturels n'amenèrent aucun événement important. Elles étaient presque constamment suivies de scènes de vol, dont quelques-unes furent assez piquantes; la ruse se joignait à l'effronterie; on vint même jusqu'à dépouiller Cook et Banks de leurs habits pendant qu'ils dormaient, et ce fut dans le costume taïtien qu'ils durent regagner le vaisseau. Ils eurent ce jour-là un spectacle qui les dédommagea de leurs pertes. Ils arrivèrent à un point où la houle élevée brisait sur la côte; les lames étaient effrayantes; il eût été impossible à un canot de s'en tirer, et si le meilleur nageur d'Europe s'était trouvé exposé à leur furie, il aurait bientôt été écrasé. Cependant on y vit des naturels qui nageaient pour leur plaisir; lorsque les flots brisaient près d'eux, ils plongeaient par-dessous et reparaissaient de l'autre côté, avec une adresse et une facilité inconcevables.

Le moment d'exécuter le principal objet du voyage approchait; Cook résolut d'envoyer des observateurs dans des lieux différents, afin que la comparaison de leurs travaux pût servir à les corriger; il fit partir le 1er juin pour Eïmeo, une des îles du groupe, Gore, premier lieutenant; le chirurgien Banks voulut être de l'expédition, et fut accompagné par quelques chefs. D'autres officiers furent également détachés à l'orient de l'île. Le 3 juin, dans les trois endroits, on put suivre exactement le passage de Vénus; le détail de cette observation n'offrant rien de curieux pour ceux qui ignorent l'astronomie, il serait ici hors de place.

Banks, de son côté, visitait l'île et faisait des échanges de provisions. Il reçut la visite du roi Terao, accompagné de Nérina sa sœur. Comme il savait que c'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences, il développa une espèce de turban d'étoffe

de l'Inde qu'il portait en place de chapeau; il l'étendit par terre, et ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits à pain, de noix de coco et autres choses semblables. Banks offrit à Sa Majesté une hache, une chemise et des verroteries qui parurent lui être très-agréables.

La satisfaction des officiers de l'état-major, en remplissant leur devoir, fut troublée par la conduite de quelques matelots qui, profitant du moment où l'attention des officiers était fixée ailleurs, enfoncèrent les portes de la chambre où étaient les marchandises, et volèrent une grande quantité de clous; ce vol, peu important en lui-même, pouvait avoir des conséquences funestes, si ces clous eussent été répandus parmi les Indiens; ce moyen d'échange aurait diminué de valeur. On découvrit un des voleurs; mais il ne voulut pas faire connaître ses complices, malgré le châtiment sévère qu'on lui infligea.

Le 12 juin, Cook fut obligé d'exercer la rigueur de la discipline. Deux matelots s'étant emparés violemment des arcs et des flèches de quelques Indiens, ceux-ci s'en plaignirent, et les matelots convaincus reçurent vingt-cinq coups de fouet.

On reconnut que les Taïtiens, de même que les sociétés plus policées, avaient des bardes et des ménestrels. Banks en rencontra une troupe et sut d'eux où ils feraient leurs exercices. Le soir, les Anglais ne manquèrent pas le rendez-vous. La musique se composait de deux flûtes et de trois tambours; ces derniers s'accompagnaient de la voix : les Anglais étaient le sujet de leurs chansons impromptu. Ces musiciens vont d'un lieu dans un autre, et le maître de la maison, ainsi que ceux qui les écoutent, leur donne, pour les récompenser, les choses dont ils peuvent avoir besoin.

Les Indiens, par leurs vols fréquents, inquiétaient

beaucoup le commandant; il prit des mesures sages et pleines de bonté. Il avait donné les ordres les plus sévères pour empêcher de tirer sur eux, même quand ils seraient pris en flagrant délit; il pensait que ces vols ne méritaient pas d'être punis de mort, et que d'ailleurs, dans l'état de leur civilisation bien peu avancée, ce qui était des crimes aux yeux des Anglais n'en était pas aux leurs. Cook ne voulait pas non plus qu'on tirât à poudre, car alors les coups de feu étant sans danger n'auraient plus effrayé les voleurs. Enfin un vol assez considérable ayant été commis, le capitaine crut le moment arrivé de faire cesser le pillage; il s'empara d'une vingtaine de canots chargés de poissons, et les fit conduire sous le canon du fort, déclarant qu'il allait les brûler si l'on ne rapportait pas les objets volés; il pensait que l'intérêt général forcerait les voleurs à la restitution; il se trompait, car on ne rapporta qu'un petit morceau de fer. Alors les Indiens demandèrent leurs canots, mais Cook fut inflexible. Le lendemain il fut surpris de ne rien voir paraître. L'alternative était fâcheuse, car le poisson manquait à ces hommes qui en font leur principale nourriture, et celui qui était dans les canots commençait à se gâter; il fallait donc ou reculer en relâchant les canots, ou nuire à des gens qui étaient peut-être innocents.

Cook prit un terme moyen : il garda les canots et abandonna les poissons; mais comme il était impossible de reconnaître les propriétaires, tous se précipitèrent, et en un instant le poisson fut pillé, au détriment de ceux à qui il appartenait. Les naturels demandèrent alors qu'on rendît les pirogues. Cook souscrivit enfin à leur demande, persuadé que les objets volés n'étaient plus dans l'île, ou que les efforts de ceux qui étaient punis par la retenue des pirogues étaient infructueux.

Un autre incident faillit encore mettre la dissension

entre les naturels et les Anglais : un officier chargé d'aller prendre du lest, voyant des pierres qui servaient de clôture au lieu où les morts étaient déposés, en fit charger sa chaloupe. Les Taïtiens crurent qu'on voulait insulter à leurs morts ; ils s'opposèrent violemment à cette profanation. Banks fit cesser la collision en donnant ordre de prendre les pierres ailleurs.

Oberea, qui était restée éloignée tout le temps qu'on retint les pirogues, vint au fort et offrit plusieurs présents, entre autres un chien, nourriture beaucoup plus délicate aux yeux des Taïtiens que ne l'est le cochon. On décida d'en faire sur-le-champ l'essai, et on le remit à un naturel ; il le tua en lui serrant fortement avec les mains le nez et le museau, opération qui dura près d'un quart d'heure.

Dans cet intervalle, les naturels firent un trou d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, et l'on y mit des couches alternatives de petites pierres et de bois pour le chauffer. Le cuisinier tint pendant quelque temps le chien sur la flamme, et le râclant avec une coquille, tout le poil tomba comme s'il eût été échaudé dans une eau bouillante ; il le fendit avec la même coquille et en tira les intestins. Lorsque le trou fut assez chauffé, on garnit le fond de pierres ; on le couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec les intestins soigneusement lavés dans l'eau de mer. On étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes et de pierres chaudes, et l'on boucha le trou avec de la terre. Quatre heures suffirent pour cuire l'animal, qui fit un excellent mets, ces chiens étant nourris avec des fruits d'arbre à pain, des cocos et des ignames.

Un chef, pour qui les naturels avaient un grand respect, se présenta aux Anglais ; il amenait un enfant d'environ sept ans et une jeune fille qui en avait seize. Cet enfant était porté sur le dos d'un homme. Dès

qu'on l'aperçut, Oberea et les autres Indiens se découvrirent la tête et le corps jusqu'à la ceinture, ce qui est une marque de respect envers les personnes d'un rang supérieur. Le chef entra dans la tente, mais les Taïtiens empêchèrent la jeune femme de le suivre, ainsi que l'enfant. Solander l'ayant introduit par ruse, on se hâta de le faire sortir. On sut que ce chef, nommé Oammo, était le mari d'Oberea ; que Terrideri, le petit garçon, était l'héritier présomptif de la souveraineté de l'île, et que la jeune fille lui était destinée pour femme. Suivant la coutume de ce pays, l'enfant succède au titre et à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un régent qui est ordinairement le père; mais on avait dérogé à l'usage en préférant Toutaha, oncle du jeune roi, parce qu'il s'était distingué à la guerre.

Cook, jaloux de faire des découvertes et d'étendre les connaissances qu'il possédait sur l'île, se détermina à monter la chaloupe pour en faire le tour; Banks l'accompagna. Cette excursion manqua de coûter la vie aux deux savants, qui coururent risque de perdre leur chaloupe sur les rochers. Après une reconnaissance de quatre jours, ils acquirent la certitude que l'île avait trente lieues de circonférence, en comprenant ses deux péninsules.

Les voyageurs eurent à subir pendant ce temps plusieurs vols. Tous se terminèrent à l'amiable, sans qu'on eût recours aux moyens violents. Ils trouvèrent au havre Hidia, dans le district de Waha-Haina, des traces du séjour de Bougainville qui y avait mouillé l'année précédente, comme ils le surent depuis; la présence d'objets d'Europe dans un lieu où Wallis n'avait pas été, attestait le passage d'autres navigateurs.

Cette excursion n'offrit d'extraordinaire que la vue d'un moraï ou cimetière, situé sur le district de Papara, appartenant à Oammo et à Oberea. C'était une

bâtisse de pierres élevée en pyramide sur une base en carré long, ayant deux cent quarante-cinq pieds sur une face et quatre-vingts sur l'autre; chaque côté était en forme d'escalier; les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice se terminait en un faîte ressemblant au toit de nos maisons. Sa hauteur totale était de quarante pieds, chaque marche était composée d'un rang de morceaux de corail blanc taillés et polis proprement. Le reste de la masse consistait en cailloux qui paraissaient avoir été taillés. On fut surpris de voir un pareil monument construit sans instruments en fer pour tailler les pierres et sans mortier pour les joindre. La structure en était aussi compacte et aussi solide que si elle eût été l'œuvre du meilleur ouvrier.

L'éloignement des carrières prouve la difficulté que doivent avoir eue les Taïtiens pour apporter les pierres à force de bras; le corail est au moins à la profondeur de trois pieds dans la mer. Le tailler a dû être difficile et long, surtout avec leurs instruments qui sont de même matière. C'est donc un travail aussi étonnant par sa construction que par la patience et le temps qu'il a dû coûter. Ce magnifique moraï atteste la puissance et le rang d'Oberea, comme les pyramides d'Egypte sont un monument du pouvoir des Pharaons.

Cette pyramide faisait partie d'une vaste place environnée de murailles et pavée de pierres plates; à cent verges du bâtiment était une autre cour pavée où l'on voyait plusieurs petites plates-formes élevées sur des colonnes de bois de sept pieds de haut. Ces espèces d'autels servaient pour placer les offrandes à la divinité, lesquelles consistaient en provisions de toute espèce, en chiens et en cochons.

Banks, toujours infatigable, était à peine de retour, qu'il remonta la rivière jusqu'au lieu où ses bords cessent d'être habités; il reconnut plusieurs traces

d'un volcan éteint. Enfin, comme on se préparait au départ, ce digne naturaliste, prévoyant que l'île de Taïti serait un endroit souvent visité, et voulant augmenter les ressources de cet admirable pays, fit semer autour du fort et dans plusieurs parties du bois, des graines de melon d'eau, d'orange, de limon et de divers autres fruits, en ayant soin de choisir l'exposition qui convient à chacune.

Le 7 juillet on commençait à démanteler le fort. Cook espérait que les relations qu'il avait eues avec les naturels continueraient jusqu'à son départ, sans qu'il eût besoin de montrer sa force; mais il fut tout à coup entraîné dans une querelle qu'il lui fut impossible d'éviter. Deux matelots profitèrent de la nuit pour déserter, on les attendit vainement deux jours entiers. Cook alors en demanda des nouvelles aux naturels; ceux-ci dirent que les matelots voulaient s'établir dans l'île; deux d'entre eux s'offrirent même à guider ceux qu'on enverrait à la recherche des fugitifs. Un détachement se mit en route, et, pour réussir plus complétement, on retint prisonniers tous les chefs, alors réunis dans le fort, espérant que cette mesure rigoureuse produirait un bon effet. Lorsqu'à la nuit Cook n'eut aucune nouvelle de ses gens, il fit transporter les otages à bord de *l'Endeavour*. Ce fut le signal d'une désolation générale; les femmes, surtout, firent entendre leurs plaintes et leurs gémissements. Vers les neuf heures du soir, les naturels ramenèrent un des matelots et déclarèrent que l'autre déserteur et le détachement ne seraient rendus qu'après la mise en liberté des chefs. Cook s'aperçut qu'il fallait agir promptement; il fit partir le lieutenant dans la chaloupe avec un fort parti de monde pour reprendre les prisonniers de gré ou de force. Toutaha dépêcha quelques-uns des siens, et leur donna ordre de faire relâcher les Anglais, ce qui fut exécuté aussitôt. Le

lendemain on mit les chefs à terre. Ainsi se termina cette affaire. Il est probable que, sans le vigoureux moyen employé, on n'aurait jamais revu les matelots.

Pendant toute la relâche, un Taïtien nommé Toupaïa avait montré beaucoup de zèle pour les Anglais. Sous un roi précédent il avait été premier ministre, et dans le moment il était encore grand prêtre de toute l'île; il était très-instruit non-seulement dans la connaissance des lois et des coutumes religieuses du pays, mais encore dans la navigation : il avait visité toutes les îles adjacentes; il témoigna à diverses reprises un vif désir de suivre les Anglais. Quand ils furent au moment de partir, il vint à bord avec un jeune garçon âgé de treize ans qui lui servait de domestique, et les supplia de les recevoir tous deux. Cook accepta avec plaisir, et il eut à se louer de sa détermination.

Enfin, le 13 juillet, *l'Endeavour* mit à la voile. On congédia les naturels qui étaient restés à bord jusqu'au dernier moment; ils se retirèrent en pleurant; le seul Toupaïa se sépara de ses amis avec courage, quoiqu'il versât des larmes; les efforts qu'il fit pour les cacher prouvaient l'énergie de son âme.

Pendant ce séjour de trois mois, on a vu que les relations avec les naturels furent presque toujours bienveillantes, à l'exception de ces petites querelles dont on a parlé, et dont la principale cause fut le penchant des sauvages pour le vol, penchant qu'on ne put pas toujours prévenir; mais les moyens employés par Cook prouvèrent qu'il n'était pas nécessaire de verser le sang pour obtenir satisfaction. Banks, chargé de diriger les échanges et de procurer les vivres et les rafraîchissements, remplit sa mission avec zèle et régularité; le marché était aussi tranquille que dans les villes les plus policées. Les haches, les clous, les couteaux, les miroirs, les bracelets étaient les articles que les Taïtiens préféraient; et quoique la toile blanche

leur fût très-agréable, ils aimaient mieux une hache de mince valeur qu'une pièce entière de toile.

L'Endeavour voguait tranquillement, apercevant des îles que Toupaïa nommait, et où il prétendait qu'on trouverait en abondance les cochons, les volailles et les autres provisions que le séjour prolongé des Anglais avait fait sensiblement diminuer à Taïti. Cook voulut visiter l'île de Tetoua-Roa, qui se présentait au N.; mais voyant qu'elle était petite, basse et inhabitée, il se mit à la recherche de Wahine et de Raïatea, qu'il savait être très-peuplées. Le 15 juillet, le temps devenant brumeux, et de légers coups de vent et des calmes profonds se succédant alternativement, Toupaïa montra qu'il unissait l'adresse à la superstition; il adressait des prières à sa divinité pour obtenir du vent, et se targuait d'un prompt succès : le rusé sauvage était sûr de son fait, car il saisissait l'instant où la brise s'élevait, et invoquait le *Tane* jusqu'à ce que le vent eût enflé les voiles.

Le 16, le vaisseau était dans la partie N.-O. de Wahine, quand il fut accosté par plusieurs pirogues dont l'une portait le roi de l'île et sa femme. Les sauvages furent d'abord effrayés; ils se cachèrent en reconnaissant Toupaïa; puis, complétement rassurés par les promesses qu'on leur fit, ils montèrent à bord et ne furent pas longtemps à se familiariser. Le roi, nommé Ori, proposa à Cook, d'après la coutume générale des habitants de ces îles, de changer de nom avec lui, comme une preuve d'amitié; le commandant y consentit et se nomma Ori, tandis que le chef se glorifiait du nom de *Couki*. Quelques heures après on jeta l'ancre; Banks, Solander et Toupaïa descendirent à terre et parcoururent l'île pendant deux jours; ils reconnurent que le peuple avait une ressemblance parfaite avec celui de Taïti. Les habitudes, les habits, le langage et les productions étaient les mêmes: on

voulut entreprendre des échanges ; mais les naturels étaient tellement méfiants, que même en montrant des haches on eut de la peine à obtenir trois cochons. Cook, désespérant de faire ses provisions, remit à la voile; il donna à Ori une plaque d'étain sur laquelle on avait gravé : «Le vaisseau de Sa Majesté Britannique *l'Endeavour*, commandé par le lieutenant James Cook. Wahine, 16 juillet 1769.» Il voulait prouver par ce monument durable que les Anglais avaient les premiers découvert cette île.

Le lendemain, 20 juillet, on prit terre à Raïatea. Toupaïa craignait une attaque des habitants de Bora-Bora, qui avaient fait récemment la conquête de l'île, et qu'il représentait comme des guerriers redoutables. Il voulait qu'on ne descendît pas à terre; ses efforts ayant été inutiles, il n'hésita pas à accompagner Cook, Banks et Solander. Dès le débarquement, Cook planta un pavillon et prit au nom de son souverain possession de Raïatea et des îles voisines. Banks pénétra dans l'intérieur et ne vit de remarquable que des mâchoires humaines servant de trophée de guerre et suspendues par les habitants de Bora-Bora en signe de leur conquête.

Le vent s'étant élevé lorsque Cook voulut partir, il essaya de sortir de la baie par un canal plus large que celui par où il était entré. Il fut fortement inquiet quand le maître d'équipage, qui, monté sur la chaloupe, précédait le vaisseau, s'écria en retirant la sonde : «Deux brasses!» On évita heureusement ce danger, car il est probable qu'on était passé près d'un de ces bancs de corail dont ces îles sont entourées, et qui ressemblent à des murailles.

Après une lente navigation de quelques jours, *l'Endeavour* fut rejeté par le vent sur une partie de Raïatea qu'on n'avait pas encore visitée. Une relâche était nécessaire pour fermer une voie d'eau déclarée sous la

soute aux poudres, et pour prendre du lest afin de rendre le vaisseau moins léger.

Banks et Solander passèrent la journée à terre. Ils furent bien accueillis partout; ils rencontrèrent une foule de jolis petits enfants; l'un d'eux était une charmante fille de six ans; elle avait une espèce de robe rouge, et autour de sa tête quantité de cheveux tressés. Assise au bout d'une natte de trente pieds de long, et sur laquelle personne n'osait mettre le pied, elle s'appuyait sur les bras d'une femme qui paraissait être sa nourrice. Banks s'avança et lui offrit quelques verroteries, qu'elle reçut avec la grâce d'une Européenne bien élevée. Les naturels furent si contents des présents donnés à leurs enfants, qu'ils voulurent montrer leur reconnaissance par le spectacle d'une danse singulière. Elle fut exécutée par un homme qui mit sur sa tête un grand panier cylindrique d'osier garni de plumes dont le sommet se courbait en avant. Il y avait tout autour une garniture de dents de requin et d'oiseaux du tropique; cet homme commença à danser en se remuant lentement, et tournant la tête à plusieurs reprises, de manière à ce que le haut de son chapeau d'osier décrivît un cercle; quelquefois, en pirouettant, il s'approchait brusquement du visage des spectateurs et les forçait à reculer. Cette farce amusait beaucoup les sauvages et excitait de grands éclats de rire, surtout lorsque le danseur feignait de vouloir donner un coup de panier aux étrangers.

Partout les Anglais furent reçus de la manière la plus amicale. Pouni, roi de Bora-Bora, envoya un présent de cochons, volailles, plusieurs pièces d'étoffes et une grande quantité de bananes et de cocos, en annonçant sa visite pour le lendemain. Cook l'attendit, mais le roi ne vint pas. Il envoya à sa place trois Zélandaises pour demander le prix de son cadeau. Cook se détermina à aller lui rendre visite. Son titre de chef des guerriers,

la conquête de l'île qu'il venait de faire, et la terreur inspirée par son nom faisaient croire aux Anglais qu'ils allaient trouver un jeune homme vigoureux, montrant sur son visage un caractère courageux et entreprenant; ils furent surpris de voir un vieillard demi-aveugle, faible, décrépit et paraissant presque imbécile. Il se décida cependant à se rendre avec eux sur l'île de Tahaa, sa résidence habituelle; mais il ne donna aucune provision, et le cadeau même d'une hache ne put le déterminer à consentir à un échange.

Le 7 août, le travail fut achevé et l'on partit; arrivé en vue de Bora-Bora, Toupaïa demanda qu'on tirât un coup de canon sur cette île, quoiqu'on en fût éloigné de sept lieues; il voulait par là donner à ce peuple une marque de sa haine et lui apprendre à connaître la force de ses amis.

La navigation autour de cet archipel dura trois semaines, pendant lesquelles on reconnut les îles de Raïatea, Tahaa, Bora-Bora, Wahine, Toubaï et Maupiti. Cook appela ce groupe *îles de la Société;* mais il ne donna à aucune des îles un nom particulier et leur laissa celui des habitants. Si cet exemple eût été suivi par les autres navigateurs et mis toujours en pratique par Cook lui-même, la géographie de l'Océanie aurait été la même pour toutes les nations, et l'on ne serait pas obligé d'avoir constamment une table synonymique pour se reconnaître au milieu de tant de dénominations différentes.

Le 25 août, l'équipage célébra joyeusement l'anniversaire de son départ d'Angleterre; le 30 on aperçut à l'orient une comète. Toupaïa s'écria qu'elle serait vue par les habitants de Bora-Bora; qu'ils attaqueraient ceux de Wahine, qui ne pourraient sauver leur vie qu'en se cachant dans les montagnes.

CHAPITRE III.

Arrivée à la Nouvelle-Zélande. — Exploration des côtes. — Mœurs et coutumes des naturels.

Le 6 octobre, on découvrit une grande terre, sur laquelle on distinguait quatre ou cinq rangs de montagnes, au-dessus desquelles s'élevait une chaîne d'autres montagnes d'une grande hauteur. Les savants discutèrent vivement pour savoir quelle était cette terre. Les officiers pensaient que c'était celle désignée sur les cartes par le nom de *Terre Australe inconnue ;* mais c'était une partie de la Nouvelle-Zélande, qui n'avait pas été revue depuis Abel Tasman (1662).

Cook fit jeter l'ancre dans la baie de Taone-Roa, à l'entrée d'une petite rivière, et descendit à terre avec Banks, Solander et des hommes armés ; voyant quelques Zélandais sur l'autre bord de la rivière, il se porta de ce côté avec le canot, tandis que la chaloupe restait à l'embouchure. Les naturels se mirent à fuir ; on voulut les suivre jusqu'à leurs huttes, distantes de trois cents pas : aussitôt quatre hommes armés de longues lances s'élancèrent sur le canot, dont ils allaient s'emparer si le patron de la chaloupe n'eût tiré un coup de fusil au-dessus de leur tête ; d'abord effrayés ils s'arrêtèrent, puis ils recommencèrent leur poursuite ; un d'eux allait jeter son javelot dans le canot, un autre coup de fusil l'étendit mort sur-le-champ. A la vue du cadavre, les Zélandais furent stupéfaits, et, laissant le corps, coururent à toutes jambes. Cook, ayant entendu le premier coup de feu, revint en toute hâte à

la chaloupe, et de là au vaisseau, d'où ils purent entendre une multitude assemblée sur le rivage, parlant avec violence.

Malgré cet accident, Cook désirait commercer avec les Zélandais ; le lendemain il débarqua sur le bord de la rivière et s'avança vers une cinquantaine d'hommes qui semblaient garder la rive. A son approche ils se mirent en défense ; chacun portait une longue pique et une hache de pierre verte bien polie ; un coup de fusil tiré en l'air fit cesser les menaces. Toupaïa put leur parler en langue de Taïti et se faire comprendre : il demanda, au nom des Anglais, de l'eau et des provisions, promettant de donner en échange du fer, dont il expliquait l'usage. Les naturels consentirent à commercer ; mais Toupaïa ayant cru démêler dans leur conversation qu'ils avaient de mauvaises intentions, on leur fit dire de venir du côté des Anglais ; rien de ce qu'on leur offrait ne les tentant, ils ne voulurent rien donner. A la vérité, ils essayèrent d'échanger leurs armes contre celles des Anglais, dont ils connaissaient déjà la force. Un d'eux, profitant du moment où Green se retournait, lui enleva son couteau de chasse et se retira joyeux. Ce succès enhardit les autres ; pour les réprimer, Banks lâcha son coup sur le voleur ; le plomb dont le fusil était chargé l'atteignit, mais il ne rendit pas le couteau ; alors le chirurgien le jeta par terre avec une balle et reprit le couteau. Ses compagnons, loin de fuir, marchèrent en bon ordre contre les étrangers ; pour les arrêter, il fallut faire feu et en blesser plusieurs. Cook, pendant leur retraite, ordonna l'embarquement, qui ne fut plus troublé. Il côtoyait la plage, quand il vit deux pirogues revenant de la pleine mer, l'une à la voile, l'autre avec des pagaies. Cook, qui désirait s'emparer de quelques naturels pour leur montrer ses dispositions bienveillantes, coupa la marche aux pirogues ; l'une put aborder,

mais celle qui était à la voile ne distingua les Anglais que lorsqu'elle fut à côté d'eux. Les Zélandais qui la montaient prirent leurs pagaies et les manœuvraient avec tant d'adresse, qu'ils gagnaient de beaucoup sur les Anglais. Cook fit tirer sur eux un coup de fusil; ils ralentirent leur course, et dès que le canot les eut atteints, ils commencèrent une vigoureuse attaque avec leurs pagaies et d'autres armes. Il devint nécessaire de se défendre vivement : on fit feu ; et quatre furent tués ; les trois autres essayèrent de se sauver à la nage, mais on réussit à les prendre.

Cook cherche à se justifier, dans son journal, de cet acte de cruauté, en alléguant le besoin de lier des relations avec les indigènes.

Les trois Zélandais, dont le plus âgé avait dix-neuf ans et le plus jeune seize, crurent qu'on ne les avait faits prisonniers que pour les tuer ; aussi leur joie fut-elle grande lorsqu'ils se virent traités avec douceur et qu'on leur donna des aliments. On réussit donc à gagner leur amitié, mais ce fut sans profit pour l'expédition ; le pays était si pauvre, qu'on ne put se procurer la moindre chose. Cook se décida à quitter ce lieu funeste et commença sa longue exploration de la Nouvelle-Zélande.

L'Endeavour, précédé d'un canot pour sonder le passage, s'avança vers le S., et se trouva tout à coup sur un fond élevé et très-inégal; chaque coup de sonde indiquait que la mer était moins profonde; l'habileté de la manœuvre le fit sortir de ce dangereux endroit et gagner la haute mer. Tout le temps que le vaisseau parut dans cette situation critique, les habitants, rassemblés en grand nombre sur les rochers du rivage, observaient attentivement ce qui se passait à bord, et semblaient prêts à profiter de la terrible situation des Anglais. Cinq pirogues se détachèrent du rivage et s'approchèrent en faisant des démonstrations hostiles

et inquiétantes contre le petit canot. Un coup de canon tiré de manière à ne pouvoir atteindre les naturels leur causa une grande frayeur; ils se levèrent tous à la fois, et, jetant de grands cris, se retirèrent paisiblement.

Le 13 octobre, neuf pirogues environnèrent *l'Endeavour* pour l'attaquer; les naturels entonnèrent leur chanson de guerre et soulevèrent leurs lances avec fureur. Toupaïa cria aux naturels que ses amis possédaient des armes qui les tueraient de loin, et, pour les convaincre de la vérité de ses paroles, on tira un coup de canon chargé à plomb. Le feu, le bruit et le plomb qu'ils entendirent tomber dans l'eau causèrent une grande frayeur aux assaillants; ils s'enfuirent en pagayant de toutes leurs forces. Une des pirogues cependant, assez rapprochée pour que ceux qui la montaient pussent comprendre Toupaïa, se rapprocha du vaisseau, d'où on leur jeta des présents.

Le jour suivant, une grande pirogue marcha courageusement à côté du vaisseau; elle portait un homme couvert d'une fourrure noire, assez semblable à une peau d'ours. Cook, curieux de connaître cette peau, offrit en échange une pièce de flanelle rouge. Le Zélandais se dépouilla de son vêtement et l'éleva; mais il ne voulut pas le lâcher à moins de tenir la flanelle. Cook la lui donna; le sauvage la plia tranquillement avec sa fourrure, et sans faire attention à la colère de Cook, il gagna le large. Le commandant, joué, prit le parti de rire et ne chercha pas à se venger; il n'en fut pas ainsi dans une circonstance qui arriva quelques moments plus tard.

Tandis qu'on achetait le poisson d'une pirogue, Taïeto, le petit compagnon de Toupaïa, aidait l'équipage à le monter à bord. Un Zélandais se saisit inopinément de l'enfant, et le jeta dans un canot qui s'éloigna avec rapidité. Cook ordonna aux soldats de faire feu en

visant sur le point opposé à celui où était Taïeto; un Zélandais ayant été blessé, ses amis lui portèrent secours et abandonnèrent Taïeto, qui s'élança dans la mer et nagea vers le vaisseau : une grande pirogue se mit à sa poursuite; un coup de canon l'arrêta, et le canot du vaisseau put reprendre l'enfant. Les officiers qui observèrent les naturels avec leurs lunettes virent traîner sur le rivage trois hommes morts ou dangereusement blessés.

Le 17, Cook, revenant sur ses pas, se trouvait vis-à-vis de la presqu'île de Tera-Kako; des naturels montèrent à bord, et deux chefs eurent tant de confiance, qu'ils voulurent y demeurer pendant la nuit, malgré l'opposition de Cook; il y consentit enfin, à condition que la pirogue elle-même serait hissée sur le vaisseau; la prévoyance lui indiquait cette mesure pour le mettre à l'abri d'une trahison. Les Zélandais se conduisirent tranquillement : on les mit à terre le lendemain; ils furent fort étonnés du chemin qu'ils avaient fait pendant la nuit. Cook descendit sur le rivage afin de chercher un endroit propre à faire de l'eau; il trouva ce qu'il désirait; l'eau était excellente; l'aiguade était située à côté d'un bois touffu, et les naturels paraissaient dans des dispositions bienveillantes. Un fort détachement fut envoyé pour prendre de l'eau et du bois; Cook le surveilla lui-même pendant toute la journée. Banks et Solander s'avancèrent dans la vallée, où ils découvrirent une curiosité naturelle très-extraordinaire : c'était un rocher percé de manière à former une arche, et dont l'ouverture, longue de soixante-dix pieds, large de vingt-sept et haute de quarante-cinq, faisait face à la mer; elle dominait la vue de la baie d'un côté, et celle de la montagne de l'autre. Ce spectacle ravissant produisait un effet supérieur à tout ce que l'art eût pu inventer.

Le 28, on mouilla à l'entrée de l'île Tolaga; c'est là

qu'on trouva la plus forte pirogue de la Nouvelle-Zélande; elle avait soixante-quatre pieds de longueur, cinq de large et trois et demi de profondeur. On vit au même lieu une très-grande hutte qui n'était pas encore achevée. Le 1er novembre, le vaisseau entra dans la baie d'Abondance. Les habitants se montrèrent dans des intentions hostiles, et le lendemain, à la pointe du jour, quarante-cinq de leurs canots entourèrent *l'Endeavour*. Quelques Zélandais trafiquèrent honnêtement, mais plusieurs s'emparèrent de force de ce qu'on leur présentait, sans rien donner en échange, et se moquaient même des Anglais. L'un d'eux fit un trait de hardiesse miraculeuse : on avait suspendu du linge pour le faire sécher; le sauvage le détacha, le mit dans son paquet et laissa dériver sa pirogue : un coup de fusil chargé à plomb l'atteignit; il ne continua pas moins à s'occuper gaiement de son linge; les autres canots se réunirent et poussèrent leur cri de guerre, sans avoir l'intention de commencer l'attaque. Cook, pour leur faire sentir que, quoique éloigné, il pouvait encore les anéantir, lâcha un coup de canon de manière à ce que les balles passassent près d'eux; elles frappèrent l'eau, et plusieurs en se relevant allèrent tomber au delà des canots : les Zélandais, épouvantés d'un effet auquel ils étaient loin de s'attendre, ramèrent avec rapidité sans oser tourner la tête.

En naviguant vers l'O., on ne trouva que dix brasses d'eau. Cook, qui avait aperçu des bancs de rocher, mit en panne, et cette précaution sauva le navire, car, au jour, on vit une immense quantité de récifs, soit à découvert, soit cachés par la mer : il est probable que *l'Endeavour* aurait péri s'il eût traversé ces écueils pendant la nuit.

Les agressions des naturels et leurs vols continuèrent tout le temps que Cook resta sur la baie de Viti-Anga pour observer le passage de Mercure sous le soleil; et,

comme la première fois, on ne put disperser les canots qu'en tirant sur eux. Dans une circonstance, à la suite d'un vol, Gore, en l'absence de son chef, tira à boulet sur une pirogue, la coula et tua un des voleurs.

Les naturels transportèrent le corps sur le rivage, où les Anglais se rendirent pour être témoins des cérémonies funèbres. Une femme surtout attira leur attention. Les larmes coulaient en abondance le long de ses joues, et elle répétait d'une voix basse et plaintive des paroles que Toupaïa ne comprenait pas. A la fin de chaque phrase elle se faisait, avec une coquille, des incisions sur les bras, le visage et la poitrine : de sorte qu'elle était presque couverte de sang.

Les Zélandais s'étant retirés pour souper, Cook les suivit. Leur repas était composé de différentes espèces de poissons, d'écrevisses de mer et d'oiseaux, qu'ils faisaient griller ou cuire au four. Pour les griller, ils les attachaient à un petit bâton fiché en terre et incliné vers le feu. Leur méthode de cuire au four est semblable à celle des Taïtiens. De nouvelles scènes de vol, répétition des précédentes, se terminèrent de la même manière et n'empêchèrent pas d'exécuter les observations astronomiques, qui valurent à la baie le nom de *Mercure*.

Le 10, Cook et les naturalistes montèrent dans le canot pour examiner une grande rivière dont l'embouchure était dans la baie. Ce lieu abondait en choses nécessaires, et l'on remarqua qu'il serait très-propice pour un vaisseau contraint de faire un long séjour dans ces parages. La position était tellement forte par elle-même, qu'un petit nombre d'hommes aurait suffi pour se défendre contre des ennemis nombreux.

Sur la pente avancée d'une colline on vit un *hippa* ou *pâ*, mot qui signifie village fortifié. Les rochers étaient tellement escarpés, que l'eau, qui enferme ce fort de trois côtés, le rend presque inaccessible, et,

du côté de terre, il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé il y a vingt pieds; le fossé, en dehors, a treize pieds de profondeur; en outre, il y avait sur le sommet du parapet et le long du bord extérieur du fossé, des piquets enfoncés à une grande profondeur et inclinés en saillie; quelques-uns portaient les marques du feu, ce qui semblait indiquer que la place avait été assiégée. On témoigna aux Zélandais le désir qu'on avait de voir leurs exercices d'attaque et de défense. L'un d'eux monta sur une plate-forme et un autre descendit dans le fossé. Les combattants entonnèrent leur chanson de guerre et dansèrent avec les mêmes gestes effrayants qu'ils avaient employés dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude nécessaire du combat. Ce fut tout ce que ce spectacle offrit de remarquable.

A côté du fort était un terrain planté de citrouilles et de patates douces : c'était le seul endroit cultivé de la baie. Mais en revanche on trouva plusieurs bancs d'huîtres excellentes et en abondance, qui furent très-agréables aux navigateurs; ce qui fit donner à la rivière le nom de *rivière aux Huîtres,* tandis qu'on nomma *riviére des Paletuviers* un autre cours d'eau de la baie, tout bordé de ces arbres.

Cook prit solennellement possession de ce pays, et fit graver sur un arbre le nom du vaisseau et le sien. Au départ, une multitude de canots sortirent de toutes les anses où ils étaient cachés; les Zélandais commencèrent à vouloir combattre et jetèrent de nombreuses pierres. Toupaïa, de lui-même, leur fit des reproches, et leur dit qu'on pouvait les détruire tous en un instant. Ils répondirent : « Venez à terre, et nous vous tuerons. — A la bonne heure ! reprit Toupaïa;

mais pourquoi venez-vous nous insulter pendant que nous sommes en mer? Nous ne désirons pas combattre, et nous n'acceptons pas votre défi, parce qu'il n'y a entre nous aucun sujet de querelle. La mer ne vous appartient pas plus qu'elle n'appartient à notre vaisseau.» Des raisons aussi fortes ne faisant aucune impression sur les sauvages, on eut recours à l'argument habituel, et un seul coup de fusil les mit en fuite.

Le 20 novembre, Cook, Banks, Solander et Toupaïa firent une excursion dans la chaloupe; ils entrèrent dans une large rivière qu'ils appelèrent *Tamise,* et la remontèrent jusqu'à quatorze milles; comme elle conservait sa largeur et qu'il était impossible d'en trouver la source, ils descendirent sur la rive et pénétrèrent dans les bois qui la couvraient. Ils virent un arbre qui, à cinq pieds de terre, avait dix-sept pieds et demi de circonférence, mathématiquement mesuré. Cet arbre offrait un tronc de quatre-vingt deux pieds jusqu'aux premières branches; il était droit comme une flèche; on calcula qu'il pourrait fournir trois cent vingt-cinq pieds de bois équarri. On trouva d'autres arbres aussi monstrueux; le charpentier en abattit un d'un bois pesant et solide qui n'aurait pu servir à la mâture, mais qui aurait donné des planches magnifiques. Le terrain devenant marécageux, l'exploration des Anglais se borna à cette forêt; les naturalistes ramassèrent une quantité d'objets dont ils enrichirent leurs collections.

Le 26, quatre pirogues vinrent au vaisseau; elles étaient bien sculptées et décorées de plusieurs ornements. Ceux qui les montaient semblaient être des personnes d'un rang distingué; ils avaient un grand nombre d'armes de différentes espèces, entre autres des patous-patous de pierre et d'os de baleine, et des fanons sculptés et ornés de touffes de poil de chien. Le teint de ces naturels était plus brun que celui des habitants du sud de l'île, et leur corps et leur visage

étaient plus marqués de ces traces de tatouage qu'ils appellent *moko;* les cuisses de plusieurs étaient entièrement noires; il y avait seulement par intervalles quelques lignes blanches étroites, de sorte qu'au premier coup d'œil on croyait qu'ils portaient des pantalons rayés. Ces marques variaient suivant les individus. On a su depuis qu'elles étaient des signes de distinction réservés aux chefs qui s'étaient fait remarquer dans les combats.

Le 29, Cook et ses amis se trouvèrent dans une situation périlleuse. Ils étaient descendus sur une petite île, lorsqu'ils se virent entourés de deux cents naturels, qui, brandissant leurs armes, paraissaient disposés à les frapper. De nombreux renforts augmentant leur courage, ils se mirent à danser et à chanter, préludes ordinaires de leurs combats. Quelques-uns essayèrent de s'emparer des canots; il fallut employer la force et faire une décharge générale. Les Zélandais se retirèrent, mais un de leurs chefs les encouragea d'une voix forte et les ramena au combat. Solander en blessa un dangereusement, ce qui leur fit prendre la fuite; ils se rallièrent sur un monticule, attendant un chef pour diriger l'attaque; mais les officiers restés sur le vaisseau, voyant une immense quantité de monde réunie, et jugeant la position de Cook très-difficile, tirèrent un coup de canon qui mit tous les ennemis en déroute. Le commandant eut beaucoup de peine à empêcher les matelots qui étaient avec lui de poursuivre les fuyards.

De retour à bord, Cook fut obligé de donner un nouvel exemple de discipline: quelques matelots étaient entrés dans une plantation où ils avaient dérobé des patates; ils furent condamnés à douze coups de verges; deux reçurent la punition sans murmurer, mais le troisième soutint que ce n'était pas une faute de piller des sauvages; Cook répondit à ce hardi raisonneur en

l'envoyant à fond de cale, et ne le fit sortir que quand il eut consenti à recevoir six coups de plus.

Le 5 décembre au matin, on naviguait par un petit vent, suivi de moments de calme, ce qui ralentissait la marche et ne permit pas de sortir de la baie; sur les dix heures du soir il se fit un calme complet, de sorte que le vaisseau ne put ni continuer sa marche, ni tenir exactement la même place; et le courant était si fort, qu'il l'entraînait sur les brisants de la côte. Le fond étant vaseux, on n'osa pas jeter l'ancre; tout faisait donc craindre un naufrage presque certain; mais les matelots, effrayés de leur position, manœuvrèrent avec tant d'activité, qu'à la faveur d'une petite brise de terre on put s'éloigner de la côte; une heure après, au moment même où la sonde marquait encore dix-sept brasses, *l'Endeavour* toucha, et la sonde n'indiqua plus que cinq brasses : heureusement que le rocher était sous le vent et que le vaisseau regagna la pleine mer, où il vogua avec sécurité, faisant ainsi passer l'équipage de la frayeur la plus complète à la joie causée par la certitude d'être échappé à un danger éminent.

Cook nomma cette baie *la baie des Iles*, parce qu'elle était couverte d'une infinité d'îles : ce canton lui sembla le plus peuplé de tous ceux de la Nouvelle-Zélande. Les habitants paraissaient vivre sans chefs, et, quoiqu'ils eussent des villages fortifiés, ils semblaient être dans une paix complète.

Le vaisseau étant retenu par le calme dans la baie *Douteuse*, on profita de cette occasion pour questionner les naturels : on apprit avec l'aide de Toupaïa qu'à trois journées de navigation il y avait une pointe où la terre se prolongeait au S. et cessait de courir à l'O. On en conclut que ce devait être le cap *Maria Van-Diemen*, découvert par Tasman. Cook demanda s'ils ne connaissaient pas d'autres terres; ils répondirent

que non, mais que leurs ancêtres avaient parlé d'une terre située à l'O. et nommée *Ulimaroa ;* que plusieurs d'entre eux s'étant hasardés à s'y rendre dans une grande pirogue, quelques-uns seulement étaient revenus au bout d'un mois, et avaient raconté que les habitants se nourrissaient de cochons.

Le 30 décembre on fut en vue du cap Maria Van-Diemen (*cap Reinga*), et le lendemain on aperçut le mont Camel; on fut convaincu qu'à cet endroit la Nouvelle-Zélande n'avait pas plus de trois milles de largeur. La navigation dans ces parages avait été tellement contrariée par les vents, que dans trois semaines on ne s'avança que de dix lieues, et de cinquante dans trois autres, et l'on fut obligé de se tenir constamment loin de terre; sans cela il est probable que pas un seul homme ne se serait échappé.

Le canal de *la Reine-Charlotte,* où l'on arriva le 14 janvier, présente différentes rades; Cook résolut d'entrer dans l'une d'elles, afin de caréner le vaisseau endommagé par le mauvais temps, et de se pourvoir d'eau et de bois; il trouva un passage et mouilla dans un port commode et sûr. En débarquant, ils virent une côte agréable; l'eau y était excellente et le bois en abondance; quelques coups de seine procurèrent plus de trois quintaux de poisson qu'on distribua à l'équipage. Cook acquit la preuve que les Nouveaux-Zélandais étaient anthropophages; il rencontra une famille entourée d'ossements humains à demi rongés, restes de son horrible festin.

Le vaisseau était à l'ancre à un quart de mille du rivage. Ce fut avec un indicible plaisir que les Anglais furent réveillés par les chants harmonieux d'une multitude d'oiseaux; ces sons depuis longtemps n'avaient retenti à leurs oreilles; leur délicieuse mélodie, augmentée par l'éloignement et le retentissement de la mer, fut une source de jouissances chaque jour renou-

velées. Ces oiseaux commençaient leurs concerts à deux heures après minuit, et, semblables aux rossignols, ils se taisaient au lever du soleil.

Cook monta la chaloupe et visita la baie; il la trouva spacieuse et remplie de rades commodes; il descendit sur la côte ouest, mais une forêt impénétrable ne lui permit pas de s'avancer. En retournant au vaisseau, il rencontra un naturel seul pêchant dans sa pirogue et qui ne fit pas la moindre attention aux Anglais. Lorsque la chaloupe fut près de lui, il ne les regarda pas plus que s'ils eussent été invisibles. Cette indifférence ne provenait ni de la mauvaise humeur ni de la stupidité, car, dès qu'on lui eut dit de lever son filet, il obéit et montra la simplicité ingénieuse de sa manière de pêcher.

L'équipage fut employé tout entier à la carène du vaisseau. Les naturels s'approchèrent et troquèrent du poisson pour des clous; ce fut la première occasion où l'on s'aperçut qu'ils commençaient à connaître l'usage du fer. Pendant ce temps les naturalistes se livraient à leurs recherches le long du rivage. Cook, toujours occupé de reconnaissances géographiques, grimpa avec un seul matelot sur une montagne voisine; du sommet il put voir que le terrain était couvert de hautes montagnes et de bois impénétrables; mais, en revanche, il aperçut la mer dans l'E., et un passage de l'O. à l'E. dont l'entrée était près du vaisseau. La côte, au S.-E. de cette entrée, paraissait une chaîne de montagnes, tandis que du côté opposé la terre s'étendait à perte de vue; enfin à l'E. il distingua l'ouverture du détroit qui depuis porta son nom.

Cook, curieux de faire connaître à Banks sa découverte, le conduisit, le 26 janvier, sur une haute montagne d'où ils purent examiner le détroit; ils trouvèrent sur la cime où ils étaient, des pierres éparses avec lesquelles ils élevèrent une petite pyramide; ils pla-

cèrent à son sommet des balles de fusil, des verroteteries, et tout ce qu'ils avaient de capable de résister à l'action de l'air, pour servir de témoignage aux voyageurs, que d'autres Européens avaient visité ces lieux. De là ils se dirigèrent vers un village bâti sur une roche de difficile accès, satisfaisant leur curiosité au risque de leur vie : témérité qu'on doit blâmer, car Cook était le chef et l'âme d'une expédition importante, et les relations avec les Zélandais n'avaient pas été pacifiques sur les autres points. Mais les naturels de cette baie s'étaient montrés dans des dispositions bienveillantes, il y avait moins à craindre avec eux qu'avec ceux déjà visités; aussi reçurent-ils les Anglais de leur mieux, leur montrant les objets curieux de ce village, qui pouvait avoir une centaine de huttes. On récompensa cette bienveillante réception par des cadeaux de clous, de rubans et de papiers. Les sauvages, reconnaissants, remplirent le canot de poisson sec. Le 29, une nouvelle exploration faite sur un autre point compléta la reconnaissance du détroit et de la baie; on forma sur la montagne une pyramide sur laquelle on déposa, comme sur la première, des objets uniquement européens.

Le 30, Cook, avec les cérémonies accoutumées, prit possession de la baie et y planta un poteau, marque de son séjour. Par l'entremise de Toupaïa, on fit promettre aux naturels de montrer cet endroit aux navires, s'il en venait par hasard dans ces parages, et, pour acheter l'exécution de leur promesse, on leur donna différents présents et des médailles à l'effigie du roi; puis, faisant dresser un autre poteau sur le lieu le plus élevé, Cook nomma solennellement ce lieu *Passage de la Reine-Charlotte.* On vida une bouteille de vin à la santé de Sa Majesté, et la bouteille fut donnée à un vieillard, un des plus constants amis des Anglais. Cette libéralité lui causa une joie indicible.

Le 30 janvier, les provisions de bois et d'eau furent terminées. On se préparait au départ, mais le temps devint si mauvais, que les oiseaux ne se firent pas entendre; la pluie tombait avec violence et la tempête fut effrayante. Le câble qui retenait le vaisseau fut cassé, il fallut le remplacer. La pluie fit déborder le ruisseau de l'aiguade, et les eaux enlevèrent dix tonneaux qu'on n'avait pas eu le temps d'embarquer. Les recherches faites pour les trouver furent complétement inutiles.

Le 5 février *l'Endeavour* mit à la voile; mais le vent, tombant tout à coup, força à jeter l'ancre de nouveau.

Le lendemain, Cook espéra entrer dans le détroit, en profitant du reflux de la marée. Le vent se calma, et, au moment du reflux, la rapidité du courant entraîna le vaisseau auprès d'une petite île entourée de rochers. Il n'en était éloigné que d'une encâblure; une manœuvre hardie pouvait seule l'empêcher de se briser; elle fut tentée avec succès; et, aidé du courant qui, frappant contre les rochers, changeait de direction, on fut conduit un peu loin de l'écueil. Il fallut rester dans cette horrible position tant que la marée eut de la force, ce qui dura cinq heures. Enfin on pénétra dans le détroit et on le franchit sans obstacle. Cook prouva à ses officiers que les côtes visitées faisaient partie d'une grande île, connue aujourd'hui sous le nom de *Ika-na-Mawi*. On n'eut plus aucun doute en remontant la côte jusqu'au cap Topolo-Polo. On descendit ensuite à l'O. du détroit pour explorer l'autre terre aperçue pendant le passage.

Le 14 février, quatre doubles pirogues, portant cinquante-sept hommes armés, quittèrent la côte et s'avancèrent vers les Anglais, dont ils s'approchèrent à la distance d'un jet de pierre. Là, ils s'arrêtèrent et contemplèrent le vaisseau avec attention. Lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité, ils regagnèrent paisiblement

le rivage, quoique Toupaïa employât toute son éloquence pour leur persuader de monter à bord. Cette circonstance valut à la terre, qui avait l'apparence d'une île, le nom de *Lookers-on* (des Spectateurs).

On découvrit une terre située près de la côte de Tavaï-Pounamou, et que Cook prit pour une île, à laquelle il donna le nom de *Banks*. Une reconnaissance ultérieure a démontré l'erreur du célèbre navigateur : ce n'est qu'une presqu'île qui a conservé le même nom. Le 9 mars *l'Endeavour* doubla le cap Sud, extrémité la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande. Dans la nuit, il était sur des rochers; ce fut par le plus heureux hasard qu'il ne se brisa pas. Toute cette bande N.-O. n'offrit que des côtes escarpées, sauvages, incultes et battues par de fortes houles. Enfin, le 27 mars, Cook eut achevé la circumnavigation de Tavaï-Pounamou; il mouilla dans la baie de l'Amirauté, située à l'entrée du canal de la Reine-Charlotte, cinquante jours après avoir quitté les mêmes parages. Trois jours suffirent pour faire les provisions d'eau et de bois, et l'on se détermina à retourner en Angleterre par la route la plus utile aux progrès de la navigation. Pour la choisir, le conseil se rassembla; trois avis furent discutés : le premier, qui était celui du commandant, voulait qu'on repassât par le cap Horn, afin de vérifier l'existence d'un continent austral; mais des raisons majeures s'opposaient à l'exécution de ce projet; car on se serait trouvé au milieu de l'hiver dans une latitude trop élevée, avec un vaisseau incapable de lutter contre de nouveaux dangers. Les mêmes raisons furent alléguées contre le dessein d'aller au cap de Bonne-Espérance; d'ailleurs, en suivant cette route, il n'y avait aucune apparence de faire des découvertes. Enfin on adopta le troisième projet, qui consistait à gouverner à l'O. jusqu'à ce qu'on eût gagné la Nouvelle-Hollande; et, si ce chemin était im-

praticable, on tâcherait de trouver la terre découverte par Quiros, qui n'avait pas été revue depuis lui.

Pendant six mois que Cook employa à l'examen de la Nouvelle-Zélande, il en compléta presqu'en entier la géographie. Ce pays, découvert en 1642 par le Hollandais Abel Tasman, était demeuré inconnu jusqu'au voyage de Cook, à l'exception du seul point où Tasman avait jeté l'ancre, et qu'il appela *Baie du Massacre*, parce qu'il y fut attaqué par les naturels : il ne descendit jamais à terre. La contrée, nommée d'abord *Terre des États*, reçut bientôt après le nom de Nouvelle-Zélande, sous lequel elle est le plus connue. Plusieurs personnes pensaient qu'elle faisait partie d'un continent sud; mais Cook a prouvé que ce n'était que deux grandes îles séparées par un détroit de quatre ou cinq lieues de largeur. La plus septentrionale est appelée par les naturels Ika-na-Mawi, et l'autre Tavaï-Pounamou. Celle-ci est montueuse, stérile et peu peuplée, à l'exception des environs du canal de la Reine-Charlotte. Ika-na-Mawi offre un aspect plus agréable. Les collines sont couvertes de bois, et chaque vallée a un ruisseau d'eau douce. Le sol en est fertile, et les plantes d'Europe y viendraient facilement. Il paraît que cette partie est plus peuplée que l'autre.

Nous avons indiqué la richesse de ce pays en bois de toute espèce; les naturalistes découvrirent assez d'essences diverses pour les récompenser de leurs fatigues; mais les végétaux comestibles y étaient rares; du cresson et du céleri sauvage, qui croissaient abondamment, furent d'une grande ressource pour l'équipage. Les naturels faisaient leur principale nourriture de la racine d'une espèce de fougère dont le goût fade est peu agréable aux Européens. Ils cultivaient les ignames, les cocos, et surtout les patates douces; la richesse végétale de cette île est le *phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande. Il y a deux espèces de

cette plante; les feuilles ressemblent à celles du glaïeul, et les fleurs, jaunes dans une espèce, sont dans l'autre d'un rouge foncé. L'habillement ordinaire des Zélandais est composé de ces feuilles; sans beaucoup de préparation, ils en fabriquent leurs cordons, leurs lignes et leurs cordages, qui sont plus forts que ceux de chanvre. Ils tirent de cette plante, préparée d'une certaine façon, de longues fibres minces, luisantes comme la soie, dont ils fabriquent leurs belles étoffes.

La population de la Nouvelle-Zélande ne parut pas à Cook être en rapport avec l'étendue du pays; les bords de la mer seuls semblèrent habités, et seulement dans quelques endroits. Les hommes sont de haute taille, ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés, ce qui les rend alertes et vigoureux; leur teint est brun. La voix des femmes est d'une douceur remarquable; c'est par là surtout qu'on les distingue, car l'habillement est le même pour les deux sexes. Les Zélandais ne sont pas aussi propres que les Taïtiens, parce que, vivant dans un climat plus froid, ils se baignent moins souvent; ils s'enduisent les cheveux et le corps d'une huile de poisson qui leur donne une odeur repoussante; ils y mêlent de l'ocre rouge, afin d'avoir un air plus redoutable. Quoiqu'ils connaissent l'usage des peignes, ils sont mangés de poux. Les hommes ont ordinairement la barbe courte et les cheveux attachés au-dessus de la tête, formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseau; quelques femmes portent leurs cheveux courts, d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les Zélandais se tatouent le corps; ils semblent tous les ans ajouter quelque chose à ces bizarres ornements, qu'ils appellent *moko*, et dont ils se couvrent le visage. La quantité et la forme de ces marques variaient sur les différents points de la côte. Les obser-

vations récentes des missionnaires ont fait connaître l'origine de cette coutume et la signification de ces marques, qui sont comme les armoiries des chefs.

L'habillement se compose de feuilles de *phormium tenax;* découpées en trois ou quatre bandes et desséchées, ils les entrelacent les unes dans les autres et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le réseau et le drap: le bout des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élève en saillie à l'extérieur. Deux pièces de ces étoffes forment l'habillement: l'une est attachée sur les épaules et pend jusqu'aux genoux; l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture et descend à terre; cette dernière ne se porte que dans les cérémonies.

Les deux sexes se percent les oreilles, et passent dans ces trous divers ornements; ils y mettaient les clous qu'on leur donnait. Les femmes y introduisent le duvet de l'albatros, qui, relevé devant et derrière le trou en une grosse touffe, forme un effet singulier. Outre ces parures, les Zélandais suspendent à leurs oreilles, au moyen de cordons, toutes les choses précieuses qu'ils peuvent se procurer; les femmes ont des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseau et de coquillages. L'ornement le plus précieux aux yeux des hommes est celui qu'ils appellent *pounamou;* c'est un morceau de talc vert ou d'os de baleine à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a sculpté la figure d'un homme; il se porte suspendu au cou par un cordon.

Les habitations ont rarement plus de vingt pieds de long, dix de large, et six de haut depuis la poutre qui se prolonge d'une extrémité à l'autre et forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est ordinairement de perches minces; les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches; le tout est réuni avec peu de solidité. Le toit est incliné comme celui de nos granges; la porte est à

une des extrémités et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme qui se traîne, en y entrant, sur ses mains et ses genoux. Près de la porte il y a un trou carré servant à la fois de fenêtre et de cheminée : le foyer est à côté ou à peu près au milieu; il est enfermé dans un carré creux entouré de petites pierres le long des côtés; ils étendent des feuilles sur lesquelles ils se couchent; les parois se prolongent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, ainsi que le toit, de manière à former une espèce de porche où il y a des bancs.

Lorsque les Zélandais font des excursions, ils semblent peu s'embarrasser de construire un abri; ils couchent pêle-mêle sous des buissons, quoiqu'ils paraissent sensibles aux intempéries des saisons et à la pluie.

La racine de fougère est leur principal aliment; ils y joignent des poissons, quelques oiseaux et des chiens. La fougère ne se récolte qu'à une certaine époque; ils la font sécher et la mettent en tas pour s'en servir au besoin. Dans l'île du nord il y a des plantations d'ignames, de patates douces et de cocos, mais celle du sud n'en a offert nulle part. Les Zélandais mangent leurs aliments cuits à la broche ou au four, ainsi que nous l'avons dit. Leur seule boisson est l'eau; ils ne connaissent pas cette liqueur fermentée, le kava, dont l'usage est si général dans les autres îles de la mer du Sud. On conçoit qu'un semblable genre de vie doit être favorable à la santé et prolonger les jours de ces peuples. Les vieillards nombreux que Cook rencontra attestent cette vérité.

CHAPITRE IV.

Exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande.

Cook, parti le 31 mars de la Nouvelle-Zélande, aperçut la terre le 18 avril; c'était la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande; il la suivit, se tenant constamment en vue. L'aspect était agréable, et la fumée remarquée en plusieurs endroits prouvait que le pays était habité; les naturels se montrèrent même une fois, mais ils s'enfuirent à l'approche d'un canot mis à la mer pour aller les reconnaître. Après beaucoup de recherches, le 28, on découvrit une baie bien célèbre depuis sous le nom de *Botany-Bay*, que Cook lui donna, nom qu'elle conserve encore en français, et l'on mouilla en face d'un petit village de quelques huttes. Au-dessus de la pointe S. on vit quatre pirogues montées chacune par un homme si occupé à harponner du poisson, qu'aucun ne détourna la tête, quoique *l'Endeavour* passât à un quart de mille; sur le rivage on aperçut une vieille femme suivie de trois enfants, portant du bois; elle regardait souvent le vaisseau sans témoigner ni crainte ni surprise. Peu de temps après elle alluma du feu. Les pirogues revinrent à terre, et les hommes se mirent à apprêter le repas sans s'embarrasser des voisins que le hasard leur amenait.

Cook voulut descendre à terre, espérant que, puisque les naturels n'avaient pas semblé faire attention au navire, ils ne mettraient pas obstacle à son projet : il se trompait; dès que les canots furent près des rochers, deux hommes vinrent disputer le passage; ils

étaient armés chacun d'une longue pique et d'un court bâton, qu'ils agitaient violemment en parlant d'un ton de voix fort élevé, dans un langage rude et désagréable que Toupaïa lui-même ne comprenait pas. Le courage de deux hommes, voulant lutter contre quarante, causa de l'étonnement aux Anglais, qui cessèrent de ramer et cherchèrent à entretenir une conversation par signes en demandant de l'eau. Leur résistauce continuait; pour la faire cesser, Cook fit tirer un coup de fusil chargé à plomb. Au lieu de fuir, ils décochèrent courageusement leurs javelines au milieu du canot sans blesser personne; il fallut un second coup pour leur faire lâcher la partie. On put alors pénétrer dans les huttes; on ne vit que les enfants : on leur laissa des verroteries, des rubans et d'autres présents, et l'on s'empara de cinquante lances longues de six à douze pieds, avec quatre branches très-pointues et armées d'un os de poisson.

Dans la nuit, les naturels vinrent dans leurs huttes et poussèrent de grands cris; au jour ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux, sans doute pour servir de signaux à leurs compatriotes. Toute la journée ils s'approchèrent à quelque distance, puis se retirèrent précipitamment en jetant des cris. Un soir, Cook les suivit seul et sans armes, mais en vain; ils ne voulurent pas s'arrêter.

Le 1er mai, Cook, Banks et Solander, convenablement escortés, se déterminèrent à entreprendre une excursion dans l'intérieur; ils visitèrent d'abord les huttes, et, quoique les présents déposés n'eussent pas été touchés, ils en laissèrent d'autres plus considérables, puis ils marchèrent en avant. Le sol leur parut formé d'une terre marécageuse et d'un sable léger, agréablement coupés par des bois et des plaines. Les arbres étaient grands, droits et placés à des distances assez éloignées les unes des autres; le terrain produi-

sait une grande quantité d'un gazon touffu et serré. Le chien de Banks fit lever un quadrupède de la grosseur d'un lapin qu'il ne put attraper, parce qu'il se blessa à un tronc d'arbre caché par le gazon. On trouva aussi des traces d'autres quadrupèdes de différentes grosseurs; les oiseaux étaient nombreux et d'espèces variées; ils volaient autour des voyageurs sans paraître effarouchés.

Le lieutenant Gore, suivi d'un pilotin, renvoya un canot avec lequel il avait pêché des huîtres, et voulut aller à pied rejoindre l'aiguade où des matelots remplissaient les futailles. Il rencontra une troupe de vingt-deux indigènes qui se sauvèrent à une distance de vingt pas; il s'arrêta et leur fit face : ils s'arrêtèrent comme lui, et se remirent en marche quand il recommença à marcher. Ce manége recommença plusieurs fois; quoiqu'ils fussent armés, ils ne tentèrent aucune attaque, et Gore put rejoindre les matelots. Les naturels, qui avaient ralenti leurs pas en voyant les Anglais, firent halte à un mille de distance et restèrent tranquillement assis. Le chirurgien et trois matelots s'avancèrent; mais, voyant l'ennemi ferme à son poste, ils furent saisis de frayeur et revinrent sur leurs pas à toutes jambes. Cette fuite fit naître le danger qu'ils voulaient éviter, car quatre sauvages se mirent à leur poursuite et lancèrent leurs dards avec force. Cook et les siens, de retour de leur promenade, voulurent prouver qu'ils ne craignaient pas les assaillants, et qu'ils n'avaient pas envie de faire du mal; ils marchèrent vers eux en les engageant, par signes, à rester; ce fut inutilement.

Il est probable que leur frayeur provenait de la connaissance qu'ils avaient de la portée des armes à feu, par l'effet meurtrier des coups de fusil sur les oiseaux, dont ils avaient été plus d'une fois témoins. Toupaïa, devenu habile tireur, s'amusait à tirer des perroquets en s'écartant de la troupe; ils le suivaient sans être

vus, et, lorsqu'ils se croyaient découverts, ils décampaient au plus vite.

De nouvelles tentatives pour se lier avec les sauvages n'amenèrent aucun résultat. On ne put donc rien apprendre sur leurs mœurs; ils paraissaient même ne vivre qu'en famille, et étaient peu nombreux. Le règne végétal fournit tant de plantes aux naturalistes, que Cook appela *Baie Botanique* le mouillage où il était. Des coquilles et des poissons y abondaient. On prit des raies bouclées d'une grosseur extraordinaire; une d'elles, vidée, pesait trois cent trente-six livres.

Le 6 mai, *l'Endeavour* mit à la voile, et trois lieues plus loin découvrit un havre destiné à jouer un grand rôle parmi les colonies anglaises : c'était le port Jackson. On ne s'y arrêta pas, et la route fut continuée au N.; sur la côte on voyait un grand nombre de collines, de coteaux, de vallées agréablement coupées et couvertes de bois. On distingua un jour une vingtaine de naturels portant des paquets de feuillages; cette troupe marcha pendant une heure le long de la mer, puis gagna un sentier de la montagne; aucun d'eux ne s'arrêta ni ne se détourna pour regarder le vaisseau.

Le 22, en suivant toujours la côte, on la vit couverte de choux-palmistes, arbres qu'on n'avait pas aperçus depuis les îles intertropicales. La beauté de ce lieu engagea Cook à y jeter l'ancre et à descendre à terre; on trouva un canal qui conduisait à un grand lagon entouré de fondrières et de marais salants, sur lesquels croissaient de véritables paletuviers d'Amérique. Dans leurs branches on apercevait plusieurs nids d'une espèce remarquable de fourmis qui étaient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troublait dans leurs retraites en agitant les branches, elles sortaient en foule et punissaient l'agresseur par une piqûre douloureuse. On fit lever un grand nombre d'oiseaux de l'espèce des pélicans, mais si sauvages, qu'on ne put en approcher.

On tua une outarde de dix-sept livres, qui fut un manger délicieux pour les voyageurs. Les poissons et les huîtres abondaient dans ce lac.

Les personnes restées sur le vaisseau virent quelques naturels qui se retirèrent après l'avoir examiné. Ceux qui étaient à terre aperçurent de la fumée en plusieurs endroits, mais point d'habitants. On trouva de petits feux qui brûlaient à quelques pas les uns des autres; dans le voisinage il y avait des vases d'écorce, des coquilles et des os de poissons, restes d'un repas récent. Plusieurs morceaux d'une écorce molle, à peu près de la longueur et de la largeur d'un homme, étaient étendus par terre et semblaient avoir servi de lits; il y avait du côté du vent un petit abri d'un pied et demi de haut. Cet endroit offrait de nombreuses traces de pas, mais on ne trouva aucun vestige de cabanes, ce qui porta à croire que ces peuples, qui vont nus, n'ont pas d'habitations, et qu'ils passent la nuit en plein air. Toupaïa lui-même, en remuant la tête avec un air de supériorité et de commisération, dit que c'étaient de pauvres misérables, *taata ino*.

Le 25 mai, le vaisseau arriva devant une pointe qu'on nomma *cap Capricorne*, parce que les calculs démontrèrent à Cook qu'elle gisait directement sous le tropique du capricorne; puis il navigua au milieu d'une foule d'îles. Mais la mer étant devenue tout à coup basse, il fallut chercher un passage; pour cela on jeta l'ancre. Banks, s'étant amusé à pêcher à la ligne, prit deux crabes inconnus; l'un était du plus beau bleu d'outremer sur le dos, tandis que le ventre était d'un blanc très-brillant; l'autre crabe avait la tête et les pattes bleues, et le dos présentait trois taches noires d'une remarquable beauté.

Le lendemain, on s'engagea dans le passage trouvé entre la côte et les îles, qu'on distinguait facilement quoique assez éloignées. Cook, ayant besoin de faire

des réparations au vaisseau, voulut s'arrêter dans une jolie petite baie; il alla en conséquence à la recherche d'un endroit convenable. On eut beaucoup de peine à marcher; le sol était couvert d'une herbe épaisse, barbue et remplie de graines piquantes, qui s'enfonçaient dans les vêtements jusqu'à la chair. Des nuages de moustiques les tourmentaient de leurs piqûres. Les recherches des voyageurs ne produisirent pas le résultat désiré, bien qu'on eût trouvé plusieurs pointes favorables au radoub. Comme l'eau douce manquait totalement, il fallut retourner à bord, et recommencer le lendemain, sur d'autres parties de la côte, des recherches semblables, qui ne firent découvrir aucune source. Ce canal fut appelé *Thirsty-Sound* (canal de la soif), parce que non-seulement l'eau y manque, mais encore toute espèce de rafraîchissement.

Cook reprit sa route le 31 mai, et jusqu'au 8 juin il n'aperçut rien de remarquable. Ce jour-là le vaisseau naviguait au milieu d'un archipel immense de petites îles; sur l'une d'elles, une trentaine de naturels, semblables à ceux qu'on avait observés, regardèrent avec curiosité la masse inconnue qui flottait devant eux : cette circonstance frappa, parce que c'était la première fois que les habitants de la Nouvelle-Hollande montraient de la curiosité.

Cook avait heureusement conduit son vaisseau pendant plus de treize cents milles le long de cette côte remplie de bancs de sable, de hauts-fonds, d'écueils cachés et de rochers saillants comme des pyramides; mais cette heureuse navigation allait avoir un terme, et le 10 juin *l'Endeavour* se trouva dans une de ces situations périlleuses où le salut tient du prodige.

On naviguait près des îles découvertes par Quiros, et que quelques géographes ont crues jointes à la Nouvelle-Hollande, malgré le récit de Torrès. Le vent était bon et la lune dans tout son éclat; depuis dix heures

du soir jusqu'à neuf, la sonde avait donné de quatorze à vingt-une brasses, mais à cette heure, et en quelques minutes, elle ne marqua plus que huit brasses. Cook, averti du danger, se préparait à jeter l'ancre, quand l'eau devint plus profonde On en conclut que le vaisseau avait passé sur la pointe des bancs de sable, et qu'il n'y avait plus de risques à courir; cet espoir ne fut pas de longue durée. Cook, rassuré, était allé se coucher; il fut réveillé en sursaut par le choc du vaisseau, qui toucha, puis après s'arrêta. Le mouvement des vagues le faisait en même temps battre contre les pointes du roc où il était échoué. En un moment tout l'équipage fut sur le pont, et la consternation était générale; on savait qu'on était peu éloigné du rivage, et l'on ne doutait pas qu'on ne fût échoué sur un banc de corail, dont les pointes sont très-dangereuses. En sondant autour du vaisseau on acquit la certitude qu'il avait été enlevé par-dessus le bord du rocher, et qu'il se trouvait dans un creux de cet écueil. L'eau n'avait pas plus de trois brasses de profondeur; on voyait, à la clarté de la lune, flotter les planches du doublage et même celles de la fausse quille. Chacun se croyait au moment d'être englouti; un seul espoir restait, c'était que le reflux qui commençait laissât le vaisseau tranquille, et qu'ensuite la pleine mer l'aidât à se dégager, quoiqu'en même temps la violence dont les vagues le battaient et le bruit du frottement de la quille contre le roc fissent douter qu'il pût résister jusqu'à ce que la marée remontât. Cependant le travail n'était pas suspendu par la peur; l'eau de la cale fut pompée avec force; six canons, beaucoup de fer, du lest, des tonneaux pleins ou vides, enfin toutes les matières pesantes furent jetées à la mer. Chacun travailla sans mécontentement, sans murmure, sans faire entendre le moindre jurement, comme si la crainte du châtiment qui devait suivre une mort presque inévitable eût glacé

la parole de ces hommes auxquels le blasphème est malheureusement si familier.

La nuit s'écoula dans le travail, et le jour vint montrer aux Anglais toute l'horreur de la situation. La terre était à six lieues de distance, sans aucune île sur laquelle ils pussent se sauver en attendant que les canots les transportassent au rivage. Cependant le vent s'apaisa, et, par un bienfait inappréciable de la Providence, on eut un calme profond; en attendant la pleine mer, tout était disposé pour dégager le vaisseau; mais, à la grande stupéfaction de tous, quoiqu'on se fût débarrassé de plus de cinquante tonneaux, il n'avait gagné qu'un pied et demi de flot. On jeta à la mer tout ce dont on pouvait rigoureusement se passer. Jusque-là le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais, à mesure que la marée descendait, l'eau entrait dans la cale avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant sans relâche ne purent s'en rendre maîtresses. Il fallut en ajouter une autre; mais les progrès de la voie d'eau étaient si effrayants qu'on pensait couler à fond dès que le vaisseau cesserait d'être soutenu par le rocher. Aussi Cook regardait-il ce moment, non comme celui de la délivrance, mais comme celui d'une destruction totale. La situation était horrible : les canots ne pouvaient contenir tout l'équipage; quand la crise serait arrivée, il y aurait nécessairement dispute, car alors il n'y a plus ni autorité ni subordination. Quel était l'avenir réservé à ceux qui pourraient se rendre à terre? Pourraient-ils se défendre contre les naturels? Comment pourvoiraient-ils à leur subsistance? Et lors même qu'ils parviendraient à vaincre ces obstacles, ne seraient-ils pas condamnés à finir leur misérable vie dans ces horribles déserts, au milieu des hommes les plus grossiers et les moins civilisés de la terre? Ces réflexions, chacun les faisait pour soi, et Cook les faisait pour tous; cependant, dans cet instant solennel il ne

désespéra pas; il fit mettre au cabestan tous les bras qui n'étaient pas indispensables à la pompe, et un dernier effort mit le vaisseau en pleine eau. Il y avait trois pieds six pouces d'eau dans la cale, et les pompes l'empêchaient d'augmenter; mais l'équipage totalement épuisé par vingt-quatre heures de fatigues continuelles, et perdant tout espoir, commença à tomber dans l'abattement. Les matelots ne pouvaient pomper que six minutes de suite, puis ils se jetaient sur le pont, quoiqu'il y coulât continuellement trois pouces d'eau. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient travaillé, ils se couchaient à leur tour. C'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres, quand un accident nouveau parut devoir terminer leurs souffrances: les planches qui garnissent le fond du navire sont appelées *la carlingue;* entre elles et le bordage extérieur il y a un intervalle de dix-huit pouces. L'homme qui avait mesuré la hauteur de l'eau ne l'avait prise que sur la carlingue; mais celui qui le remplaça, sondant du bordage extérieur, cria dix-huit pouces de plus. A cette nouvelle, le plus intrépide fut sur le point de renoncer au travail; mais la méprise étant reconnue, cet accident, d'abord si redoutable, devint la cause du salut.

La joie que chacun éprouva de se trouver dans un état moins dangereux qu'on ne l'avait craint fit renaître la confiance et l'espoir, et inspira une nouvelle vigueur à l'équipage, qui redoubla de courage et d'efforts. Avant huit heures, les pompes avaient beaucoup gagné. On parla alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, et ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes travaillèrent à lever les ancres; on perdit la plus petite et son câble, et le câble de l'ancre de terre resta parmi les rochers. Ces pertes, énormes dans d'autres circonstances, furent considérées comme légères; les voiles furent hissées, et à onze heures, par une brise de mer, on porta vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer le travail fatigant que demandaient les pompes; il n'était pas possible de fermer la voie d'eau à l'intérieur, puisqu'on ne pouvait en découvrir la situation exacte : alors Monkhouse, un des officiers de poupe, proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un bâtiment marchand qui faisait quatre pieds d'eau à l'heure et fut pourtant ramené de la Virginie à Londres. Cook n'hésita pas à laisser à Monkhouse le soin d'employer ce moyen qu'on appelle *larder la bonnette.* Il prit une petite voile, et, après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de caret et de laine hachés très-menu, il les piqua sur la voile, aussi légèrement que possible; il étendit par-dessus tout le fumier du bétail. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue. La voie, en tirant de l'eau, tira en même temps de la surface de la voile, la laine et le fil de caret. Le succès fut tel, qu'une seule pompe suffit pour empêcher l'eau de faire des progrès. Cet heureux événement fut une nouvelle source de consolation et de confiance; les matelots, loin de borner leurs vues à faire échouer le vaisseau et à construire de ses débris un petit navire qui pût les conduire aux Indes, ce qui jusque alors avait été leur seul espoir, ne pensèrent plus qu'à longer la côte afin de chercher un lieu convenable pour se radouber et poursuivre leur voyage.

Pour terminer le récit de cette miraculeuse conservation, il faut mentionner un fait dont on n'eut connaissance qu'en carénant le vaisseau. Parmi les crevasses il y en avait une tellement grande, que seule elle aurait suffi pour faire couler le vaisseau, si, par un rare bonheur, elle n'avait été bouchée en partie par un fragment du roc même qui l'avait produite; et le salut des voyageurs dépendit de ce singulier secours. En témoignage du danger qu'on venait de courir, la pointe

N. de la côte reçut le nom de *cap de la Tribulation.*

Après cet événement, on ne s'occupa plus que de trouver un port. Le 14 juin, le contre-maître, avec la pinasse, en vit un qui présentait les ressources convenables en bois et en eau; et, chose remarquable, pendant ce long voyage, les Anglais n'avaient pas rencontré un endroit aussi convenable : on ne put cependant y atterrir tout de suite. Le 17 au soir seulement, *l'Endeavour* fut en sûreté dans le havre. Il était grandement temps de prendre terre, le scorbut se manifestait avec des symptômes effrayants. Le pauvre Toupaïa, qui se plaignait depuis quelque temps que ses gencives étaient malades et enflées, avait des boutons livides aux jambes, et d'autres signes indiquant une maladie grave. Ce Taïtien, habitué à une nourriture uniquement composée de végétaux frais, devait, plus que personne, ressentir la terrible influence des vivres du bord, viandes salées et végétaux secs. L'astronome Green était aussi sérieusement malade, et l'espoir de conserver une vie aussi utile à l'expédition faisait ardemment désirer à Cook de trouver à terre les ressources nécessaires pour combattre cette horrible maladie, la terreur et la désolation des navigateurs.

Dès le 18 on construisit un pont du vaisseau au rivage; on dressa deux tentes, une pour les malades, l'autre pour les provisions, qui furent immédiatement débarquées.

Pendant ce temps, Cook gravit une colline pour contempler le pays, qui ne lui présenta pas les avantages qu'il s'était promis. Banks, de son côté, trouva des huttes délabrées; mais rien ne lui indiqua qu'elles eussent été visitées récemment par les naturels. Il rencontra de grandes troupes de pigeons et de corneilles : il en tua quelques-uns. Les travaux, bien dirigés, continuaient avec activité sur le vaisseau; ce ne fut cependant que le 22 qu'il fut assez à sec pour permettre

d'examiner la voie d'eau, qu'on y trouva au premier bordage. Le roc avait fait une ouverture à travers quatre bordages; trois autres étaient endommagés d'une manière fort singulière; on ne voyait pas un éclat de bois, mais le tout était aussi bien uni que s'il eût été coupé avec un instrument tranchant. Par bonheur, les membres du vaisseau étaient très-rapprochés dans cet endroit, et, par un hasard encore plus inouï, le fragment de rocher avait en partie bouché la voie d'eau.

Le même jour, les chasseurs rapportèrent qu'ils avaient vu plusieurs cabanes, un ruisseau d'eau excellente, et un animal de la grandeur d'un lévrier, mais d'une forme plus déliée, de la couleur d'une souris, et très-léger à la course. Cook et Banks en aperçurent un à peu de distance du vaisseau; ils jugèrent qu'il était d'une espèce encore inconnue.

La position du vaisseau pendant le radoub faillit priver le monde savant des découvertes botaniques pour lesquelles Banks n'avait épargné ni dépenses ni travaux. On avait placé cette collection dans la soute au biscuit, située dans le derrière du vaisseau; elle se trouvait dans l'eau quand on avait soulevé l'avant pour le radoub. Personne n'avait songé au danger; on s'en aperçut quand les plantes furent toutes mouillées. A force de soins, on parvint à les sécher et à les conserver.

Cook, complétement rassuré sur le sort du vaisseau, voulut contempler à son aise le lieu qui avait failli lui être si fatal. Il monta sur une montagne, et vit avec effroi tout le long de la côte une multitude de bancs de sable et de hauts-fonds s'étendant au loin. Il n'y avait qu'une seule apparence de passe au N., seul endroit par lequel il espérât continuer son voyage, car le vent soufflant constamment du S.-E., pour sortir par le S., il eût fallu attendre qu'il fût changé.

Le 2 juillet, le maître, envoyé à la recherche d'un passage, le trouva entre les bancs de sable et les récifs

de corail. Descendu sur un d'eux qui était à sec à marée basse, il prit des pétoncles d'une telle grosseur, qu'une seule suffisait à la nourriture de deux hommes. A la haute mer on mit le vaisseau à flot, et l'on commença à embarquer ce qui était à terre. Cook prit possession de ce havre, qui reçut le nom de *rivière de l'Endeavour*.

Pendant les préparatifs du départ, Banks et Toupaïa firent une promenade de trois jours le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserra dans un canal étroit, bordé par un terrain escarpé et couvert d'arbres de la plus belle verdure. Toupaïa vit un loup qu'on ne put tuer. Le soir, les voyageurs s'établirent près de la rivière, et les moustiques rendirent la nuit longue et cruelle. Le lendemain, au moment où ils allaient camper, ils virent de la fumée à trois cents pas de distance; ils y coururent, mais, à leur grand regret, les naturels avaient abandonné ce lieu, en laissant des traces de leur passage. Il fallut revenir à l'endroit primitivement choisi. Les lits furent faits de feuilles de bananier, les oreillers, de paquets d'herbes, et les manteaux servirent de couvertures. Ils se couchèrent, et telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois au danger d'être rencontrés par les sauvages, certainement peu éloignés. Le lendemain les voyageurs revinrent à bord, sans que le voyage présentât aucun accident.

Le 10, on vit sur une pointe sablonneuse quatre Indiens qui pêchaient. Cook, instruit par l'expérience, au lieu d'aller vers eux, les laissa tranquilles, sans avoir l'air d'y faire la moindre attention. Ce stratagème réussit. Deux vinrent dans une pirogue, à une portée de fusil, et là ils parlèrent beaucoup d'une voix forte.

On ne put répondre à cette harangue que par des cris et des signes d'amitié. Ils se rapprochèrent, et on leur jeta des présents. L'entrevue fut cordiale et dura jusqu'au dîner. On leur proposa de monter à bord, ils

refusèrent. Ces naturels étaient d'une taille ordinaire; leurs membres d'une petitesse extraordinaire; leur peau d'une couleur de chocolat foncé, leurs cheveux noirs, lisses et courts; enfin, ils avaient la figure agréable, les dents blanches, la voix douce et harmonieuse.

Le lendemain, les mêmes Indiens revinrent au vaisseau, accompagnés d'un étranger qu'ils appelaient *Yaparico*. Celui-ci portait, dans un trou fait à travers le cartilage du nez, un os d'oiseau, de la grosseur du doigt et long de cinq ou six pouces. Un examen attentif démontra que tous avaient le nez et les oreilles percés, quoique sans ornements. Ils portaient aux bras des bracelets de cheveux tressés.

Enfin le lieutenant parvint à tuer un de ces singuliers animaux qui avaient exercé la sagacité des naturalistes; les Indiens le nommaient *kangarou*, nom conservé par la science. La tête, le cou et les épaules de cet animal sont très-petits en proportion des autres parties; la queue est presque aussi longue que le corps, elle est épaisse à sa naissance et se termine en pointe à l'extrémité; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par sauts et par bonds, la tête droite et les jambes de devant très-près de la poitrine; sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncée, il faut en excepter la tête et les oreilles qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Le kangarou fournit à l'état-major un gibier excellent, pendant que l'équipage se délectait avec de grosses tortues vertes, bien supérieures à celles qu'on mange en Europe, parce qu'elles avaient toute leur saveur primitive.

Le 19, six naturels vinrent sur le vaisseau, laissant leurs armes à la garde des enfants. On remarqua bientôt qu'ils avaient envie de se procurer une des tortues qui étaient sur le pont; ils la demandèrent par signes, et, se voyant refusés, ils témoignèrent par leurs regards

et par leurs gestes leur ressentiment et leur colère. Après s'être adressés à plusieurs personnes, ils se saisirent tout à coup de deux tortues et les traînèrent vers leur pirogue; les matelots les reprirent de force. Les insulaires firent d'autres tentatives qui n'eurent pas plus de succès; alors, furieux, ils se jetèrent dans leur pirogue et ramèrent vers la côte. Cook se hâta de les suivre avec cinq ou six hommes, craignant pour la sûreté de ceux qui étaient à terre; bien lui en prit, car les sauvages s'emparèrent d'un tison qui brûlait sous une chaudière; ils firent un circuit qui embrassait les objets des Anglais, et mirent le feu à l'herbe avec une surprenante rapidité. Cette herbe sèche, haute de six ou sept pieds, s'enflamma facilement; on eut beaucoup de peine à préserver la tente de Toupaïa. Tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge fut la proie des flammes. Puis les Indiens, courant à un endroit où l'on faisait sécher le linge, les toiles et les filets, mirent encore le feu à l'herbe; il fallut en blesser un d'un coup de fusil pour les faire fuir. Le feu gagna les bois jusqu'à la distance d'une lieue; si cet accident fût arrivé quelques jours plus tôt, il aurait pu avoir des effets funestes, car alors la poudre et les marchandises étaient encore à terre et auraient probablement été la proie des flammes. Cet exemple fut une leçon pour Cook, qui se promit de dépouiller le terrain quand il serait obligé de dresser ses tentes sur quelque rivage.

Le 23, plusieurs matelots allèrent à terre chercher des herbages. Un d'eux, s'étant séparé des autres, trouva tout à coup quatre sauvages autour d'un feu où ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kangarou. L'Anglais fut d'abord effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas fuir, jugeant avec raison qu'il s'exposerait à un danger véritable s'il paraissait le redouter; au contraire, il s'avança et s'assit près d'eux en leur offrant son couteau; ils le reçurent, et après

l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent malgré ses signes. Le matelot fut examiné avec beaucoup d'attention, ses habits surtout excitèrent la curiosité de ces Indiens, qui lui tâtèrent les mains et le visage afin de se convaincre que cet être extraordinaire était fait comme eux. Après une demi-heure, on lui fit signe de partir; mais comme il ne connaissait pas son chemin, ils le guidèrent vers le vaisseau.

Banks trouva tous les vêtements qu'on avait donnés aux Indiens dans un seul monceau; ils les avaient laissés là comme des choses inutiles pour eux, car ils paraissaient attacher très-peu de valeur à tout ce qui venait des Anglais.

Le lendemain, Banks fut assez heureux pour prendre un animal de la famille des opossums avec deux de ses petits; il ressemblait au phalanger décrit par Buffon, quoiqu'il ne fût pas de la même famille.

Enfin, le 3 août, *l'Endeavour* quitta le havre et fit voile au N.; mais il ne put faire que peu de route, engagé comme il l'était dans un labyrinthe de hauts-fonds et de récifs de corail, où le moindre accident pouvait le briser. Jusqu'au 15 août, on chercha inutilement un passage; de nouveaux retards n'étaient pas possibles, on n'avait plus que pour trois mois de vivres. Cook rassembla donc le conseil, et déclara que, d'après ses observations, le meilleur parti à prendre était de s'éloigner entièrement de la côte, jusqu'à ce qu'on pût s'en approcher sans danger. Cet avis fut adopté, et l'on donna dans une ouverture du récif extérieur; quand le vaisseau fut en dehors des brisants, il se trouva dans une vaste mer qui roulait du S.-E., signe certain qu'il n'y avait ni banc ni terre dans cette direction.

La joie que les Anglais ressentirent du changement de leur situation se manifesta sur tous les visages. Ils avaient été environ trois mois embarrassés dans des

bancs et des rochers, passant souvent la nuit à l'ancre chassant quelquefois sur leurs ancres, et certains d'avance que si le câble rompait par quelques-uns des accidents auxquels une tempête presque continuelle les exposait, ils périraient inévitablement en peu de minutes. Enfin, après avoir navigué 360 lieues, obligés d'avoir, dans tous les instants, un homme qui eût partout la sonde à la main, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à un autre vaisseau, ils se voyaient dans une mer ouverte et profonde. Cependant les longues lames, en faisant voir qu'on n'avait plus de rochers à craindre, apprirent qu'on ne pouvait avoir dans le vaisseau la même confiance qu'avant l'accident. Il faisait neuf pouces d'eau par heure, et les pompes étaient dans le plus mauvais état. Heureusement les dangers passés faisaient taire les réflexions sur ceux qu'on avait à craindre.

Il n'y avait pas longtemps que nos navigateurs jouissaient d'une entière satisfaction; ils poursuivaient tranquillement leur course, quand le 16 août, au point du jour, on entendit les mugissements de la houle, et on la vit à un mille de distance écumant à une hauteur considérable. Les vagues approchaient très-promptement le vaisseau du récif; on n'avait pas de fond pour jeter l'ancre, et pas un souffle de vent pour naviguer. Dans cette situation terrible, il n'y avait qu'un seul moyen, se faire remorquer par la chaloupe : on ne pouvait employer à l'instant même la pinasse, qui était en radoub; au bout de six heures, elle fut elle-même à la mer. Déjà on n'était qu'à cent pieds du rocher sur lequel la même lame, qui battait le côté du vaisseau, brisait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de sorte qu'entre lui et l'écueil il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la base d'une vague. Il s'éleva heureusement un petit vent qui, avec l'aide des bateaux, fut

suffisant pour éloigner *l'Endeavour* du récif; mais le vent cessa tout à coup, et le calme plat fit dériver le vaisseau vers les brisants. On aperçut une ouverture à travers la chaîne des rochers; Cook essaya de s'y engager; le reflux sortit avec tant de force, que le navire fut repoussé au large, où il put se maintenir à grand'-peine jusqu'au moment du flux, qui allait nécessairement le faire briser si un autre ouverture ne se fût présentée. Les Anglais purent y entrer et furent entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avait pas plus de 1 mille de large.

Dès que Cook fut en dedans du récif, il mit à l'ancre, et l'équipage se crut heureux d'avoir regagné une position que deux jours auparavant ils étaient si impatients de quitter. Si les rochers et les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est parfaitement indiqué, ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, et surtout sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, et les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si puissant obstacle, se brisent avec violence. *L'Endeavour* était mauvais voilier; on manquait de provisions, ce qui augmentait encore le danger de naviguer dans une partie inconnue de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes, nos hardis navigateurs affrontaient gaiement le péril et se soumettaient sans murmure à toutes les peines, à toutes les fatigues. Ils aimaient mieux s'exposer au reproche d'imprudence et de témérité qu'on est si disposé à prodiguer à ceux dont le succès ne couronne pas les efforts, que d'abandonner une terre qu'ils savaient être entièrement inconnue, et mériter par là le reproche qu'on aurait pu leur faire de timidité et de

faiblesse. L'ardeur et le courage du noble chef inspiraient d'ailleurs à ses dignes compagnons les sentiments qui l'animaient.

Cook, rentré en dedans du récif, résolut de ranger de près la grande terre, quel qu'en fût le résultat, car, une fois sorti, il aurait été probablement porté si loin de la côte, qu'il lui eût été impossible de déterminer si la Nouvelle-Hollande est jointe à la Nouvelle-Guinée, question que depuis longtemps il tenait à résoudre.

En effet, le 21 il vit que la terre septentrionale était séparée de la grande terre, et dès lors il ne douta plus d'avoir trouvé le passage : cependant, pour ne rien précipiter, il descendit sur une petite île; et, gravissant une colline, il ne vit aucune terre entre le S.-O. et l'O.-S.-O. dans un espace d'environ treize lieues; il se crut alors assuré du succès. Comme l'expédition était près de quitter la côte de la Nouvelle-Hollande, qu'il avait parcourue depuis le 38° de latitude jusqu'au 10°, et que sûrement aucun Européen n'avait visitée, Cook prit possession, au nom de Georges III, de toute la côte orientale, et, par une coutume malheureusement encore en usage, il lui enleva le nom de Nouvelle-Hollande pour l'appeler *Nouvelle-Galles du Sud.* Cependant cette vaste terre a conservé jusque dans ces derniers temps le nom primitif, et celui de Nouvelle-Galles a été réservé à la petite portion occupée par les Anglais. Les géographes modernes ont proposé la dénomination d'Australie, qui est aujourd'hui presque généralement adoptée.

Enfin, le 23, l'état-major fut convaincu qu'on avait atteint l'extrémité N. de la Nouvelle-Hollande, et qu'on avait une mer ouverte à l'O.; cette découverte fut reçue avec la plus vive joie, non-seulement parce que les dangers et les fatigues du voyage approchaient de leur fin, mais parce qu'on ne douta plus que la Nou-

velle-Guinée ne fût une île séparée. Le passage dans lequel on était, et qui reçut le nom de *détroit de l'Endeavour*, est entre la grande terre et un amas d'îles de grandeurs différentes, qu'on appelle *îles du Prince-Régent*. Cook ne doutait pas qu'à travers ces îles il n'y eût un autre passage plus facile et moins dangereux; il n'en aurait pas laissé l'examen à d'autres navigateurs, si son vaisseau eût été en meilleur état et son équipage moins harassé.

CHAPITRE V.

Passage de la Nouvelle-Hollande à la Nouvelle-Guinée. — Arrivée à Batavia. — Retour en Angleterre.

Le 23 août Cook abandonna la Nouvelle-Hollande pour se rendre à la Nouvelle-Guinée. Il eut des craintes sérieuses de se perdre sur les écueils; mais sa sagacité et ses connaissances lui firent éviter ces nouveaux dangers, et le 3 septembre il se trouva en vue de la terre, à quatre milles de distance. La sonde ne donnant que trois brasses, on mit à la cape; Cook et les naturalistes s'embarquèrent dans le canot avec une dixaine d'hommes: dès qu'ils furent à terre, ils aperçurent des traces de pas récents; pensant que les naturels ne pouvaient être éloignés, ils marchèrent avec précaution, d'autant mieux qu'à cent pas du rivage il y avait un bois vaste et épais. Ils trouvèrent bientôt un bouquet de cocotiers, sur lequel ils jetèrent des regards d'envie; mais la prudence leur conseilla de n'y pas grimper, crainte de surprise. En effet, ils étaient à peine à un quart de mille du canot, que trois sauvages s'élancèrent du bois en jetant des cris perçants, et cou-

rurent vers les Anglais; l'un d'eux lança quelque chose qui brûla comme de la poudre à canon sans détoner; les autres tirèrent leurs flèches. Un coup de fusil chargé à balle les eut bientôt mis en fuite.

Cook, voyant qu'il était impossible d'être amicalement reçu, regagna le canot. Dès que les Anglais furent embarqués, ils virent un rassemblement de cent Indiens, vers lesquels ils ramèrent; ils purent les examiner à loisir. Leur figure ressemble beaucoup à celle des habitants de la Nouvelle-Hollande, et sont à peu près de la même taille. Ils défiaient les étrangers par leurs cris et lâchaient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. «Nous ne pouvons pas nous imaginer, dit la relation, ce que c'est que ces feux, ni quel était le but des sauvages en les jetant; ils avaient dans la main un bâton court, peut-être une canne creuse, qu'ils agitaient de côté et d'autre, et à l'instant nous voyions du feu et de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, et l'illusion y fut si grande, que les gens à bord crurent que les Indiens avaient des armes à feu; nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si le canot n'eût pas été assez près pour entendre le bruit de l'explosion.» Si ces détails ne se trouvaient dans la relation de l'exact et véridique Cook, on pourrait les révoquer en doute à cause de leur singularité, car ce fait ne s'est pas représenté depuis aux navigateurs.

Autant qu'on put en juger par un examen aussi rapide, cette côte parut riche en herbes et en bois. Les cocotiers, les arbres à pain et les bananiers y croissent en abondance. On y vit en outre des arbres et des plantes semblables à ceux des îles de la Société, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande.

Dès que Cook eut rallié le vaisseau, il remit à la

voile pour arriver à Batavia par le détroit de la Sonde le plus promptement possible. Il savait qu'il n'y avait aucune découverte à faire dans ces parages fréquentés par les navigateurs espagnols et hollandais; il suffisait à sa gloire d'avoir démontré sans réplique que la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée sont deux pays séparés.

En continuant sa navigation à l'O., Cook distingua plusieurs îles dont il put rectifier la position; mais il ne s'y arrêta pas plus qu'à Timor. Le 16 septembre on observa un phénomène céleste assez semblable à une aurore boréale; il était formé d'une lueur rougeâtre et épaisse, au travers et au dehors de laquelle partaient des rayons d'une couleur plus brillante.

Le lendemain on trouva une île qui offrait des maisons, des cocotiers et de nombreux troupeaux de moutons. Cook voulut profiter de cette heureuse rencontre pour se procurer des provisions, dont il avait un grand besoin; il envoya le lieutenant afin de lier communication avec les naturels, ce qui lui sembla facile, parce qu'on vit du vaisseau deux hommes se promenant à cheval et que leur costume annonça être des Européens. Gore ne put obtenir ce qu'il désirait, et fut obligé de se contenter de quelques noix de coco; mais il apprit que l'île s'appelait *Savu*, que les Hollandais y possédaient un établissement, et qu'à quelques lieues de là il y avait un havre et une ville; en effet, quelques heures après, le vaisseau était dans cette rade.

Gore fut encore chargé d'aller s'aboucher avec les autorités du pays et de leur demander des vivres; il fut reçu par une garde de trente Indiens armés de fusils et conduit devant le *rajah* ou principal chef. Quand l'officier anglais eut exposé l'objet de sa mission avec le concours d'un interprète portugais, le rajah déclara qu'il était tout disposé, mais que, d'après son traité

avec la compagnie hollandaise, il ne pouvait commercer sans le consentement de son agent. Il se hâta d'envoyer chercher cet agent, qui accourut aussitôt. C'était un Saxon d'origine, nommé Lange; il demanda d'aller à bord, et le rajah le suivit; ils arrivèrent au moment du dîner et acceptèrent l'invitation de partager ce repas, qui fut d'autant plus agréable que Cook apprit que l'île abondait en buffles, moutons, cochons, volailles, et que le lendemain les naturels amenèrent sur la grève les provisions, Lange ayant accordé l'autorisation.

Le lendemain, Cook, Banks et Solander descendirent à terre; mais l'avidité de Lange empêcha d'acheter les provisions, il demandait un prix exorbitant et exigeait le paiement en or. Le rajah, intimidé par ses menaces ou partageant même ses profits, loin de diminuer les prétentions de ses gens, les exhortait à persister. Il voulut cependant reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue et invita les Anglais à un dîner auquel il ne put assister, empêché qu'il était par l'étiquette. Ce repas fut servi sur trente-six paniers qui contenaient ou du cochon ou du riz; on avait rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avait cuit; ces aliments furent rangés à terre et l'on mit alentour des nattes pour servir de siéges. Le dîner fut trouvé délicieux par des hommes depuis longtemps réduits à la ration du bord. Malgré ces dispositions bienveillantes, on n'était pas plus avancé que le matin pour l'achat des provisions, et le jour suivant les mêmes difficultés se représentèrent. Cook s'était fait un ami dans un vieillard qui jouissait d'un certain pouvoir; il se le rendit favorable en lui donnant un grand sabre; aussitôt celui-ci força les Indiens, qui ne demandaient pas mieux, à échanger leurs vivres contre des marchandises, et l'on put, à des prix raisonnables, se procurer neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente

douzaines de volailles, quelques limons et cocos, enfin plusieurs centaines de bouteilles de sirop de palmier que le docteur Solander jugea devoir être favorable aux scorbutiques.

L'île de Savu présentait une vue d'une magnifique beauté; la verdure des terrains bien cultivés, les montagnes couvertes de bois, la hauteur majestueuse des arbres, tout ce que la nature a prodigué à cette île délicieuse l'orne à un point que les Anglais en furent surpris: ils avaient cependant vu Taïti. Le peu de jours qu'on y resta ne permit pas de faire les observations nécessaires sur ses habitants et ses productions; il fallut se contenter des renseignements donnés par Lange, lesquels n'offrent rien de remarquable.

Le 21 septembre, Cook quitta Savu et atterrit à l'île de Java le 1er octobre; mais comme il pensait que *l'Endeavour* ne pouvait terminer son voyage sans être radoubé, il résolut de se rendre à Batavia après avoir demandé l'autorisation au gouverneur, qui l'accorda facilement quand il connut l'objet du voyage et l'état du vaisseau.

Dans la soirée du 10 octobre, il y eut à Batavia une tempête horrible; un vaisseau de la compagnie des Indes eut ses mâts brisés par la foudre; *l'Endeavour* aurait éprouvé le même sort si le conducteur du paratonnerre n'avait pas été placé. La foudre suivit le conducteur et tomba dans la mer; en même temps on sentit un ébranlement comme dans un tremblement de terre, et la chaîne du conducteur parut tout en feu.

Les Anglais que leurs fonctions ne retenaient pas à bord avaient pris leur logement dans un hôtel établi au compte du gouvernement; là, ils furent très-chèrement et fort mal traités. Banks, plus riche, loua toute une maison; dès qu'il y fut établi, il envoya chercher le pauvre Toupaïa, toujours malade; quand on le mit dans le canot il était si faible, qu'il semblait

près d'expirer; mais il se ranima en entrant dans la ville. Un spectacle si nouveau et si extraordinaire le remplissait d'étonnement; les maisons, les voitures, la foule, et cette multitude d'objets qui passaient devant ses yeux le jetèrent dans le ravissement. Taïeto exprimait son admiration et son plaisir avec unè sorte de transport enfantin; il dansait dans les rues, examinant chaque chose et courant de l'une à l'autre avec une impatiente curiosité.

La diversité des costumes frappa surtout Toupaïa; quand il sut que chacun s'habillait à la mode de sa nation, il désira se revêtir de ses habits taïtiens, et fut à son tour un objet de curiosité. Les personnes qui avaient vu Ontourou, amené par Bougainville, demandaient si Toupaïa n'était pas le même sauvage.

Cook croyait trouver facilement l'argent dont il avait besoin, mais personne ne voulut lui fournir la somme nécessaire; il fut obligé de s'adresser au gouverneur, qui, avec autant de générosité que de désintéressement, lui fit cette avance sur le trésor de la compagnie.

Les Anglais étaient à peine depuis huit jours à Batavia, que presque tous ressentirent les funestes effets de ce climat meurtrier. Taïeto eut une inflammation du poumon; Banks et Solander, la fièvre tierce. L'équipage presque entier était malade, et Toupaïa près de sa fin; il désira jouir d'un air plus pur que celui qu'il respirait à Batavia; on lui fit dresser une tente sur une petite île voisine, où Banks lui prodigua ses soins jusqu'à ce qu'il en fût empêché par la maladie.

Le 5 novembre, Monkhouse, l'habile chirurgien, fut la première victime; le 9, Taïeto mourut. Toupaïa, qui le chérissait comme son fils, ne put résister à cette perte, et ne lui survécut que peu de jours. L'état de Banks et de Solander devint de plus en plus alarmant; les médecins du pays conseillèrent l'air de la campagne, et ils se rétablirent peu à peu. Enfin Cook lui-

même tomba malade, et l'équipage ne comptait plus que dix hommes en état d'agir.

Cependant, au milieu de tant de malheurs, l'infatigable capitaine était toujours attentif aux réparations de *l'Endeavour*. Quand on visita le fond, on le trouva dans un état encore plus mauvais qu'on ne l'avait craint : la fausse quille et la quille étaient endommagées ; il manquait une grande partie du doublage, et trois planches étaient si usées dans une longueur de six pieds, qu'il ne leur restait pas quatre lignes d'épaisseur ; les vers avaient pénétré jusqu'aux membres du vaisseau. En cet état le glorieux *Endeavour* avait parcouru bien des lieues sur une mer où la navigation est dangereuse et pénible. Il fut heureux pour nos voyageurs de ne pas connaître ce péril : leurs inquiétudes auraient été terribles, s'ils avaient su qu'une grande partie du fond n'était pas plus épaisse que la semelle d'un soulier, et qu'une aussi faible barrière défendait seule leur vie contre une mer impétueuse et profonde.

Les travaux furent pomptement achevés, et Cook, dans sa juste impartialité, déclara qu'il n'y avait pas de chantier au monde où un vaisseau pût être mis à la bande plus sûrement, avec plus de commodité et de promptitude, et réparé avec plus de soin et d'adresse.

Du 8 au 24 décembre, on s'occupa à mettre à bord les provisions. La maladie de la plupart des matelots fut cause de ce retard. Cook prit congé du gouverneur et des principaux habitants qui lui avaient rendu des services. Il arriva un accident qui pouvait avoir des suites désagréables. Un matelot déserta d'un navire hollandais et se réfugia sur *l'Endeavour*. Le capitaine le réclama au gouverneur, qui lui donna un ordre. Sur sa vue, Cook répondit qu'il était prêt à livrer le déserteur, s'il était prouvé qu'il fût Hollandais. Le lieutenant qui commandait refusa d'obéir, en répondant que le

matelot était Anglais et non Hollandais. Le capitaine le réclama de nouveau, en soutenant qu'il était Danois. Cook répliqua qu'alors le matelot était libre de servir la puissance qui lui convenait le mieux. Cependant, voulant éviter toute discussion, il promit de le rendre s'il n'était pas Anglais. Le lieutenant ayant prouvé que cet homme était Irlandais, Cook déclara qu'il ne consentirait, sous aucun prétexte, à relâcher un sujet de la Grande-Bretagne. Cette conduite ferme et décidée produisit l'effet attendu, et l'affaire fut abandonnée.

Le 27, les Anglais quittèrent la ville de Batavia, qui leur avait été si funeste. Le nombre des malades était de quarante, et le reste de l'équipage était très-faible. Tout le monde avait été atteint, excepté le voilier, vieillard de soixante-quinze ans, qui s'enivra tous les jours pendant la relâche. Sept personnes avaient succombé: le chirurgien, trois matelots, un domestique, Toupaïa et Taïeto. Tous furent victimes de l'air putride du pays, à l'exception de Toupaïa; comme ce Taïtien était accoutumé à se nourrir d'excellents fruits, le changement de vie lui fit contracter toutes les maladies des marins, et il est probable qu'il serait mort avant son arrivée à Londres, lors même qu'on ne se serait pas arrêté à Batavia.

Le 5 janvier 1771, Cook atterrit sur l'île du Prince, où il descendit avec les naturalistes. Ils furent conduits vers un homme que les habitants disaient être leur roi. Ils ne purent se mettre d'accord sur le prix des provisions: il fallut attendre au lendemain pour obtenir ce qui était le sujet de leur relâche. On put alors se procurer des tortues, de la volaille, du poisson, des singes et des végétaux en abondance. L'équipage, qui depuis l'île de Savu n'avait pas mangé une seule fois de viandes salées, voyait avec plaisir reculer le moment où elles seraient leur unique nourriture.

Le 15, on se remit en route, et l'on fit force de

voiles pour arriver au cap de Bonne-Espérance. Mais la dyssenterie et les fièvres lentes, dont on avait contracté les germes à Batavia, se manifestèrent avec les symptômes les plus terribles. Banks était toujours malade, et l'on désespéra pendant quelque temps de sa vie; le vaisseau n'était qu'un hôpital dans lequel ceux qui pouvaient se traîner étaient en trop petit nombre pour servir les malades retenus sur les cadres; et presque tous les jours on jetait un mort à la mer. Dans l'espace de six semaines, on perdit Sporing, attaché à Banks comme peintre d'histoire naturelle; Green l'astronome, le contre-maître, le charpentier et son aide; Monkhouse, celui qui avait sauvé *l'Endeavour* sur les récifs de la Nouvelle-Hollande, le vieux voilier et son aide; enfin, en totalité, vingt-trois personnes: ce qui portait à trente le nombre des victimes du séjour à Batavia.

Ces calamités firent une forte impression sur l'âme de Cook, et lui firent porter ses pensées vers les moyens de conserver la santé des gens de mer à bord, moyens qu'il employa avec tant de succès, comme on le verra plus tard.

Tous ceux qui montaient *l'Endeavour* attendaient donc avec la plus vive anxiété l'arrivée au cap de Bonne-Espérance, où l'on ne mouilla que le 15 mars. Le gouverneur s'empressa de mettre à la disposition de Cook tout ce dont il avait besoin. Les malades furent débarqués; on les logea dans une maison commode, où ils furent nourris pour deux francs cinquante centimes par jour. Un mois entier fut cependant nécessaire pour les remettre entièrement; on en profita pour réparer le vaisseau et renouveler les provisions.

Le 14 avril, on sortit de la baie; le 29, on passa la ligne, après avoir fait le tour du globe de l'E. à l'O.; le 1er mai, on arriva à Sainte-Hélène, où l'on resta quatre jours.

L'Endeavour partit le 4 mai avec *le Portland*, vaisseau de guerre, et douze bâtiments de la compagnie des Indes. Cook, s'apercevant que son navire marchait mal, et craignant de nouveaux malheurs, remit au commodore Elliot plusieurs journaux des officiers. Cependant il ne perdit de vue la flotte que le 25; le même jour Hicks, le premier lieutenant, mourut d'une consomption dont il était atteint même avant son départ d'Angleterre. Enfin *l'Endeavour* entra à Douvres le 11 juin 1771.

Ainsi finit le premier voyage de Cook, voyage pendant lequel ce navigateur éprouva tant de dangers, opéra de si belles découvertes dès son début, et montra qu'il possédait une âme supérieure et digne des périlleuses explorations qu'on lui avait confiées.

A peine eut-il présenté un rapport sur son voyage, que le roi le nomma à un grade supérieur. La Société royale des Sciences lui donna des éloges sur la manière dont il avait rempli le but de cette expédition, et sur tous les travaux nautiques qui lui furent soumis.

L'Europe entière attendait avec la plus vive impatience la publication de ce beau voyage; mais tandis que le docteur Hawkesworth s'occupait de mettre en œuvre les matériaux fournis par Banks et par Cook, ce hardi navigateur était déjà parti pour aller de nouveau explorer les mers qu'il venait de parcourir.



DEUXIÈME VOYAGE

CHAPITRE I.

Second voyage de Cook autour du monde. — Navigation dans les hautes latitudes australes.

Cook avait, pendant son premier voyage, parcouru plusieurs des latitudes où l'on soupçonnait un continent austral; il avait prouvé que ni la Nouvelle-Zélande ni la Nouvelle-Hollande ne faisaient partie de ce continent; cependant il n'avait pas démontré qu'il n'y en eût pas un; il n'osait même rien assurer à cet égard, quoiqu'il eût détruit plusieurs des raisons sur lesquelles on fondait l'existence de ce continent. Lord Sandwich, alors à la tête de l'Amirauté, désirait particulièrement qu'on fît une expédition pour faire cesser l'incertitude où l'on était, et les travaux de Cook le désignèrent comme l'homme le plus capable de diriger une telle entreprise. L'assentiment du roi ne se fit pas attendre : Cook saisit avec empressement cette occasion de recommencer une carrière qu'il avait parcourue avec tant de gloire. Dès lors il fut chargé de tous les préliminaires de l'entreprise. Son premier soin fut de choisir les vaisseaux qui devaient faire ce voyage, car

on lui en accordait deux. Après de mûres délibérations, il fut décidé, sur la démonstration évidente du commandant, que la construction de *l'Endeavour* était celle qui présentait les chances les plus favorables; en conséquence, on acheta deux vaisseaux construits par celui qui avait bâti *l'Endeavour;* ils étaient à la mer depuis quinze mois, et convenaient aussi parfaitement au voyage que si on les eût construits exprès. Le plus grand, de quatre cent soixante-deux tonneaux, fut nommé *la Résolution*, et le second, de trois cent soixante-six, *l'Adventure.* Le 28 novembre 1771, Cook eut le commandement de l'expédition, et monta *la Résolution;* Furneaux, qui avait été lieutenant de Wallis, eut le commandement de *l'Adventure.* L'équipage, choisi avec le plus grand soin, était pour l'un de cent douze hommes, dont quatre officiers, et pour l'autre de soixante-dix-neuf hommes et trois officiers; plusieurs des officiers et des matelots avaient fait le premier voyage avec Cook, et tous avaient les connaissances et le courage exigés pour une si mémorable entreprise.

Ces vaisseaux furent pourvus, de la manière la plus complète, en provisions de toute espèce pour deux ans et demi; on embarqua sur chacun d'eux les bois nécessaires à la construction d'un petit bâtiment de vingt tonneaux: ces bois étaient prêts à être mis en œuvre si le cas l'exigeait. Lord Sandwich surveilla lui-même tous les préparatifs, et fit mettre à bord des articles extraordinaires dont on devait constater l'efficacité contre le scorbut, surtout du moût de bierre épaissi; et comme on devait naviguer dans les hautes latitudes, on donna des habits chauds, que le capitaine devait distribuer aux matelots. L'Amirauté fournit une immense quantité de marchandises, pour être employées en échanges ou en présents. Le Parlement vota une somme considérable pour l'entretien de deux natura-

listes, Forster père et fils; un peintre habile leur fut adjoint. Le bureau des longitudes chargea deux astronomes de toutes les observations, et leur confia quatre montres marines dont l'usage commençait à s'introduire; enfin rien ne fut négligé pour cette expédition, et cependant les frais n'ont été que de 600,000 francs, somme bien minime quand on la compare aux résultats qu'en a tirés l'Angleterre.

Quoique Cook eût été nommé le 28 novembre 1771, les retards ordinaires dans les apprêts d'un voyage aussi long ne permirent pas de partir avant le mois de juillet suivant; il reçut à Plymouth ses dernières instructions. La manière dont il les a remplies empêche de les transcrire. Il suffira de savoir qu'il avait mission de faire le tour du globe dans les hautes latitudes du Sud, explorant chaque partie de l'océan Pacifique afin de pouvoir résoudre la question controversée du continent Sud, et de découvrir toutes les parties de l'hémisphère austral que ses courageux efforts lui permettraient de visiter.

En transmettant ses ordres au capitaine Furneaux, Cook lui indiquait plusieurs points où ils se rencontreraient si les vaisseaux étaient forcés de se séparer. La Nouvelle-Zélande était la relâche choisie pour l'océan Pacifique. Une dernière visite de lord Sandwich et de sir Hugh Palliser, le premier et le plus constant protecteur de Cook, ayant prouvé que l'armement et l'équipement des deux vaisseaux ne laissaient rien à désirer, *la Résolution* et *l'Adventure* mirent à la voile le 13 juillet 1772.

Le 29 juillet, Cook entra dans la baie de Funchal, île de Madère; il y prit du vin et d'autres provisions qu'il renouvela le 10 août dans le port de Praya de l'île de Sant-Iago. Il en partit le 14. Le 8 septembre, on passa la ligne, et l'équipage se livra avec gaieté aux amusements que la discipline même la plus sévère

tolère dans cette circonstance. La navigation fut tranquille ; en n'eut à éprouver aucune de ces tempêtes si fréquentes dans les parages du cap de Bonne-Espérance, qu'on atteignit le 29 octobre. Cette même nuit la mer parut tout en feu; ce coup d'œil était le plus grand et le plus singulier qu'on puisse imaginer. Le sommet de chaque vague était éclairé par une lumière semblable à celle du phosphore, et une ligne lumineuse marquait fortement les flancs du vaisseau qui touchaient à la mer; les grands corps de lumières se remuaient tantôt vite, tantôt lentement, suivant la direction du navire, ou s'en écartaient. Banks avait convaincu Cook, dans le premier voyage, que ce phénomène était dû à la présence d'un animalcule; Forster ne paraissant pas disposé à admettre cette opinion, on fit prendre quelques vases d'eau de mer, et on les trouva remplis d'une immense quantité d'insectes globuleux pas plus gros qu'une tête d'épingle et tout à fait transparents. Dès qu'on les ôtait de l'eau, ils étaient privés de mouvement. Ce spectacle cessa après deux heures de durée, et l'eau qu'on prit n'offrit plus la moindre trace d'animalcules, quoiqu'elle fût examinée avec un puissant microscope.

Aussitôt que les vaisseaux furent à l'ancre, Cook s'empressa de descendre à terre pour se ravitailler; il resta plus de temps qu'il ne pensait, et son séjour lui fut profitable parce qu'il put faire remettre à neuf ses deux bâtiments. Forster, ayant rencontré un botaniste suédois élève de Linnée, Sparmann, l'engagea à faire le voyage en lui promettant de forts appointements. On ne peut trop louer le désintéressement de Forster, qui prenait à sa charge un savant recommandable, dans l'unique but de compléter l'étude de toutes les parties de l'histoire naturelle.

Le 24 novembre on était en pleine mer; ce fut seulement alors que commença le voyage de découvertes,

et Cook, jugeant qu'on allait naviguer dans les climats froids, fit donner des braies à ceux qui en avaient besoin, et en outre les jacquettes et les chausses de drap accordées par l'Amirauté. Le 6 décembre, une furieuse tempête s'éleva; et le passage presque subit du chaud au froid fit périr la plupart des animaux vivants qu'on avait pris au Cap; les matelots furent incommodés de cette transition; on fut obligé de doubler les rations d'eau-de-vie. Pendant plusieurs jours, la neige et la pluie ne cessèrent de tomber; et le brouillard était si intense, qu'on distinguait à peine les îles de glace flottantes dont plusieurs furent rencontrées. Ce brouillard devint si épais que, le 10 décembre, une de ces îles ne fut visible qu'à un mille de distance; elle avait environ cinquante pieds de haut et un demi-mille de tour; elle était aplatie vers le sommet, et la mer battait avec violence ses bords coupés perpendiculairement. Le brouillard continuant, la navigation fut extrêmement difficile; le 12, on avait déjà passé vingt de ces îles, et la mer était si agitée, qu'en se brisant elle s'élevait au-dessus, quoiqu'elles eussent plus de soixante pieds de haut. Un tel spectacle frappa l'imagination; mais au sentiment d'admiration succéda bientôt celui de l'horreur qu'inspire le danger, car, si le vaisseau avait heurté une de ces masses, il eût été mis en pièces.

L'opinion générale étant que la glace ne peut se former qu'au voisinage de la terre, chacun s'attendait à la voir. On examinait avec attention les brouillards de l'avant; leur forme trompeuse et celle des îles de glace, à moitié cachées dans la neige qui tombait, avaient déjà occasionné plusieurs fausses alarmes. Un lieutenant grimpé au haut des mâts annonça qu'il voyait la terre; cette nouvelle amena tout le monde sur le pont; on aperçut une immense plaine de glaces brisées, un grand nombre d'îles de toutes les formes

et de toutes les grandeurs; quelques-unes des plus éloignées, élevées considérablement par les vapeurs qui couvraient l'horizon, ressemblaient en effet à des montagnes. Plusieurs officiers persistaient à croire qu'ils avaient vu la terre, jusqu'à ce que, deux ans après, Cook, se trouvant précisément sur le même endroit, ne vit ni terre, ni glace. Au reste, la méprise de ces officiers peu expérimentés s'explique facilement, puisque Cook lui-même fut d'abord de leur opinion; il fallut qu'il examinât attentivement les diverses perspectives que ces montagnes offrent à travers les brouillards pour changer d'avis.

Le 15, les vaisseaux étaient entraînés par un courant. Pour le mesurer, on mit un canot à la mer; Forster le père et Wales l'astronome s'y embarquèrent; la brume s'accrut tellement, qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation, dans un petit bâtiment à quatre rames, sur une mer immense, loin de toute espèce de côtes, environnés de glaces et absolument privés de provisions, était effrayante et terrible. Ils voguèrent quelque temps, faisant de vains efforts pour être entendus; mais tout était en silence autour d'eux; ils ne voyaient pas même la longueur entière de leur canot. Dans cette épouvantable situation, ils résolurent de cesser de ramer, espérant qu'en ne changeant pas de place ils apercevraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, dans le lointain, le son d'une cloche frappa leurs oreilles; ils ramèrent de ce côté, et l'*Adventure* répondit à leurs cris; quelques minutes après ils étaient à bord, bien joyeux d'être échappés au danger de périr lentement de froid et de faim.

Le 18 au matin, les vaisseaux se trouvèrent tout à coup renfermés dans une espèce de champ de glace; ils réussirent cependant à en sortir, mais ils furent entraînés en même temps vers les îles qui se succédaient perpétuellement l'une à l'autre, et qui sem-

blaient toutes également dangereuses. Néanmoins, quelque périlleux qu'il fût de naviguer par d'épais brouillards, parmi les rochers flottants, cela valait encore mieux que d'être entouré par d'immenses plaines de glaces et de prendre fond, situation la plus critique où un marin puisse se trouver.

On l'a déjà dit, c'est une opinion commune que les glaces se forment dans les baies et les rivières; d'après cela on croyait la terre peu éloignée, et l'on pensait même qu'elle gisait au S., derrière la glace, qui seule empêchait d'en approcher. Comme on avait alors côtoyé les bords l'espace de plus de trente lieues sans trouver de passage au S., Cook résolut de faire autant de chemin à l'E., de tâcher ensuite de marcher au S., et s'il ne rencontrait ni terre ni autre obstacle, de gagner le derrière de cette plaine et de terminer ainsi l'incertitude des physiciens. Le froid se fit plus vivement sentir; les matelots s'en plaignaient: des symptômes de scorbut commençaient à se manifester; des soins appropriés et un surcroît de vêtements chauds, en procurant du soulagement à l'équipage, le mirent à même de supporter avec courage les rigueurs de la saison; c'était cependant le milieu de l'été pour cette partie du globe.

Le 29, nos navigateurs furent convaincus que la plaine de glace n'était jointe à aucune terre; alors le capitaine se détermina à courir à l'E., aussi loin que le méridien du *cap de la Circoncision*, cap qu'on lui avait dit avoir été découvert par Bouvet, et situé dans ces parages. Il s'éleva tout à coup un vent si fort, et la mer fut tellement agitée, qu'il y avait grand danger à naviguer à travers les glaces. Le péril s'accrut encore par la découverte, au N., d'un autre champ de glace à perte de vue; les vaisseaux tournèrent au S., mais la manœuvre ne fut pas assez rapide pour empêcher d'immenses pièces de glaces de les heurter plusieurs fois.

Le 2 janvier 1773, on vit la lune, que les brouillards avaient empêché d'apercevoir depuis qu'on était parti du cap de Bonne-Espérance. On saisit cette occasion de fixer exactement la longitude et la latitude, et comme c'étaient celles indiquées pour le cap de la Circoncision, on conclut que Bouvet avait été trompé.

Les embarras qu'occasionnaient les glaces étaient compensés par l'avantage de se procurer de l'eau douce; quoique le moyen employé soit lent, parce qu'il faut beaucoup de temps à la glace pour fondre, c'est cependant un précieux secours, l'eau étant pure et de bon goût.

Le 17 janvier, Cook, arrivé au 67° 15' de latitude S., fut forcé de s'arrêter; alors la glace fermait le passage au S., dans toute l'étendue de l'E. à l'O.-S.-O., sans la moindre apparence d'interruption. D'après cela il ne jugea pas prudent, vu la saison avancée, de suivre plus longtemps la même direction; et comme il avait appris au Cap que le capitaine Kerguelen avait découvert une terre sous ces parallèles, il résolut de la rechercher. Les deux vaisseaux se séparèrent, en se tenant cependant en vue, et explorant toute la partie de la mer indiquée comme étant le gisement de l'île Saint-Maurice; ce fut inutilement.

Le 8 février, *l'Adventure* ne répondit plus aux signaux. Comme le capitaine avait ordre, en cas de séparation, d'attendre trois jours, Cook croisa pendant ce temps, tirant le canon toutes les demi-heures et allumant des feux la nuit; mais en vain : *la Résolution* fut obligée de continuer seule sa route. Tout l'équipage fut affligé de cette séparation; on ne jetait jamais les yeux sur l'immensité de l'Océan sans témoigner le plus vif chagrin de voir le vaisseau seul au milieu de cette mer inconnue. La vue d'un autre bâtiment avait jusque alors adouci les peines des matelots et inspiré la confiance qu'ils commencèrent à perdre.

Du 25 février au 18 mars le vent souffla très-fort, et les vagues étaient très-allongées, ce qui fut pour Cook un indice certain qu'il n'y avait pas de terre un peu grande à cent cinquante lieues au S.-O. Le froid était si violent, qu'une truie ayant mis bas dans la matinée, ses neuf petits étaient morts à quatre heures du soir, quelque soin qu'on eût de les tenir chaudement. L'été étant près de sa fin, Cook vit qu'il ne pouvait continuer à rester dans ces mers, tout lui ayant démontré qu'il ne laissait pas de terre derrière lui; il résolut, en conséquence, le 17 mars, de quitter les hautes latitudes du Sud pour se rendre à la Nouvelle-Zélande; mais il voulait visiter d'abord la terre de Van-Diemen, pour s'assurer si elle était jointe ou non à la Nouvelle-Hollande. Le vent l'ayant contrarié, il abandonna ce projet; il cingla donc vers la Nouvelle-Zélande, et le 25 mars il mouilla dans la baie Dusky. Il avait été en mer cent soixante-dix jours consécutifs, pendant lesquels il avait fait trois mille six cent soixante lieues sans voir la terre une seule fois. Pendant ce long trajet, les soins furent si bien administrés à l'équipage, que pas un homme ne fut attaqué du scorbut; les symptômes manifestés dès les premiers jours n'eurent aucune suite.

CHAPITRE II.

Relâche à la Nouvelle-Zélande.— Traversée de cette terre à Taïti.— Séjour à Wahine.

Aussitôt que Cook eut trouvé un port commode, il se hâta de procurer à l'équipage les ressources que lui offrait le pays en poisson, volailles, végétaux, etc. On coupa du bois, on remplit les futailles à un ruisseau d'eau douce; pendant que les matelots étaient occupés

à ces soins, lui-même visita les parties de la baie, où il rencontra des naturels avec lesquels il n'eut que peu de communications. Le 12 avril, une famille se hasarda à venir près de son canot, mais aucun des membres n'osa monter à bord; cependant ils s'accoutumèrent peu à peu, et s'établirent à cent pas de l'aiguade. Dans cette entrevue, Cook fit jouer de la cornemuse et du fifre; les Zélandais ne firent que peu d'attention à la musique, mais leur joie fut très-expressive quand ils entendirent les sons du tambour.

Le 18, un chef zélandais se décida à venir sur le vaisseau avec sa fille; avant d'y entrer il se retira à l'écart, plaça une patte d'oiseau et des plumes blanches dans ses oreilles, et frappa plusieurs fois les flancs du bâtiment avec une branche d'arbre qu'il tenait à la main, en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières. La jeune fille parut très-sérieuse durant cette harangue, et se tint aux côtés de son père. Cette coutume de prononcer avec pompe et respect un discours aux étrangers est universelle parmi les insulaires de la mer du Sud. En entrant, le chef offrit à Cook et à Forster une pièce d'étoffe et une hache de talc vert: c'était la première fois que le capitaine vît faire des présents par les Zélandais. Quoique cette coutume fût très-répandue parmi les naturels de l'Océanie, il ne l'avait pas remarqué à son premier voyage. Le sauvage admira le vaisseau dans toutes ses parties, et reçut avec plaisir une hache et des clous; il voulut témoigner sa reconnaissance à sa manière: il tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir, et y plongeant ses doigts qu'il retira couverts d'huile, il voulut en oindre les cheveux de Cook. Celui-ci repoussa cet honneur, car cette huile exhalait une odeur infecte; mais le peintre fut obligé de subir l'opération, car la jeune fille lui passa au cou une touffe de plumes trempées dans le sac. Deux jours

après, ce chef et sa fille disparurent pour ne plus revenir. Il avait reçu des officiers neuf petites haches et trente ciseaux de menuisier; ces richesses le rendaient certainement un des hommes les plus puissants du pays. Il est présumable que, craignant qu'elles ne lui fussent enlevées par ceux mêmes qui les lui avaient données, il s'était hâté de les soustraire à leurs regards.

Chaque jour on allait à la chasse aux veaux marins, qui étaient d'une grande utilité : les peaux servaient aux agrès, l'huile à brûler, et la chair à manger. Avant de quitter cette baie, Cook fit lâcher, dans une petite crique, cinq oies qui restaient de celles apportées du Cap; il crut qu'elles pourraient y multiplier, parce que ce lieu n'était pas habité et qu'il offrait une nourriture abondante; puis il fit défricher un terrain et y sema des graines potagères. Les travaux de ravitaillement s'achevèrent avec facilité, et Cook regarda avec raison la baie de Dusky comme un des lieux de relâche les plus favorables de toute la Nouvelle-Zélande; c'est ce qui lui fit donner tant de soins à son exploration; la description qu'il en fait dans son journal est précieuse pour les navigateurs, et contient des observations intéressantes.

Les habitants de la baie Dusky sont de la même race que les Zélandais vus dans le précédent voyage; ils parlent le même langage et ont les mêmes coutumes; comme eux, ils mènent une vie errante et sont peu nombreux.

Le 11 mai, Cook dirigea sa route vers le canal de la Reine-Charlotte, lieu du rendez-vous assigné au capitaine Furneaux.

Le 17 mai, le vent qui soufflait avec violence cessa tout à coup; des nuages très-épais obscurcirent le ciel et semblaient annoncer la tempête. Peu de temps après, on aperçut six trombes dont l'une passa à cent pieds du vaisseau; sur sa base, qui était de soixante pieds, se

formait un tube rond par où l'eau était portée en jet spiral au haut des nuages. Ce phénomène dura trois quarts d'heure, et la frayeur qu'il occasionna fit bientôt place aux sentiments d'admiration et de curiosité que ces terribles météores excitèrent au plus haut degré. Le lendemain on aborda dans le canal de la Reine-Charlotte, et Cook eut la satisfaction d'y rencontrer *l'Adventure*, qui l'attendait depuis six semaines.

Arrivé le 1er mars sur la côte de la terre de Van-Diemen, Furneaux la suivit pendant dix-sept jours; il fut forcé de la quitter avant de s'assurer si elle communique avec la Nouvelle-Hollande : c'était son opinion, basée sur des motifs plausibles; mais il était réservé à Bass de prouver son erreur. Le 9 avril, Furneaux mouilla dans le canal de la Reine-Charlotte ; il eut plusieurs entrevues paisibles avec les naturels, dont il put constater l'anthropophagie. Enfin il avait ensemencé un petit jardin dont l'aspect promettait d'abondantes récoltes lors de l'arrivée de *la Résolution*.

Cook se disposa à continuer son voyage de découvertes, mais il voulut auparavant essayer d'introduire dans ce pays plusieurs animaux. il mit à terre un bouc, une chèvre, un cochon et deux truies pleines. C'est donc à l'illustre navigateur que la Nouvelle-Zélande doit ce bienfait si précieux pour les habitants et pour les Européens qui relâchent sur cette île. Il planta également des pommes de terre, qui ne se trouvaient avant lui que sur l'île septentrionale. Les relations avec les naturels furent tout amicales : il y eut bien quelques vols commis, mais on ferma les yeux, et la paix ne fut pas troublée. Tous les Zélandais s'informèrent avec intérêt du pauvre Toupaïa, et quand ils surent sa mort, ils se livrèrent à la douleur. Une chose étonnante, c'est que Cook ne put reconnaître un seul des insulaires qu'il avait vus trois ans auparavant; il ne fut pas lui-même reconnu; il est probable que les Zélan-

dais qui habitaient ce point en 1770 en avaient été chassés ou l'avaient volontairement quitté; leur nombre paraissait considérablement diminué, et le pâ était désert. Cependant tous connaissaient Toupaïa; pendant son séjour, le nom du Taïtien était devenu si populaire, que vraisemblablement il se répandit dans une grande partie de la Nouvelle-Zélande : il n'est donc pas surprenant que les sauvages se soient informés de lui; ils en auraient demandé également des nouvelles à tout autre vaisseau européen. Un étranger sauvage comme eux, et parlant leur langue, avait plus frappé leur esprit que ceux qu'ils ne pouvaient entendre.

Une double pirogue, montée par vingt ou trente naturels, accosta le vaisseau; deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière de la pirogue, se levèrent, tandis que les autres restèrent assis. Le premier avait un manteau noir de natte très-serré, garni de compartiments de peau de chien; il tenait à la main un pied de phormium, et de temps en temps il disait quelques mots : son camarade prononçait très-haut, et d'une manière solennelle, une harangue bien articulée, et élevait et abaissait sa voix de toute sorte de manières différentes. D'après ses tons divers et ses gestes, il semblait tour à tour faire des questions, se vanter, défier au combat. Quand il eut terminé son discours, Cook l'invita à monter à bord; il parut un instant indécis et défiant; mais, emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau suivi de tous ses gens; ils saluèrent, par l'application du nez, les naturels qui s'y trouvaient, et firent la même cérémonie à ceux des Anglais qui étaient sur le gaillard d'arrière.

L'intention de Cook en quittant l'île était de marcher à l'E., entre les 41° et 46° parallèles sud jusqu'au 140° ou 135° longit. O., et, s'il ne découvrait pas de terre, de cingler vers Taïti, pour de là revenir à la Nouvelle-Zélande explorer ensuite les parties inconnues de la

mer qui est entre le méridien de cette île et le cap Horn. Il donna en conséquence ses instructions à Furneaux, et les deux vaisseaux partirent le 7 juin; le 17 juillet ils étaient arrivés à un degré et demi plus loin que Cook ne se l'était proposé. L'équipage avait encore passé des jours ennuyeux à la recherche des terres australes. Le climat avait été rigoureux, les vents contraires, et pas un événement intéressant n'avait rompu la monotonie de ce voyage, dont le résultat fut de constater qu'il n'y avait pas de grande terre aux environs des latitudes moyennes de la mer du Sud. Lorsqu'on fit voile au N.-O., la gaieté des matelots se ranimait à mesure qu'ils approchaient du tropique, et leurs soirées, que la douceur de l'air rendait délicieuses, étaient employées à toute sorte de jeux. Cependant le scorbut faisait des ravages sur *l'Adventure;* trois hommes en étaient morts; il devenait urgent de relâcher à Taïti. Ces motifs empêchèrent de s'arrêter sur l'île de Towere, qu'on découvrit, et sur plusieurs autres îles faisant partie de l'*Archipel dangereux* de Bougainville. Quoique ces îles parussent fertiles et habitées, Cook continua sa route avec de grandes précautions, la tranquillité de la mer lui prouvant que les vaisseaux étaient entourés des îles basses et submergées qui composent ce groupe.

La santé des matelots exigeait qu'on se procurât des vivres frais le plus tôt possible; aussi, dès qu'on fut en vue de Taïti, le 15 août, Cook résolut de se diriger vers la presqu'île de Taïarabou avant d'aller à Matawaï. Le lendemain, les vaisseaux se trouvaient à une demi-lieue des récifs; un calme plat succéda à la brise, et la marée les portait avec rapidité sur les brisants de corail. L'habile manœuvre du savant capitaine, l'intrépidité et le sang-froid des matelots réussirent à maintenir *la Résolution* à flot, et à la marée descendante, profitant d'une légère brise de terre, les vaisseaux ga-

gnèrent la pleine mer. *L'Adventure* perdit trois ancres qu'on n'a jamais pu retrouver depuis; enfin, le 17 août, on mouilla dans la baie désirée, et l'on reçut les visites des naturels dont quelques-uns, pendant le danger, s'étaient déjà hâtés de venir à bord.

Le 17 août, les vaisseaux furent entourés d'une foule de pirogues chargées de fruits de toute espèce, qu'on se procurait pour des clous ou des grains de verre; mais il n'y avait ni cochons ni volaille. Les naturels prétendirent que ceux qu'on voyait autour des cases appartenaient au roi. Un chef, pris en flagrant délit de vol, eut le temps de se sauver; quand, par représailles, on voulut s'emparer de sa pirogue, les Taïtiens la défoncèrent à coups de pierres : il fallut un coup de canon pour les disperser et rétablir la bonne intelligence un moment troublée.

Le soir, deux ou trois naturels s'informèrent de Toupaïa, et quand ils surent sa mort, ils ne firent plus aucune question sur lui. Mais le nom de Banks était dans toutes les bouches, tant était grande l'influence que le savant illustre s'était acquise parmi eux.

Cook apprit que Toutaha, le régent de la vaste péninsule de Taïti, avait été tué dans une bataille qui s'était donnée entre les deux royaumes cinq mois auparavant, et que le prince régnant s'appelait Otou (1). Il sut aussi que Toubouraï-Tamaïdi et la plupart de ses amis de Matawaï avaient péri dans le combat, mais que la paix subsistait enfin entre les deux États.

Cook fut victime d'une supercherie d'un chef, laquelle fit voir l'effronterie et la ruse de ces peuples sauvages : sous ce rapport ils n'ont rien à envier aux nations policées. Ce chef offrit une grande quantité de fruits, et entre autres des noix de coco dont il avait

(1) On a su depuis que Cook avait pris le nom de la dignité pour celui du roi. Le mot *otou*, en effet, est formé de la particule *o*, qui veut dire *le*, et de *tou*, roi, chef ou quelque chose de semblable.

ôté l'eau; il les avait rassemblées et en avait fait des paquets avec tant d'art qu'on n'aperçut pas d'abord la tromperie. Quand on lui en parla, il ne parut ému en aucune manière; et comme s'il n'eût pas su ce qu'on voulait lui dire, il en ouvrit deux ou trois et déclara qu'on avait raison. A son retour à terre il envoya un présent de bananes pour s'excuser.

Le 23, Cook, ayant appris que le roi Wahi-Adoua était dans le voisinage, alla lui rendre visite avec plusieurs officiers. Les naturels se pressèrent en foule autour d'eux; et quand il fallut traverser un ruisseau assez large, ils le portèrent sur leurs épaules.

Ce fut dans cet appareil triomphal qu'ils arrivèrent auprès du roi. Ils le trouvèrent assis en plein air sur un tabouret de bois; sa nombreuse suite l'entourait en cercle. Le jeune roi reconnut le capitaine, qui le reconnut aussi, l'ayant vu enfant en 1769. On le nommait alors *Teari;* il prit le nom de son père à sa mort. C'était un jeune homme de dix-sept ans, bien fait, d'environ cinq pieds. Sa physionomie douce manquait d'expression et annonçait la crainte et la défiance. Son teint était très-blanc, et ses cheveux lisses, d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche, de la plus belle étoffe, qui pendait jusqu'aux genoux. Sa tête, ainsi que le reste de son corps, était découverte. A ses côtés se trouvait un chef qui s'appelait *Iti*, remarquable par sa corpulence énorme et son tatouage singulier : le roi le consultait dans toutes les circonstances. Wahi-Adoua fit partager à Cook son tabouret, et permit à ses sujets de vendre des cochons. On lui fit de riches présents; mais celui qui le frappa le plus fut une aigrette ou touffe de plumes rouges, montées sur un fil d'archal. A sa vue, la foule poussa un cri général d'admiration, exprimé par le mot *auhai*. Il s'amusa beaucoup avec la montre du capitaine. Après avoir examiné d'un air

curieux le mouvement, et montré son étonnement du bruit qu'elle faisait, ce qu'il ne pouvait exprimer autrement qu'en disant *parou* (elle parle), il la remit. Lorsqu'on lui en eut expliqué l'usage, il l'appela *petit soleil*, pour prouver qu'il avait compris.

Le 24 août, on mit en mer; les vaisseaux furent suivis d'une foule de pirogues chargées de fruits que les naturels échangèrent à vil prix, tant ils voulaient profiter de cette occasion pour se procurer des clous et des verroteries. Le 26, on arriva dans la rade de Matawaï. Avant de jeter l'ancre, les ponts étaient couverts de Taïtiens, tous de la connaissance de Cook; le vieil Oahou, surtout, se fit remarquer par sa joie de retrouver d'anciens amis; il les appela par leurs noms taïtiens, et remarqua que c'était la troisième fois qu'il voyait Pickersgill, cet officier ayant été du voyage de Wallis et du précédent de Cook.

Le capitaine alla rendre visite au roi Otou; chemin faisant, il passa devant un moraï qu'il appela moraï de Toutaha; mais un chef, l'interrompant, lui dit que depuis la mort de celui-ci on appelait ce lieu moraï d'Otou : belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi pendant leur vie qu'ils sont mortels, et qu'après leur mort la place qu'occupera leur cadavre ne sera pas même à eux !

Le roi était assis à l'ombre d'un arbre, les jambes croisées à terre; il avait environ trente ans, une taille de cinq pieds six pouces; il était beau, très-bien fait et de bonne mine; ses longues moustaches, sa barbe et ses cheveux touffus et bouclés étaient parfaitement noirs. Cook, voulant gagner son amitié, lui fit des présents qui lui plurent beaucoup. La foule était si considérable autour des visiteurs, qu'un chef, armé d'un bâton, frappait impitoyablement la tête des curieux pour les écarter; quoiqu'il brisât plusieurs bâtons, les battus gardaient tranquillement leurs places.

Le lendemain, Otou vint à bord avec une suite nombreuse portant une quantité considérable d'étoffes, de fruits, de poissons et deux cochons; il ne voulut pas mettre le pied sur le bâtiment avant que Cook eût été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui lui donnèrent une grosseur monstrueuse. Otou visita tout le vaisseau avec une vive curiosité, mais il ne voulut goûter à aucun des mets qu'on lui offrit; on lui donna un bouc et une chèvre qui parurent lui faire grand plaisir.

Lorsque Cook le reconduisit à terre, une vieille femme, lui saisissant les mains, les baigna de larmes en disant dans son langage: «Toutaha, votre ami, est mort.» L'expression touchante de cette vive douleur fut très-sensible au capitaine; il eût mêlé ses larmes aux siennes, si Otou, survenant, ne l'eût pas éloignée; et, pour obtenir la permission de la revoir, il fallut qu'il fît un présent à ce roi jaloux; il ne voulait pas que l'affection des Anglais fût partagée.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi dans des liaisons d'amitié. Un lieutenant fit une course dans l'intérieur pour se procurer des cochons; il rencontra la vieille Oberea, bien déchue de son ancienne splendeur; elle était si pauvre, qu'elle ne put faire un présent à ses anciens amis.

Ce court et agréable séjour avait suffi pour guérir les malades, réparer les vaisseaux et compléter les provisions. Cook se décida à quitter Taïti le 1er septembre, et à faire voile vers Wahine où il se proposait de relâcher; il entra, en effet, le 3 dans la baie de Ware-Roa; *l'Adventure* échoua et put regagner le large sans accident; quelques heures après, elle reprit place à côté de *la Résolution*.

Les deux commandants se rendirent à terre, et eurent l'espoir d'être abondamment pourvus de cochons et de volailles, ressource qui leur était bien précieuse

dans les circonstances où ils allaient se trouver. Les échanges furent d'autant mieux conduits, que Cook y présidait en personne. Il apprit que son vieil ami, le chef Ori, attendait sa visite; il se rendit en chaloupe au lieu où il était; mais on ne lui permit pas de descendre avant d'avoir accompli une cérémonie qu'il décrit ainsi : «On apporta à notre bord, les uns après les autres, cinq petits bananiers, qui sont leur emblème de paix; trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de coco, accompagnèrent les trois premiers, et un chien accompagna le quatrième; chacun avait son nom particulier et mystérieux que nous ne pûmes comprendre. Enfin le chef m'envoya l'inscription gravée sur un petit morceau d'étain que je lui laissai en 1769; elle était dans le même sac où je la plaçai alors. Quand ils eurent mis à bord les bananiers, les cochons, le chien, notre guide nous pria de décorer trois des bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries; nous obéîmes à l'instant. Nous débarquâmes, portant à la main les bananiers ainsi ornés, et l'on nous conduisit à travers la multitude rangée en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers et on les posa devant lui l'un après l'autre, ainsi qu'on nous les avait offerts; l'un était destiné à la divinité (*Atoua*) : le second au roi (*Arii*), et le troisième à l'amitié (*Taïo*) : le roi vint se jeter à mon cou; il n'observait plus de cérémonie, car les larmes coulaient abondamment sur ses joues vénérables, et il se livra à toute l'effusion de sa tendresse; il me présenta ensuite à ses amis, et je leur fis à tous des présents. J'offris à Ori ce que j'avais de plus précieux, car je le regardais comme un frère; il fut fort reconnaissant, et porta son amitié si loin, qu'il m'envoya depuis chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits avec des racines tout apprêtées. »

Le séjour des Anglais fut paisible jusqu'au 6 septembre; mais ce jour-là il survint deux incidents qui furent très-inquiétants. Cook, s'étant rendu au lieu où se faisaient les échanges, sut qu'un naturel s'était montré fort insolent. Cet homme était couvert de rouge, complétement équipé en habit de guerre, tenant une massue dans chaque main; et comme il menaçait avec ses deux massues, le bouillant capitaine s'élança sur lui, les lui enleva, les brisa sous ses pieds, et força Toupaï à quitter la place. Cependant, sa qualité de chef inspirant des craintes, on établit une garde, précaution jusque alors négligée.

Pendant ce temps, Sparmann, étant allé herboriser tout seul, fut attaqué par deux sauvages qui lui enlevèrent ses vêtements, après l'avoir frappé avec son propre couteau de chasse; il fut ramené par un autre naturel qui, pour le couvrir, lui donna une pièce d'étoffe. Cook alla aussitôt se plaindre à Ori; dès que ce bon vieillard eut appris les détails du vol, il pleura amèrement, et ceux qui l'entouraient pleurèrent aussi; puis Ori, se mettant en fureur contre son peuple, lui adressa un long discours qu'on ne put comprendre, promit de faire les recherches pour découvrir les voleurs, et demanda à suivre le capitaine à son bord. Les insulaires, craignant pour sa sûreté, firent tous leurs efforts pour le dissuader de cette démarche, mais ce fut en vain. Ils jetèrent un long cri de désespoir quand ils le virent dans le canot, et s'efforcèrent de l'en arracher. Calme et impassible, Ori ordonna de pousser au large; son projet était d'aller à la poursuite des voleurs; on fit des recherches inutiles que Cook ne voulut pas continuer, malgré l'insistance du roi; il le ramena au rivage, où il fut reçu avec des larmes de joie. Les échanges reprirent leur marche ordinaire : les habitants apportèrent une foule de provisions; dans la soirée, on rendit la plus grande partie des habits et le couteau de chasse de Sparmann.

Le 7, au moment de partir, Cook alla prendre congé de son respectable ami; il lui fit des présents d'une grande valeur. La séparation fut touchante, le vieillard versa d'abondantes larmes. Le capitaine Furneaux prit avec lui un jeune homme nommé *Maï;* ce naturel, d'une classe inférieure, plus heureux que Toupaïa, put aller en Angleterre et revenir dans son île, où Cook le ramena à son troisième voyage.

Pendant la courte relâche à Wahine, les Anglais se procurèrent beaucoup de provisions; ils achetèrent plus de trois cents cochons et une énorme quantité de volailles; on s'en serait procuré davantage si l'on fût resté plus longtemps, car la fertilité de l'île était telle, que les provisions ne semblaient pas avoir diminué.

De Wahine les vaisseaux se rendirent à Raïatea (Ulietea de Cook); les échanges s'établirent promptement, et l'amitié fut renouée entre Cook et Oreo; les naturels demandèrent avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de Toupaïa, et s'informèrent des causes de sa mort.

Plusieurs insulaires se proposèrent pour suivre Cook; il en prit un âgé de dix-huit ans : il s'appelait *Œdidi* (1) et était parent du roi de Bora-Bora. Ses parents lui donnèrent des étoffes et des provisions pour son voyage. Quand il fallut se séparer, ce ne fut pas sans des marques sincères d'affection de la part de ces habitants simples et naïfs, qui répandirent d'abondantes larmes. Les vaisseaux, chargés de plus de quatre cents cochons pris à Raïatea, et désormais pourvus pour longtemps de vivres frais, abandonnèrent le 17 septembre les îles de la Société et cinglèrent à l'O.

Pendant cette relâche dans l'archipel, Cook put continuer ses observations sur les mœurs et les coutumes

(1) On a su depuis que le vrai nom de ce sauvage était *Hidi-Hidi*. Nous l'appellerons toujours ainsi.

des naturels; il s'informa de tout ce qui était relatif à la religion. Il voulut savoir s'ils offraient des victimes humaines à leur divinité; mais, soit qu'il n'entendît pas assez la langue, soit que ses questions ne fussent pas comprises, il ne put obtenir des notions exactes sur ce sujet. Il sut depuis par Maï que les sacrifices humains sont assez fréquents, et qu'ils dépendent de la volonté du grand prêtre.

Il vit faire à Raïatea un fréquent usage de la liqueur fermentée appelée *ava* ou mieux *kava*, dont nous aurons occasion de parler, car on la retrouve dans toutes les îles de la Polynésie.

Le 23 on découvrit une île (Manouaï du groupe Harvey), et le 1er octobre on était arrivé sans événement en vue de l'île Eoa (*Middelbourg* de Tasman et de Cook).

CHAPITRE III.

Première relâche aux îles Tonga ou des Amis.— Retour à la Nouvelle-Zélande. — L'île de Pâques.

Dès que les vaisseaux furent à l'ancre, ils se trouvèrent environnés d'une foule de pirogues. Un chef monta à bord, et, après avoir touché le nez du capitaine avec une branche verte, en signe d'amitié, il s'assit sans rien dire : le don d'une hache l'attacha aux Anglais. *Taï-One*, c'était son nom, se chargea de les conduire dans l'île. Cook débarqua au milieu d'une multitude de naturels qui poussaient des acclamations de joie; ils se pressaient autour de la petite troupe, offrant des étoffes et des nattes pour des clous. Ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir, car les plus éloignés jetaient des balles entières d'étoffes, et se retiraient sans rien demander ou rien attendre en

retour. Le chef conduisit ses nouveaux amis à sa demeure, située au fond d'une prairie et environnée de plantations qui annonçaient la fertilité et l'abondance; il fit servir des rafraîchissements et surtout du kava qu'on prépara devant eux. Les naturels commencèrent à mâcher les racines de la plante, qui est une espèce de poivrier, et les mirent dans un grand vase de bois, puis versèrent une certaine quantité d'eau. Dès que la boisson fut potable, ils plièrent des feuilles vertes et fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte : chacun des étrangers en reçut une. Cook eut seul le courage de goûter cette boisson, dont la préparation avait éteint la soif de ses compagnons. Les naturels ne s'en firent pas faute, et le vase fut bientôt vide.

De là, Taï-One conduisit ses hôtes plus avant dans l'intérieur, et les mena dans plusieurs plantations de cannes à sucre et de cocotiers, bien disposées et renfermées par des haies de roseaux construites fort proprement; le chef eut grand soin de faire comprendre que ces plantations lui appartenaient. Des cochons et des volailles couraient auprès des cabanes; mais, quelque chose qu'on offrît, on ne put en acheter. Aussi, malgré l'accueil hospitalier de ces habitants qui n'avaient jamais vu d'Européens, Cook se vit obligé de quitter cette île pour aller à celle *d'Amsterdam,* où il espérait se procurer ce dont il avait besoin. En effet, il arriva bientôt dans la rade Van-Diemen, de l'île principale de ce groupe, que Tasman a nommée Amsterdam, mais que les indigènes appellent Tonga-Tabou, nom qui a été conservé.

Comme à Eoa, les naturels vinrent en foule apportant des étoffes, des nattes, des armes et des ornements, que les matelots achetèrent avec leurs propres habits. Cook ayant défendu ce trafic, qui aurait empêché d'apporter des comestibles, s'il eût continué, les indigènes fournirent le marché de vivres en abon-

dance. Hidi-Hidi fit emplette d'une multitude de plumes qui, suivant lui, auraient une valeur extraordinaire à Taïti, et dont la plus petite suffirait pour payer le cochon le plus gros.

Cook distribua des présents à quelques chefs, et surtout à un qui paraissait le principal, et auquel il donna le nom d'*Attago*, quoiqu'il s'appelât Taha. Sur le désir de Cook, ce chef le conduisit dans l'intérieur de l'île, et lui fit visiter un temple analogue aux moraïs de Taïti : ces lieux sacrés se nomment *Faïtoka*.

Cette espèce de tombeau est construite sur une montagne élevée par les hommes, à environ quinze ou seize pieds au-dessus du sol. Sa forme est oblongue, et elle est entourée d'une muraille; de ce parapet de pierre, la montagne s'élève insensiblement: au sommet se trouve le temple. Un présent donné aux prêtres en facilita l'entrée à Cook, qui décrit ainsi l'intérieur: «Nous trouvâmes deux escaliers de pierre conduisant au sommet de la muraille; la montée est douce, et il y a alentour un chemin de beau sable. Ce temple est construit avec des poteaux et des solives, et couvert de feuilles de palmier. Les bords descendent à environ trois pieds de terre, et cet espace est rempli par de grosses nattes serrées, faites de feuilles de palmier. Un beau gravier couvrait le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyait un carré de cailloux bleus, élevé d'environ six pouces plus haut que le plancher. Deux images grossièrement sculptées en bois occupaient les coins. Comme je ne voulais pas offenser les prêtres, je n'osais les toucher; mais Attago, moins scrupuleux, les mania et les retourna en tous sens, ce qui me prouva qu'elles ne représentaient pas la Divinité. Avant de quitter le temple, je crus devoir l'enrichir d'une offrande qu'Attago mit à l'instant dans sa poche.

«Cette montagne se trouvait au milieu d'un bosquet ouvert seulement du côté qui faisait face au chemin.

Après avoir examiné ce temple, nous prîmes une route qui menait au milieu de la campagne. Large de seize pieds, elle était coupée par d'autres routes plus étroites; elles étaient toutes renfermées de chaque côté par des haies proprement faites de roseaux, et à l'abri du soleil brûlant par des arbres fruitiers. Ce spectacle se retrouvait partout; la nature, aidée par un peu d'art, ne se montre dans aucun pays avec plus de splendeur que sur cette île. Ces promenades délicieuses étaient remplies d'un grand nombre de naturels; les uns allaient chargés de fruits aux vaisseaux, d'autres en revenaient; partout enfin étaient la vie et l'activité. »

Pendant ce temps les échanges continuèrent et ne furent troublés que par quelques vols de peu d'importance : les indigènes se montrèrent tout aussi voleurs que ceux de Taïti ou de la Nouvelle-Zélande. On se procura des provisions de toute sorte, de manière à encombrer les vaisseaux.

L'ariki, ou roi de l'île, étant venu sur la côte, Cook lui rendit visite; il le trouva assis avec une gravité si stupide et si sombre, qu'il paraissait être idiot : il ne fit pas la moindre attention au capitaine, et l'expression de sa physionomie ne changea nullement quand même on lui eut donné plusieurs objets précieux pour lui. Cependant il envoya en retour un riche présent en cochons et en fruits, faisant dire que c'était un cadeau de l'ariki de l'île à l'ariki du vaisseau.

Malgré ses recherches, Cook, n'ayant pu trouver d'eau douce, se vit obligé de quitter Tonga, après un séjour qu'il aurait volontiers prolongé ; il eut cependant le temps de faire sur les habitants, leurs mœurs et leurs coutumes, des observations précieuses dont nous allons présenter les plus saillantes.

La nature a étalé ses plus riches trésors dans les îles d'Eoa et de Tonga, tels que les arbres à pain, les co-

cotiers, les bananiers, les ignames, les cannes à sucre, etc. Les cochons et les volailles sont les seuls animaux domestiques; on n'y a vu aucun chien, et cependant le nom de cet animal y est connu. Les Anglais n'aperçurent aucun quadrupède sauvage, mais ils tuèrent une quantité d'oiseaux. Les espèces de poisson sont extrêmement nombreuses sur cette côte.

Les hommes et les femmes sont de la taille des Européens; leur teint est d'une légère couleur de cuivre; leur corps est bien proportionné, et les contours de leurs membres sont fort agréables; leurs traits ont de la douceur et de la grâce, et sont plutôt oblongs qu'arrondis; le nez est presque aquilin. Leurs cheveux sont communément noirs, surtout ceux des femmes; on en a vu de différentes couleurs sur la même tête: car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge et en bleu. Les deux sexes les portent courts et relevés avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-près; on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête et de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent leur barbe très-rase. La coutume de se tatouer est universelle.

Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte enveloppée autour de la ceinture et qui pend au-dessous du genou. Les ornements communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers et des bracelets d'os, des coquillages de nacre de perle, d'écaille de tortue; les femmes mettent à leurs doigts des anneaux d'écaille très-bien faits, et à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, de la grosseur d'une petite plume. Quoique toutes en général aient les oreilles percées, elles ont peu de pendants. Elles se parent quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque des cocos, et parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble de manière à former des étoiles, des demi-lunes, des

carrés; il est en outre garni de coquillages et couvert de plumes rouges, ce qui produit un effet assez agréable.

Parmi leurs usages, il en est un remarquable : ils mettent sur leur tête tout ce qu'on leur donne, et même ce qu'ils reçoivent en échange; dès qu'un objet offert leur convenait, ils le portaient à leur tête, et le marché était irrévocablement conclu.

Voici une autre coutume encore plus singulière : la plus grande partie des hommes et des femmes manquent d'un petit doigt, et souvent des deux. Cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes, excepté quelques petits enfants. Cook a trouvé très-peu d'insulaires qui eussent les mains entières : de nombreuses questions apprirent que cette mutilation se fait à la mort de leurs parents ou de leurs amis. Ils se brûlent et se font des incisions près de l'os de la joue; les uns avaient encore une escarre ou du pus sur la plaie, et chez d'autres on apercevait les cicatrices de la peau brûlée. On n'a jamais pu connaître les causes de cette ustion.

On ne trouve à Tonga aucun village; les habitations sont bâties dans les plantations, sans aucun ordre que la commodité de chacun. Les maisons sont faites sur le même plan et avec les mêmes matériaux que celles des îles de la Société; seulement le plancher est plus élevé et couvert de nattes épaisses et fortes; d'autres nattes les ferment du côté du vent, et le reste est ouvert. On voit devant la plupart de ces habitations un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleur qui parfument l'air. Des vases de bois, des coquilles de noix de coco, des escabeaux sans pieds, ou plutôt des coussins de bois, voilà tous leurs meubles. Le vêtement qu'ils portent et une natte leur servent de lit.

Ils tirent leur nourriture des productions végétales et animales; et si la nature leur a refusé quelque

chose, c'est l'eau douce; on n'a pas trouvé un seul ruisseau courant à Tonga. A Eoa on a vu dans des vases de l'eau douce et fraîche, ce qui donne lieu de supposer qu'elle n'avait pas été puisée dans un endroit éloigné.

Le caractère de ce peuple, qui se montra toujours doux et pacifique, les relations constamment amicales qu'il eut avec les Anglais firent donner à cet archipel le nom d'*Iles des Amis*. Les navigateurs qui y ont abordé depuis ont pu se convaincre de la fausseté de cette dénomination. M. Dumont d'Urville fut obligé, dans son voyage, de canonner l'île de Tonga pour punir les naturels qui avaient osé lui enlever un canot.

Le 7 octobre, les vaisseaux appareillèrent; le lendemain on eut connaissance de l'île Pylsmart, découverte par Tasman, et le 21 ils jetèrent l'ancre dans la baie Hawke, sur la côte S. de l'île Ika-na-Mawi (Nouvelle-Zélande). Cook voulait enrichir le pays des animaux et des plantes qui y manquaient. Dès sa première entrevue avec les naturels, il donna à un chef deux cochons, deux truies, quatre poules, deux coqs et une multitude de graines des espèces les plus utiles. Quoique le chef eût préféré des clous, il promit de prendre soin des animaux. Le lendemain Cook quitta cette baie pour entrer dans le canal de la Reine-Charlotte; mais, battu par d'effroyables tempêtes, il ne put y parvenir que le 3 novembre. Pendant ces ouragans les deux vaisseaux se séparèrent, et *la Résolution* ne revit plus *l'Adventure* qu'en Angleterre.

Le 5, Cook commença à réparer les avaries souffertes par son vaisseau; il profita de ce moment pour visiter les tonnes de biscuit; il en trouva quatre mille cinq cents livres entièrement perdues, et plus de trois milliers qui ne pouvaient être mangés que par des marins privés de toute autre ressource. On s'informa des animaux laissés par Furneaux à sa dernière relâche;

les cochons existaient, mais les chèvres avaient été tuées. Les jardins étaient dans l'état le plus florissant, et, à l'exception des patates, qui avaient été arrachées, les autres légumes semblaient devoir réussir parfaitement. Ces pacifiques conquêtes firent plaisir à Cook; il donna aux naturels de nouveaux cochons, en fit mettre secrètement dans les bois, et par ces tentatives multipliées il réussit à doter la Nouvelle-Zélande de cette nouvelle richesse qui devait être si précieuse pour les Européens appelés à fréquenter ces parages.

Pendant cette relâche, les Anglais eurent la preuve la plus complète de l'anthropophagie des Nouveaux-Zélandais. Un officier avait acheté la tête d'un jeune homme qui venait d'être assommé et mangé, lorsque des insulaires, étant montés à bord, montrèrent tant de désir de manger cette tête, que Cook consentit à leur en donner plusieurs morceaux, afin d'être témoin de cette horrible coutume. En effet, ils les mangèrent avec avidité. Cependant le capitaine n'hésite pas à déclarer que ce peuple ne mange jamais d'autre chair humaine que celle des ennemis tués dans les combats ou faits prisonniers.

Après des tentatives inutiles pour rallier *l'Adventure, la Résolution* quitta la côte le 26 novembre, cinglant vers le pôle austral. Cette seconde campagne se présentait sous des auspices bien pénibles; l'équipage était en bonne santé, il est vrai, mais les corps étaient affaiblis par les fatigues qu'on avait éprouvées; il n'y avait plus ni animaux vivants ni provisions recherchées pour les officiers, et les matelots eux-mêmes n'étaient plus soutenus par l'espoir de rencontrer de nouvelles terres. La confiance dans le chef était toujours la même, et, avec de tels hommes, ce génie supérieur ne reculait devant aucun obstacle.

Ce ne fut que le 12 décembre qu'on rencontra la première île de glace; elle était beaucoup plus loin au

S. que la glace vue l'année précédente. Depuis ce moment la navigation fut constamment interrompue; il tombait une quantité prodigieuse de neige. Hidi-Hidi était dans l'étonnement de voir cette *pluie blanche* qui fondait dans la main; sa stupéfaction n'eut plus de bornes quand il aperçut la première glace, qu'il nommait *terre blanche.* Il eut le loisir de s'habituer à ce phénomène, car le vaisseau ne marchait plus qu'à travers les glaces. Jusqu'au 30 janvier 1774, il s'avança courageusement vers le pôle. Ce jour-là on était arrivé au 71° de latitude, et comme il n'y avait pas moyen de marcher une minute de plus vers le S., content d'être parvenu plus loin qu'aucun navigateur, et convaincu que s'il y avait un continent les glaces le rendaient inaccessible, le capitaine fit voile au N., à la grande satisfaction de tout le monde, car presque tous souffraient cruellement de rhumatismes; Cook lui-même était atteint d'une maladie bilieuse qui prit une nouvelle intensité en revenant au N. Il voulut d'abord cacher son état; mais, vaincu par le mal, il fut obligé de se mettre au lit; il eut un hoquet alarmant qui dura plus de vingt-quatre heures et fit désespérer de sa vie; le danger réel continua pendant huit jours; sa convalescence fut longue et pénible. Le commandement était passé entre les mains de Cooper, le premier lieutenant. Il n'y avait à bord aucune viande fraîche, à l'exception d'un chien appartenant à Forster. Il en fit le sacrifice, et le bouillon qui aurait rendu la plupart des Européens malades, hâta la guérison du capitaine.

Le voyage se continua sans accident jusqu'au 11 mars. Quelle fut la joie de cet équipage affaibli par les maladies et le manque de vivres, quand à huit heures du matin la vigie cria *terre!* C'était l'île de Pâques, à laquelle Forster devait restituer le véritable nom indigène de *Waïhou.* La première chose qui frappa

nos navigateurs, ce furent les statues gigantesques qu'avait signalées Roggewen en découvrant cette terre, et dont nous parlerons plus tard. A peine eut-on abordé, qu'il s'établit un commerce d'échange avec les naturels; on doit croire que les vivres frais étaient reçus avec plaisir. L'aspect de ces sauvages, tout couverts de tatouage, n'offrit rien de bien remarquable, si ce n'est les moyens qu'ils ont inventés pour se garantir des ardeurs du soleil. « La plupart des hommes, dit Forster, portent un cercle d'environ huit pieds d'épaisseur, tressé avec de l'herbe d'un bord à l'autre, et couvert d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui décorent le cou des oiseaux appelés *frégates ;* d'autres ont d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, presque aussi larges que les vastes perruques des jurisconsultes anglais; et plusieurs enfin, un simple cerceau de bois, entouré de plumes blanches de mouette, qui se balancent dans l'air. Les femmes mettent un grand et large chapeau, d'une natte très-propre, lequel forme une pointe en avant, un faîte le long du sommet, et deux gros lobes derrière chaque côté. »

Les naturalistes pénétrèrent dans l'intérieur des terres. A mesure que les voyageurs avançaient, la surface du pays devenait plus stérile et plus hérissée de rochers; à peine trouva-t-on une dizaine de misérables cabanes, annonçant la pauvreté.

Quelques plantations de bananes, de patates et de cannes à sucre indiquaient seules un peu de culture: on ne vit point d'animaux domestiques.

Les échanges se firent avec assez de facilité, à l'exception de quelques vols qu'il fallut réprimer à coups de fusil. Le peu de vivres qu'on se procura furent d'un grand secours. La privation la plus sensible fut celle de l'eau; il fut impossible d'en trouver de potable; aussi Cook ne voulut pas rester plus longtemps.

L'équipage, que le séjour de terre avait ranimé d'abord, était de nouveau presque entièrement sur les cadres; le capitaine lui-même avait éprouvé une rechute. Il se hâta de mettre à la voile, dans le but de rechercher les îles Marquises de Mindana, non revues depuis lui.

Le 7 avril il mouillait à Tao-Wati (l'île Santa-Cristina du navigateur espagnol). Le lendemain, les naturels vinrent à bord. On ne put se procurer que peu de vivres, ce qui hâta le départ. Cook ne visita pas la grande île de Nouka-Hiva, qui depuis a donné son nom à ce groupe : il eut le temps cependant de faire des observations sur ce peuple, à peine connu par la relation de Mindana. Selon lui, les habitants des Marquises sont la plus belle race des habitants de l'océan Pacifique. Ils surpassent les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits; la conformité de leur langage avec celui de Taïti semble prouver une origine commune : Hidi-Hidi conversa tout d'abord avec eux. Les hommes sont complètement tatoués, généralement de haute taille et couverts d'étoffes en écorce. Les habitations sont construites comme celles de Taïti; leurs armes, leurs pirogues et leurs costumes paraissent être ceux des îles de la Société.

CHAPITRE IV.

Deuxième relâche à Taïti. — Namouka. — Mallicollo. — Tanna.

En quittant les Marquises, *la Résolution* fit voile à travers l'archipel des îles Pomotou. Le vaisseau toucha à Tioukea, eut quelques communications avec les naturels; puis on vit les îles Palliser, et le 21 avril on aperçut enfin la terre promise : on était en vue de Taïti. Le 23, on mouillait dans la rade de Matawaï.

Le roi Otou vint visiter ses amis, et les provisions abondèrent; les plumes rouges surtout, que Hidi-Hidi avait signalées à Tonga, étaient recherchées avec empressement; les Taïtiens ne refusaient rien pour s'en procurer. La prospérité de cette île émerveilla Cook: les fruits et la volaille étaient en immense quantité; les cochons mêmes, si rares l'année précédente, erraient autour des cases en grandes troupes. Il se décida à faire à *la Résolution* le radoub nécessaire, bien que d'abord il eût le projet d'aller sur une autre île qu'il supposait plus riche en cochons. Hidi-Hidi était dans la joie; il avait trouvé sa sœur mariée à un personnage important, et sa riche collection de plumes rouges lui permettait de se livrer à toutes ses fantaisies, de satisfaire tous ses caprices.

Le 26 avril, Cook, accompagné de l'état-major, se rendit à Paré, pour faire au roi Otou une visite en forme. En approchant, il vit plus de trois cents pirogues de guerre qui s'étaient réunies pendant la nuit, sans qu'il en eût connaissance; il conçut de graves inquiétudes; et comme le roi n'était pas dans le quartier, il prit le parti de regagner la chaloupe, d'où il put examiner cette flotte à loisir.

Les bâtiments de guerre consistaient en cent soixante doubles pirogues; chacune de ces doubles pirogues était formée de deux pirogues jointes ensemble par dix-huit planches de traverse de douze à vingt-quatre pieds de long, ce qui fait une plate-forme de cinquante à soixante-dix pieds de longueur. L'avant et l'arrière sont élevés de plusieurs pieds hors de l'eau, et surtout la poupe, qui a de longs becs de différentes formes et d'environ vingt pieds de haut. Une étoffe blanche était placée entre les deux becs de chaque double pirogue. A l'avant on voyait une grande colonne sculptée, au sommet de laquelle était la tête d'un homme peinte en rouge avec de l'ocre. La plate-forme de combat est

érigée vers l'avant et appuyée sur des colonnes sculptées de quatre à six pieds de haut; elle s'étend au delà de la largeur du bâtiment et a vingt-quatre pieds de long sur dix de large : les rameurs se tiennent sous cette plate-forme. Les chefs et ceux qui étaient sur la plate-forme étaient revêtus de leurs habits militaires. Ce vêtement consistait en trois grandes pièces d'étoffes trouées au milieu, et posées les unes au-dessus des autres : celle du dessous, et la plus large, était blanche; la seconde rouge, et la supérieure, la plus courte des trois, brune. Leurs boucliers étaient d'osier, couverts de plumes et de dents de goulu. Les casques étaient d'une grandeur énorme; c'étaient de longs bonnets d'osier cylindriques, hauts de cinq pieds : la partie de l'avant était cachée par un demi-cercle plus serré et qui devenait plus large au sommet; il se détachait ensuite du cylindre de manière à former une courbe; ce fronteau, de la longueur de quatre pieds, était revêtu partout de plumes de toute couleur : cette parure incommode ne sert qu'à effrayer l'ennemi. Les commandants se distinguaient par de longues queues rondes, composées de plumes vertes et jaunes, qui pendaient sur leur dos. Toutes ces pirogues rangées les unes à côté des autres, la proue vers la côte et l'amiral au centre, formaient un majestueux spectacle qu'on ne s'attendait pas à voir dans ces mers; la quantité de combattants et d'armes de guerre indiquaient qu'il s'agissait d'une expédition formidable; on sut en effet qu'elle était dirigée contre Eïmeo, dont le chef s'était rendu indépendant. A peine la chaloupe anglaise eut-elle gagné le large, que la flotte se mit en mouvement du côté de l'O.

Le soir, Cook, ayant su que le roi ne s'était pas montré le matin parce que quelques petits vols avaient été commis, se hâta d'aller à Paré pour le rassurer; il fut reçu cordialement et conduit aux habitations

royales ; partout il admira la beauté et la richesse du pays.

Le lendemain Otou vint à bord, amenant avec lui Towha, l'amiral de la flotte ; ils mangèrent avec l'état-major. Le roi prenait plaisir à instruire Towha des manières anglaises. Il lui apprit à se servir du couteau et de la fourchette, à manger du sel avec de la viande et à boire du vin : il badinait sur la couleur rouge du vin, et au moment où il allait l'avaler, il disait que c'était du sang. L'amiral, ayant goûté du grog, voulut boire de l'eau-de-vie pure qu'il avala sans faire de grimaces. Ces chefs apportèrent plusieurs cochons, pour lesquels ils ne voulurent rien accepter.

Déjà les clous n'avaient plus de valeur, les plumes rouges étaient particulièrement recherchées ; une seule avait une haute valeur. On put se procurer des casques guerriers, des boucliers et de ces magnifiques vêtements de deuil qu'à son premier voyage Cook n'avait pu acheter au prix de plusieurs haches. Ces habits excitèrent tant de curiosité en Angleterre, que quelques-uns furent vendus 600 francs pièce.

Chaque jour amenait de nouvelles promenades, et les voyageurs étaient reçus partout avec plaisir ; cependant, comme ils ne purent visiter que les mêmes endroits déjà vus par Banks, ils ne firent pas de découvertes ; leurs observations confirmèrent celles de l'illustre naturaliste de *l'Endeavour*.

Hidi-Hidi venait d'épouser la fille du chef de Matawaï. Il la conduisit à bord, où elle demanda à chacun des présents que tous donnèrent avec plaisir, parce qu'on aimait son mari. Il se décida à rester à Taïti, où ses amis lui offraient des propriétés de toute espèce. Les fatigues d'une première campagne lui faisaient peu désirer d'en tenter une seconde ; d'ailleurs il était assez riche et avait vu assez de choses merveilleuses pour jouer un certain rôle parmi ses compa-

triotes. Jamais les Taïtiens ne s'étaient montrés aussi généreux envers les Anglais : les présents arrivaient de toutes parts, jusqu'à la reine Oberea, qui vint apporter les siens, dans le but secret de posséder de ces plumes rouges sur lesquelles l'admiration ne tarissait pas. Cook mit une grande libéralité dans ses cadeaux ; il ne pouvait trop reconnaître les services qu'il avait reçus. Il donna au roi le spectacle d'un feu d'artifice et de manœuvres militaires, qui causèrent à ces sauvages autant d'étonnement que de plaisir.

Au moment de quitter Matawaï, Cook vit une nouvelle division de la flotte qui venait passer la revue du roi. Otou ordonna un simulacre de combat ; il fut si promptement terminé, qu'on ne put en suivre les mouvements ; aussitôt après, la flotte prit le large dans toutes les directions sans observer aucun ordre. Cook apprit que cinq jours après son départ se donnait la grande bataille navale ; il avait envie de rester jusque-là, mais il craignait de voir son départ encore ajourné ; d'un autre côté il pensait, d'après quelques renseignements, qu'on ne voulait rien faire tant qu'il serait présent : les naturels semblaient persuadés qu'il finirait par écraser vainqueurs et vaincus et par s'emparer de toutes leurs dépouilles. Il se décida donc à quitter cette baie fortunée. A peine le vaisseau fut-il dehors, que l'aide-canonnier, séduit par la vie délicieuse de Taïti, et peut-être même par les offres secrètes du roi, se jeta à la nage, essayant de gagner une pirogue qui paraissait l'attendre ; mais il fut rejoint par un canot et ramené à bord. Cook regretta qu'il ne lui eût pas demandé la permission de rester : il la lui aurait donnée, car ce jeune homme n'avait ni parents ni amis, et là il eût pu être heureux.

Le 15 mai, *la Résolution* mouillait au havre de Ware, devant l'île Wahine. Cook fut reçu par son vieil ami Ori ; il lui offrit des haches, des clous et des

plumes rouges; mais ce chef fit peu d'attention à ces ornements, et choisit le fer, objet précieux pour lui. Sa tête paraissait affaiblie, ses yeux étaient rouges et enflammés, et son corps couvert d'écailles; ces funestes effets étaient dus à l'excès du kava. La faiblesse morale de ce chef encouragea les voleurs; ils réussirent à s'emparer de haches et d'outils de fer; ils étaient organisés en bandes, et il fallut leur tirer de fréquents coups de fusils chargés à balles, en tuer même quelques-uns, pour se mettre à l'abri de leurs déprédations continuelles.

A la tête de quarante-huit hommes, Cook parcourut une partie de l'île pour châtier une bande de ces voleurs qui pillaient le roi lui-même; on les poursuivit longtemps; mais ils parvinrent à gagner les montagnes. Cette expédition réussit cependant à donner une haute idée des étrangers et de la terrible puissance de leurs armes.

Le 23 mai, *la Résolution* mit à la voile. Le vieil Ori fut le dernier qui quitta le bord : en partant, le capitaine lui ayant dit qu'ils ne se verraient plus, Ori se prit à pleurer et dit : « Laissez venir ici vos enfants, et nous les recevrons bien. »

Lorsque Oreo vint faire sa visite d'adieux, Cook lui donna ce qui lui restait de marchandises et de meubles. Tous pleuraient, engageant le capitaine à revenir, et, pour dernière preuve d'amitié, ils lui demandèrent le lieu où il serait enterré, son *moraï ;* ils voulaient se souvenir de leur ami même après qu'il ne serait plus. Cook indiqua le nom de sa paroisse, Stepney, et les insulaires s'écrièrent : *Stepney, moraï no Touti* (Stepney, le tombeau de Cook). L'illustre navigateur oubliait que l'homme qui se confie à la mer ne peut savoir l'endroit où il sera enseveli : il ne lui vint pas à la pensée qu'un jour ses compagnons désolés auraient mille peines à se procurer quelques os de leur noble chef.

Une séparation déchirante fut celle de Hidi-Hidi, qui avait voulu accompagner ses amis à Raïatea ; il courait de chambre en chambre pour embrasser tout le monde ; placé de force dans une pirogue, il fondait en larmes, étendant les bras vers le vaisseau : il ne quitta la place que quand *la Résolution* fut hors de vue.

Cook avait envie de compléter sa reconnaissance des îles de la Société par celle de la fameuse Bora-Bora, dont Toupaïa lui avait parlé ; mais le temps lui manquait ; il dirigea sa course vers l'O., disant adieu à ces îles délicieuses, où la nature a versé d'une main prodigue ses dons les plus doux, où les naturels, imitant la probité de la Providence, sont généreux comme elle et toujours prêts à fournir abondamment aux besoins des navigateurs.

Du 5 au 20 juin, Cook reconnut successivement l'île Mohipa (l'île Howe de Wallis), puis plusieurs îlots, auxquels il donna le nom de *Palmerston ;* enfin une île dont il rangea la côte occidentale à la distance d'un mille. « Elle paraissait escarpée et remplie de rochers, dit Forster ; on découvrait seulement par-ci par-là une grève sablonneuse étroite ; elle était presque de niveau partout, et l'endroit le plus élevé n'avait pas quarante pieds de haut : son sommet était couvert de grands bois et d'arbrisseaux. Nous aperçûmes sur le rivage sept ou huit sauvages qui paraissaient d'une couleur noirâtre ; quelque chose de blanc enveloppait leur tête et leurs reins, et chacun d'eux avait une pique, une massue ou une pagaie à la main ; ils se retirèrent dès que nous fûmes débarqués. Bientôt ils revinrent sur leurs pas ; ils ne répondirent que par des menaces à nos signes d'amitié. Un champion, qui vint nous braver de fort près, était noirci jusqu'à la ceinture. Sa tête était ornée de plumes placées debout, et il tenait une pique à la main. On entendait, par derrière, les naturels qui parlaient et qui poussaient des cris. Il fut

ensuite imité par un jeune homme sans barbe, noirci comme lui; il lança une pierre qui atteignit Sparmann au bras. Dans le premier mouvement de colère, le docteur tira un coup de fusil qui ne l'atteignit pas. Quoique repoussés par les insulaires, nous ne manquâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre possession de leur île, qu'on nomma *Savage* (Sauvage). » Bientôt après, le détachement fut assailli par une quantité de naturels, et une javeline rasa l'épaule de Cook. Une fusillade dispersa ces farouches insulaires, qui ne se montrèrent plus.

Après avoir quitté l'île Savage, Cook continua de gouverner à l'O.-S.-O., et le 24 il fut en vue de Namouka (l'île Rotterdam de Tasman), de l'archipel Tonga. Le vaisseau était à peine assuré sur ses ancres, qu'il était entouré de pirogues chargées de provisions, qu'on échangeait pour de petits clous ou de vieux morceaux d'étoffes.

Le vaisseau quitta le mouillage le 29 juin, reconnut successivement plusieurs îles de cet archipel, puis continua à faire voile vers l'O. On découvrit le 1er juillet une petite île, couverte d'une quantité immense de tortues. Le 16, on signala terre au S.-O. Nul d'entre les Anglais ne douta que ce ne fût la terre australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, et appelée par Bougainville *les Grandes Cyclades*. On retrouva l'île *Aurore* de ce navigateur, dont on longea la côte, ainsi que celle de l'île des Lépreux; et le 21 juillet *la Résolution* jeta l'ancre dans un port de la grande île de Mallicollo. Le premier soin du capitaine fut, comme toujours, de former des liaisons avec les naturels; mais, pendant qu'il s'en occupait, il survint un accident qui plongea tout le monde dans la consternation. Un jeune sauvage ayant voulu entrer dans le canot de *la Résolution*, en fut repoussé. Aussitôt il banda son arc pour percer le gardien d'une flèche empoisonnée.

Quelques-uns de ses compatriotes l'en ayant empêché, on avertit le capitaine, qui courut sur le pont. Dans cet instant, le sauvage visait de nouveau le matelot. Cook l'ayant menacé, il tourna vers lui sa flèche. Par bonheur le capitaine était armé d'un fusil et le déchargea sur son adversaire. Quoique blessé, il allait lancer sa flèche, mais un second coup la lui fit tomber des mains et le força à gagner la rive avec célérité. Ses compagnons envoyèrent alors des volées de flèches : ils furent complétement dispersés par un boulet de canon dirigé au-dessus de leur tête.

Quelques heures après, les naturalistes s'embarquèrent dans deux canots, et abordèrent au milieu de quatre cents naturels qui, bien qu'armés d'arcs, de piques et de lances, ne firent pas la moindre résistance. Au contraire, quand ils virent le capitaine s'avancer seul vers eux avec une branche d'arbre à la main, un des chefs déposa les armes, et, prenant aussi une branche d'arbre, il vint à sa rencontre. Ils changèrent de branches en signe d'amitié; et alors le chef conduisit Cook vers le peuple, auquel il demanda la permission de couper du bois; elle lui fut accordée avec facilité, car il leur distribuait en même temps quelques présents.

On ne put faire aucun échange, parce que les insulaires n'attachaient aucun prix ni aux clous ni aux outils en fer; quelques-uns cependant consentirent à vendre leurs armes contre des étoffes : ils montrèrent une honnêteté rare dans ces parages. Le vaisseau était déjà à la voile; plusieurs pirogues le suivaient, et ceux qui les montaient, au lieu de s'enfuir quand on leur jetait à l'avance le prix convenu, faisaient leurs efforts pour se rapprocher du navire. L'un d'eux suivit si longtemps *la Résolution*, que, lorsqu'il l'eut jointe, le matelot qui avait acheté ses armes l'avait déjà oublié. Cependant le vendeur les éleva pour les montrer; plu-

sieurs autres personnes de l'équipage voulurent en faire l'emplette; mais il refusa d'y consentir. Enfin, ayant reconnu le premier acquéreur, il lui donna les armes; et celui-ci offrant quelque chose, le naturel fit signe qu'il avait reçu son paiement.

Les habitants de Mallicollo sont hideux et mal proportionnés. Ils sont de petite taille, de couleur bronzée; ils ont la tête longue, le visage plat et la mine des singes. Leurs cheveux, généralement noirs, sont courts et crépus; leur barbe est forte, touffue et ordinairement noire et courte. Mais ce qui ajoute à leur difformité, c'est une ceinture en corde qu'ils portent tous autour des reins, et qu'ils serrent si étroitement sur leur ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmi.

Les parures des deux sexes sont des pendants d'oreilles d'écaille de tortue et des bracelets. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochon et de grands anneaux d'écaille, et au poignet gauche une plaque de bois arrondie. Ils sont dans l'usage de se percer la cloison du nez pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce et demi de longueur.

Leurs armes sont la massue, la lance, l'arc et la flèche; les deux premières sont de bois; leurs arcs, d'environ quatre pieds, sont un bâton fendu vers le milieu; ils ont pour flèches des roseaux armés d'une pointe longue et aiguë, d'un bois très-dur et quelquefois d'un os; ces pointes sont toutes couvertes d'une substance qu'on prit pour du poison, et les naturels confirmèrent ces soupçons en faisant signe de ne pas toucher la pointe. Ils sont eux-mêmes très-attentifs à s'en préserver, et ils les portent toujours enveloppées dans un carquois. Quelques-unes de ces flèches ont deux ou trois pointes, dont chacune est garnie sur les arêtes de petites pointes barbelées pour empêcher de les retirer de la plaie.

Nos navigateurs quittèrent le port de *Sandwich* (ce fut le nom laissé au mouillage) le 23 juillet; bientôt après ils virent plusieurs petites îles. Le même jour, tout l'état-major fut pris d'un mal subit. On avait pêché deux assez gros poissons, qui furent servis à la table des officiers. Dans la nuit, tous se sentirent de violentes douleurs à la tête et aux os, avec une chaleur brûlante à la peau et une insensibilité générale des articulations. Heureusement le chirurgien avait dîné avec le capitaine; il put donner ses soins à ses compagnons; mais il s'écoula dix jours avant leur entière guérison. Un joli perroquet, qui avait mangé un très-petit morceau de poisson, mourut le lendemain, ainsi qu'un chien.

En naviguant au S., *la Résolution* s'approcha d'une très-grande île que Cook nomma île *Sandwich*, qu'il ne faut pas confondre avec l'archipel du même nom. Cette île offrait une perspective enchanteresse; tout invitait à y aborder; mais Cook était trop pressé de compléter sa reconnaissance pour céder à la tentation.

Le 3 août, on vit l'île de Koro-Mango. On longea la côte pendant trois jours, et le troisième, ayant trouvé une baie favorable, on mit à l'ancre. Le lendemain, Cook descendit à terre avec deux canots armés, pour chercher un endroit commode à faire de l'eau et du bois. Les insulaires, rassemblés sur le rivage, étaient tous armés de lances, de javelots et d'arcs, et paraissaient avoir des dispositions hostiles; en effet, quelques-uns se jetèrent dans les canots pour s'en emparer. Un fusil, dirigé sur celui qui était le chef, ayant raté, les naturels lancèrent tous à la fois les pierres, les dards et les flèches qu'ils avaient à la main; plusieurs Anglais furent blessés, et un lieutenant reçut une flèche dans la poitrine; Cook ordonna une décharge générale : fort heureusement la plupart des fusils ne partirent pas : sans cela le massacre eût été horrible.

Quatre sauvages tombèrent morts, et plusieurs s'enfuirent grièvement blessés. Cette conduite perfide des naturels fit donner au promontoire le nom de *Pointe des Traîtres.*

Les insulaires paraissent d'une race différente de celle qui habite Mallicollo. Ils sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, et leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est très-bronzé; ils se teignent le visage, les uns de noir, les autres de rouge; leurs cheveux sont bouclés et un peu laineux.

Il fallut renoncer à s'arrêter sur cette île et en gagner une autre qu'on avait aperçue la veille, remarquable par un volcan en éruption : c'était celle de *Tanna.* Les premiers jours, les relations avec les habitants ne furent nullement pacifiques; cependant, grâce à un vieux chef nommé Paowang, les méfiances cessèrent; les officiers purent chasser dans les bois, et les naturalistes se promener à loisir. Quelque tentative qu'ils fissent, il leur fut impossible de voir le cratère du volcan; ils éprouvèrent tant d'obstacles de la part des habitants, qu'ils renoncèrent à leur projet; pour satisfaire leur curiosité, il aurait fallu verser du sang. Cette curiosité était vivement excitée, car le cratère, au lieu d'être au sommet de la montagne, comme ceux de tous les volcans, est sur un des côtés : c'est lorsque le temps est pluvieux ou brumeux que le volcan a le plus de violence; il produit alors un bruit épouvantable; toutes les cinq minutes, il y a une explosion suivie d'une colonne de feu et de fumée; une fois seulement on lui vit vomir des pierres. Aux environs il y a une source d'eaux thermales.

On ne fit pas d'échanges avec les habitants de Tanna; ils n'avaient aucune connaissance du fer et ne donnaient aucune valeur aux ustensiles de ce métal.

Ces peuples sont d'une adresse extrême pour le maniement de leurs armes. Wales, l'astronome, qui est

constamment resté à terre, s'exprime ainsi dans son journal : « Je dois avouer que j'avais souvent pensé que les actions qu'Homère prête à ses héros, le pouvoir qu'il attribue à leurs dards étaient remplis d'un merveilleux peu croyable; mais depuis que j'ai vu ce que les Indiens de Tanna savent faire avec des javelots de mauvais bois, fort peu pointus, j'ai cessé de douter de la vérité des tableaux du grand Homère. Il y a peu de circonstances, peu de détails dans les descriptions qu'il fait de la manière dont ses guerriers se servaient de leurs javelots, que je n'aie vus reproduits chez les Tanniens. Tel est le mouvement circulaire, le sifflement du trait à l'instant qu'il part, et son frémissement en pénétrant la terre au moment où il tombe; telle est encore la manière dont le guerrier vise et ajuste l'objet qu'il doit frapper, ou cet air menaçant dont il agite son javelot en marchant. »

Le 20 août, Cook partit de Tanna et employa le reste du mois à l'examen des îles voisines; il visita en détail tout cet archipel, et le fit mieux connaître que Quiros, qui l'avait découvert en 1606 et le prit pour un continent. Bougainville avait déterminé seulement que le prétendu continent était un groupe d'îles. Cook se crut autorisé à changer le nom de Grandes-Cyclades en celui de *Nouvelles-Hébrides,* et les Français eux-mêmes, en adoptant ce nom, ont consacré la gloire de l'illustre navigateur.

CHAPITRE V.

Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Dernière relâche à la Nouvelle-Zélande. — Retour.

La saison exigeait déjà que le capitaine Cook retournât vers le Sud; cependant il voulut profiter du temps

qui lui restait pour examiner s'il n'y avait pas de terre inconnue dans cette portion du grand Océan s'étendant entre les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Zélande, île où il comptait faire rafraîchir son équipage avant de tenter une dernière course sur les mers australes.

Parti le 1er septembre, le 5 il découvrit une grande terre, où ayant trouvé un port il jeta l'ancre. *La Résolution* fut aussitôt entourée d'une foule de pirogues montées par des naturels sans armes qui se hasardèrent à grimper sur le vaisseau, où tout fut pour eux un objet d'admiration. Les animaux leur étaient tellement inconnus, qu'ils n'avaient pas de termes pour les nommer.

Cette île a beaucoup de ressemblance avec la Nouvelle-Hollande, et ses productions sont à peu près les mêmes. Cook lui donna le nom de *Nouvelle-Calédonie.*

La récolte des savants fut considérable en plantes et en objets d'histoire naturelle; elle enrichit leurs précieuses collections. Cook faillit sur cette île être victime d'un empoisonnement. Son secrétaire ayant acheté un poisson d'une espèce inconnue, il ordonna de le préparer, mais on ne put en servir que le foie; les deux Forster et lui en ayant mangé, vers les trois heures du matin ils sentirent une extrême faiblesse, une défaillance générale; ils avaient perdu le sentiment du toucher; l'émétique les soulagea, et une sueur abondante les tira d'affaire. Lorsqu'on montra ce poisson aux naturels, ils appuyèrent leur tête sur leurs mains, en fermant les yeux et témoignant qu'il causait l'engourdissement, le sommeil et la mort.

Les écueils qui environnaient *la Résolution*, le mauvais état du bâtiment et la saison avancée forcèrent Cook à une détermination qui lui était bien pénible : abandonner la Nouvelle-Calédonie, lui qui l'avait découverte, sans la connaître parfaitement! Pour la première fois il fut obligé de céder à la nécessité; le salut

de l'équipage, le succès de l'expédition en dépendaient; il donna à regret l'ordre de cingler vers la Nouvelle-Zélande. A quelques jours de là, on découvrit une île haute, de cinq lieues de tour; elle reçut le nom de *Norfolk*. Cette île était inhabitée, et nos navigateurs furent certainement les premiers hommes qui en foulèrent le sol. Ils y trouvèrent divers arbres et des plantes semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande, et particulièrement le *phormium tenax;* on y rencontra des choux-palmistes, qui fournirent des rafraîchissements dont on avait besoin, et l'on pêcha une quantité d'excellent poisson, qui fut également fort utile à des hommes privés depuis si longtemps de provisions fraîches.

Le 18 octobre, le vaisseau était à son mouillage ordinaire dans le canal de la Reine-Charlotte. Le premier soin de Cook fut de s'assurer si le capitaine Furneaux y était venu depuis leur séparation : divers objets qu'on trouva ne laissèrent aucun doute sur ce point; on avait donc la certitude qu'il n'avait pas péri dans la tempête.

On était depuis plusieurs jours sur cette côte sans qu'un seul naturel eût paru. Cook fit une promenade dans l'intérieur, et fit tirer de nombreux coups de fusil pour annoncer son arrivée. Les premiers qui se présentèrent prirent la fuite; mais quand les autres eurent reconnu le capitaine, la joie succéda à la crainte; ils sortirent en foule des bois où ils étaient cachés, en frottant leur nez contre celui des Anglais, les embrassant et dansant autour d'eux de la manière la plus grotesque. Bientôt ils apportèrent du poisson frais, seuls vivres qu'ils pussent procurer.

On sut vaguement qu'un vaisseau s'était perdu dans le canal, qu'il y avait eu une bataille, et que les étrangers avaient été mangés; Cook conçut les plus vives craintes sur le sort de *l'Adventure*, d'autant mieux que les insulaires prétendaient tous n'avoir pas été

témoins du fait, dont ils avaient seulement entendu parler. Les doutes furent éclaircis au cap de Bonne-Espérance, où une lettre de Furneaux apprenait à son chef l'événement dont il est question, ainsi que nous le dirons plus tard.

Cook ne perdait point de vue le soin de pourvoir la Nouvelle-Zélande d'animaux utiles; il lâcha encore une couple de cochons, quoiqu'il eût la certitude que ceux de l'année précédente n'avaient pas été mangés. On ne vit point les coqs et les poules, mais un œuf nouvellement pondu prouva que les volatiles existaient encore.

Le 10 novembre, Cook se remit en mer, dans l'espoir de résoudre enfin la question de l'existence du continent austral.

Cook navigua jusqu'au 27 du même mois par différents degrés de latitude. Perdant l'espoir de trouver aucune autre terre dans cette route, il résolut de gouverner vers l'embouchure O. du détroit de Magellan, avec le dessein de longer la côte S. de la Terre-de-Feu, autour du cap Horn, jusqu'au détroit de Le Maire. Comme cette côte était imparfaitement connue, il pensait avec raison qu'il serait plus utile à la navigation et à la géographie de la bien examiner, que de cingler dans une latitude élevée sans rien découvrir.

Cette traversée se continua jusqu'au 20 décembre, jour où l'on aborda la Terre-de-Feu.

La côte où l'on se trouvait présentait l'aspect le plus affreux : partout des montagnes, sans nulle apparence de végétation. Ces montagnes aboutissent à d'horribles précipices dont les sommets escarpés s'élèvent à une grande hauteur. Quelque stérile que fût la terre du *canal de Noël*, elle offrit encore de grandes ressources : l'eau y était partout excellente, et le bois commun; le gibier, et surtout les oies sauvages, s'y trouvaient en abondance. Aussi la fête de Noël, qu'on se préparait à passer avec le bœuf et le porc salé, fut-elle célébrée

avec de grandes réjouissances dont les oies firent les frais. De toutes les provisions d'Europe, il ne restait qu'un peu de vin de Madère; les matelots le burent à leur prompt et heureux retour en Angleterre.

Déjà, la veille, des naturels s'étaient rendus sur le flanc du vaisseau; ils étaient de la même nation que celle nommée par Bougainville *Pecherais*. Ils se nourrissent de chair de veau marin, et, comme tous les peuples des hautes latitudes, préfèrent les parties huileuses. Leurs vêtements, leurs armes, leurs ornements, leurs ustensiles et leur corps exhalaient une puanteur si insupportable, qu'on les chassait souvent et qu'on les sentait à une distance considérable.

Des promenades sur la côte et dans les îles qui l'avoisinent confirmèrent l'opinion qu'on avait sur la stérilité de cet affreux pays, animé seulement par des quantités d'oies et de nigauds; une de ces îles était tellement couverte de ces derniers, qu'on lui en donna le nom.

Le 28, le vaisseau fut démarré, et l'on prit route à l'E. Le 30, à sept heures et demie, il doubla le cap Horn et entra dans l'océan Atlantique méridional; le climat, de ce côté de la Terre-des-États qu'on longeait, paraissait beaucoup plus doux que celui des environs du canal de Noël. La terre s'abaissait insensiblement du haut des collines, et formait de longues plaines couvertes de grandes forêts; on n'y apercevait point de neige, excepté sur les montagnes éloignées de l'O.

Comme on manquait de provisions fraîches, Cook ne put résister à la tentation de s'arrêter quelques jours pour tuer des veaux marins. Le premier aspect les fit juger d'une espèce différente de ceux qu'on connaissait, et on les appela *lions de mer*. « Le mâle ressemble réellement au lion, dit Forster; comme lui, il a une longue crinière, dure et grossière au toucher; il est à peu près de la même couleur, seulement il est d'un

brun un peu plus foncé. Excepté la tête, le lion de mer est partout couvert de petits poils qui forment une robe luisante et polie; les nageoires commencent près de la poitrine, ce sont de grandes bandes plates d'une membrane noire et coriace; au milieu seulement il y a de petites traces d'ongles à peine visibles. Les nageoires de derrière ressemblent plus à des pieds; ce sont des membranes noires séparées en cinq longs doigts; une espèce de cartilage se projette fort au delà des doigts, qui sont très-petits. La queue est excessivement courte et cachée entre les nageoires de derrière, qui se trouvent très-près l'une de l'autre. La croupe est ronde et couverte d'une quantité surprenante de graisse.

« Le bruit que produisaient tous ces animaux assourdissait nos oreilles : les vieux mâles beuglent et rugissent comme des taureaux et comme des lions; les femelles bêlent exactement comme les veaux, et les petits comme des agneaux. Les lions de mer vivent ensemble en grandes troupes; les mâles les plus vieux se tiennent à part. Chacun d'eux choisit une large pierre dont les autres n'approchent pas sans essuyer un combat furieux.

« Les lions de mer ne prennent pas de nourriture pendant leur séjour sur la côte, qui est quelquefois de plusieurs semaines; mais ils deviennent maigres et avalent des pierres pour tenir leur estomac tendu. Nous reconnûmes avec surprise que les estomacs de plusieurs de ces animaux étaient entièrement vides, et les estomacs de quelques autres remplis de dix ou douze pierres rondes, chacune de la grosseur des deux poings.

« Nous eûmes beaucoup de peine à tuer les lions marins, leur museau était la partie la plus sensible. »

Le 3 janvier 1775, Cook cessa de suivre la côte et fit voile au S.-E.; il aperçut successivement les îles Wallis et Bird. Enfin, le 17 janvier, il atteignit une vaste terre, où il débarqua dans trois différents endroits. L'entrée

de la baie était environnée par des espèces de collines de glace fort hautes, dont il se détachait des pierres énormes; il en tomba une dont le bruit fut aussi fort que celui d'un coup de canon.

L'intérieur du pays n'est ni moins sauvage ni moins horrible que celui de la Terre-des-États. Le sommet des montagnes rocailleuses se perd dans les nues, et les vallées sont toujours couvertes de neige. On n'y trouve pas un seul arbre, pas un seul buisson. Les seules choses qui y croissent sont des touffes d'herbes dont le tuyau est dur et très-gros, et quelques lichens. En descendant sur cette côte que Cook regarda comme le continent austral, il en prit possession sous le nom de *Nouvelle-Géorgie.*

Quelque peu intéressante que fût cette découverte, le capitaine crut qu'elle était la solution du problème qu'il cherchait depuis longtemps; mais il se trompait, car il put faire le tour de l'île et acquérir la certitude que dans le voisinage il n'y avait aucune grande terre.

On quitta cette île sauvage et l'on navigua jusqu'au 60° S., au milieu de nombreuses îles de glace dont quelques-unes avaient deux ou trois milles de tour. Ces dangers continuels occasionnaient beaucoup de veilles et de travaux; l'équipage entier était épuisé, la plupart des matelots affectés de rhumatismes et de rhumes. Le thermomètre se tint à 33°, et le froid, ainsi que les pluies, les neiges et les brumes humides, empêchait la convalescence des malades. Le 28 janvier Cook fit virer de bord, et le 31 on aperçut trois îlots de roche d'une hauteur considérable, noirs, caverneux, perpendiculaires, battus par des houles terribles; des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Dans la soirée on vit une autre île, qui fut nommée *Thulé australe*, parce que c'était la terre la plus méridionale qu'on eût encore découverte.

Dans la nuit du 3 au 4 février, le vaisseau atteignit

tout à coup des vagues dans une eau extrêmement blanche; ce qui alarma tellement l'officier de quart, qu'il revira de bord sur-le-champ. Quelques personnes crurent que c'était un radeau de glace, d'autres un bas-fond. On reconnut ensuite que c'était un banc de poissons. Le 6, on vit ce que Cook appelle *Terre de Sandwich*, groupe d'îles ou pointe d'un continent: « Car je crois fermement, dit-il, qu'il y a près du pôle une étendue de terre où se forment la plupart des glaces répandues sur le vaste Océan méridional. »

La Résolution battit encore ces mers jusqu'au 13 mars, jour où, à la grande satisfaction de l'équipage, le capitaine ordonna de porter directement vers le cap de Bonne-Espérance. On comprend facilement combien tous étaient charmés de gagner un port qu'ils ne quitteraient plus que pour se rendre en Europe; ils venaient de parcourir près de vingt mille lieues.

Dès qu'on fut entré au Cap, les soins empressés du gouverneur firent bientôt renaître l'abondance; il donna de plus les ordres nécessaires pour accélérer le radoub du vaisseau, et remit au capitaine une lettre de Furneaux, racontant la suite de son voyage. Ce fut une grande joie pour nos navigateurs d'apprendre que leurs compagnons étaient échappés à la mort: il leur était cependant arrivé un funeste événement qui avait coûté la vie à dix d'entre eux: ce fut le seul épisode de cette partie du voyage, mais il fut terrible.

L'Adventure, après une relâche dans la baie Houa-Houa, était venue mouiller dans le canal de la Reine-Charlotte, le 30 novembre 1773, six jours seulement après le départ de Cook. Furneaux allait repartir le 18 décembre, quand un canot qui était allé à terre, sous les ordres de l'officier Rowe, pour recueillir des plantes comestibles, ne revint pas à bord. Inquiet, Furneaux envoya le lieutenant Burney et dix soldats armés à la recherche du canot. Burney battit long-

temps la côte sans rien découvrir; il examina inutilement plusieurs anses et plusieurs habitations, et ce ne fut qu'en abordant sur une grève près de l'anse de l'Herbe qu'il aperçut quelques indices. A la vue de l'embarcation armée les sauvages s'enfuirent vers les bois.

Alors, sur cette grève restée déserte, on reconnut les débris d'un canot, puis des souliers, dont l'un avait appartenu à un officier marinier; plus loin encore une vingtaine de corbeilles, dont les unes étaient pleines de fougères, les autres de chair humaine rôtie, plusieurs autres souliers et une main d'homme qui portait tatouées les lettres T. H. C'était la main du matelot Thomas Hill. On s'apprêtait à fouiller un espace où la terre fraîchement remuée semblait promettre quelques révélations, quand une grande fumée qui s'éleva dans les environs força les Anglais à se rembarquer dans leur chaloupe. Alors ils gagnèrent une baie voisine de celle de l'Herbe, où se trouvaient quatre pirogues avec un petit nombre de naturels.

A l'approche des Anglais, ceux-ci quittèrent la place et se replièrent sur une éminence éclairée d'un grand feu, au pied de laquelle étaient éparpillés quinze cents sauvages. Pour disperser cette troupe, les Anglais, à leur arrivée à terre, firent deux décharges de mousqueterie. Les sauvages s'enfuirent à la seconde, en poussant d'affreux hurlements. Deux seulement eurent le courage de tenir bon et de rester. Quand ils virent que l'on continuait à tirer sur eux, ils se retirèrent d'un pas calme et fier. L'un d'eux fut atteint par une balle à quatre cents pas de distance. Quand la place eut été ainsi nettoyée, Burney ne tarda point à y découvrir des débris du canot, et à quelques pas de là, les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs hommes fraîchement égorgés. Cette reconnaissance faite, il crut qu'il était temps de songer à la sûreté

de ses marins : il était tard, les sauvages se rassemblaient de tous les côtés ; une pluie survenue annulait presque l'avantage des armes à feu : il regagna donc la chaloupe, et reprit ensuite le chemin du navire.

La véritable cause et les détails de cet événement ne furent connus que plus tard ; on les lira dans le troisième voyage.

Les réparations du vaisseau étant terminées, les provisions embarquées, Cook partit du Cap le 27 avril, toucha successivement à Sainte-Hélène, à l'Ascension, au port de Fayal, l'un des Açores ; enfin, le 30 juillet 1775, il débarqua à Portsmouth. Nos intrépides navigateurs avaient été absents de leur patrie pendant trois ans et huit jours; et quoiqu'ils eussent continuellement voyagé dans les climats les plus différents, au milieu des privations de toute espèce, ils n'avaient perdu que quatre hommes, dont un seul de maladie, et encore d'une phthisie pulmonaire dont il était menacé avant son embarquement.



TROISIÈME VOYAGE

CHAPITRE I.

Séjour de Cook en Angleterre. — Traversée jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

L'illustre promoteur du voyage de Cook, lord Sandwich, était encore à la tête de l'Amirauté quand cette expédition revint en Angleterre; à peine eut-il connaissance des travaux de Cook, qu'il se hâta de demander pour lui une place supérieure. Le roi, digne appréciateur du mérite, l'éleva, le 9 août, neuf jours seulement après son débarquement, au rang de capitaine de vaisseau, et trois jours plus tard, en cette qualité de capitaine, il fut attaché à l'administration de l'Observatoire de Greenwich, place qui lui fut accordée pour qu'il pût jouir agréablement du prix de ses grands travaux et de ses importants services.

Les amis des sciences applaudirent avec enthousiasme à toutes les découvertes de ce voyage. Les progrès que Cook venait de faire faire aux connaissances géographiques et à la navigation, les notions qu'il donnait sur la vie, les mœurs, les usages de tant de peuples différents, lui attiraient l'estime et la reconnaissance des vrais philosophes. Intimement lié avec plusieurs

savants, et surtout avec le docteur John Pringle, alors président de la Société royale, il fut engagé par ses amis à solliciter une place dans cette illustre compagnie; en conséquence il se mit sur les rangs; il fut élu à l'unanimité le 29 février 1776, et reçu le 9 mars suivant. Ce jour-là même on lut un mémoire de lui relativement à la méthode qu'il avait suivie pour conserver la santé de l'équipage pendant son voyage. Ce mémoire lui valut une marque de distinction bien flatteuse; il fut regardé par la Société comme digne de la médaille d'or destinée à l'écrit le plus utile de l'année sur les expériences nouvelles. Le savant président, dans la séance solennelle où les prix étaient distribués, faisant l'analyse de ce mémoire, était mieux à même que personne de faire connaître et d'apprécier la série des précautions minutieuses adoptées par Cook, et il n'hésita pas à proclamer hautement que ses soins avaient conservé la vie à l'équipage. Cook ne put entendre ces éloges : déjà il avait quitté de nouveau l'Angleterre; la médaille fut laissée entre les mains de mistress Cook, qui ne devait jamais la remettre à son glorieux époux !

Lorsque le gouvernement avait fait publier le *Voyage de l'Endeavour*, ainsi que ceux des navigateurs antérieurs, on avait chargé de ce travail le docteur Hewkesworth, homme de lettres distingué, qui s'acquitta dignement de la mission qui lui avait été confiée. Mais, à la lecture du journal du deuxième voyage, lord Sandwich jugea que le savant marin n'avait pas besoin d'une main étrangère pour écrire sa relation; Cook la livra donc à l'impression telle qu'il l'avait écrite, et elle parut quelques mois après son départ. Le succès fut immense, non-seulement en Angleterre, mais en France, où le traducteur sut habilement joindre au journal de Cook les fragments de la relation de Forster, qui souvent donne des détails plus circonstanciés et

plus dramatiques. Aussi la lecture de ce livre est-elle une des plus intéressantes et des plus instructives qu'on puisse se procurer.

Pendant ce temps, Cook ne restait pas inactif; il allait commencer un troisième voyage dont nous allons faire connaître les motifs et le but. Le dernier voyage avait fait évanouir les espérances qu'on avait conçues sur l'existence d'un continent austral; mais il restait encore une grande question à résoudre : on voulait savoir s'il se trouvait dans le nord de l'océan Pacifique un passage pour aller aux Indes. Ce passage, qui devait ouvrir une route plus commode et plus directe, et faciliter le commerce avec ces contrées, avait été inutilement cherché sur les côtes ouest de l'Amérique septentrionale. Diverses expéditions envoyées sur ce point firent mieux connaître, il est vrai, les côtes d'Amérique, et menèrent à la découverte des baies d'Hudson et de Baffin; mais on ne put trouver le passage. Les recherches par le nord-ouest ne furent pas plus heureuses, et, à la fin du XVIIe siècle, on crut devoir renoncer à des tentatives toujours infructueuses. Cependant en 1740 Dobbs soutint si vivement la possibilité d'un passage au N.-O. de la baie d'Hudson, que les espérances de succès se ranimèrent; le gouvernement anglais envoya en 1741 le capitaine Middleton, en 1746 les capitaines Smith et Moore, promettant une récompense de 500,000 fr. à celui qui réussirait dans cette entreprise. Ce fut inutilement.

Quelques années plus tard, lord Mulgrave fut chargé d'examiner jusqu'où il était possible d'avancer vers le pôle nord; les deux vaisseaux qu'il commandait furent arrêtés par des obstacles insurmontables; cependant l'espoir de trouver une communication par le N. ne fut pas perdu. On résolut, au contraire, de faire un nouveau voyage pour décider cette question.

Mais, pour conduire une entreprise aussi difficile, il

fallait un chef d'une profonde expérience, d'un courage et d'un talent supérieurs. Cook possédait toutes ces qualités : il était donc généralement désigné pour cette mission par tous ceux qui s'intéressaient au succès. Les fatigues et les dangers qu'il venait d'éprouver pendant son long voyage avaient affaibli sa santé ; on comprenait qu'il était impossible de lui demander de s'exposer à de nouveaux périls ; et quoique tout le monde le désirât, personne n'osait lui en parler, pas même lord Sandwich, son digne protecteur et son ami. Cependant ce chef de l'Amirauté voulut demander les conseils du marin expérimenté sur les moyens à employer, et avoir son avis sur le choix de celui à qui l'on pouvait confier un tel commandement.

Lord Sandwich invita Cook à une conférence avec sir Hugh Palliser et Stephens, et là on s'étendit sur l'influence que ce voyage allait exercer sur les connaissances géographiques, en complétant en quelque sorte toutes les découvertes maritimes. Le capitaine Cook, animé par ces puissantes considérations, s'élança de son siége en s'écriant qu'il se chargerait volontiers de cette expédition. La joie de lord Sandwich fut à son comble, car il pensait que Cook seul pouvait réussir ; il se hâta de prendre les ordres du roi, et Cook fut nommé commandant de l'expédition, en février 1776.

Dès lors il s'occupa à déterminer la route qui présentait le plus de chances de réussite. Jusqu'à ce moment les circumnavigateurs étaient revenus en Europe par le cap de Bonne-Espérance. L'intrépidité de Cook lui suggéra l'idée de suivre une marche opposée, c'est-à-dire de revenir par les hautes latitudes N., entre l'Amérique et l'Asie, et par conséquent de passer des mers australes dans l'océan Atlantique. Adoptant ce plan, l'Amirauté donna ordre au capitaine de se rendre dans l'océan Pacifique, de traverser les îles intertro-

picales, de couper l'équateur vers le N., et, arrivé là, on laissait à ses lumières et à son expérience le soin de choisir la route la plus convenable. Les profondes méditations auxquelles il s'était livré lui firent prendre dès ce moment la détermination de remonter les côtes de la Nouvelle-Albion jusqu'au 69° de latitude, sans s'occuper à visiter les baies ou les rivières qu'il rencontrerait avant d'être parvenu à cette hauteur.

Pour encourager l'équipage, le gouvernement voulut joindre des motifs d'intérêt aux obligations du devoir. L'acte du parlement de 1745 accordait, il est vrai, une récompense de 500,000 francs aux vaisseaux qui trouveraient le passage; mais, outre que les vaisseaux du roi n'avaient pas droit à cette récompense, il fallait que le passage fût dans la baie d'Hudson ; pour remédier à ces deux inconvénients, un bill du parlement, en 1776, déclara que si quelque vaisseau appartenant aux sujets de Sa Majesté, ou à Sa Majesté elle-même, trouvait une communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, dans quelque direction du parallèle de l'hémisphère N., au-dessus du 52° de latitude, les propriétaires de ces vaisseaux, s'ils étaient sujets du roi d'Angleterre, ou commandants, officiers et matelots, si les vaisseaux appartenaient à Sa Majesté, recevraient, comme une récompense de cette découverte, la somme de 20,000 livres sterling (500,000 f.).

L'expédition fut composée de deux vaisseaux, *la Résolution*, dont Cook eut le commandement, et *la Discovery*, qui fut confiée au capitaine Clerke; *la Résolution* eut le même nombre d'hommes qu'à son précédent voyage, et *la Discovery* fut armée comme l'avait été *l'Adventure*, à l'exception des soldats de marine.

Les lords de l'Amirauté portèrent toute leur attention sur l'armement des vaisseaux; ils leur firent fournir en grande quantité les meilleures provisions, et celles que l'expérience avait montré devoir contri-

buer à entretenir la santé des équipages. Le roi, voulant donner aux habitants des îles Taïti et des autres îles de la mer du Sud des marques durables de sa bienveillance, ordonna qu'on leur porterait un assortiment d'animaux utiles. En conséquence, on embarqua sur *la Résolution* un taureau, deux vaches, leurs veaux et plusieurs moutons, avec les objets nécessaires à leur nourriture : on devait prendre d'autres animaux au cap de Bonne-Espérance. Le capitaine reçut aussi une provision considérable de graines de jardinage. L'Amirauté fit donner une foule d'outils en fer et une quantité d'articles curieux, pour servir aux échanges et gagner l'amitié des sauvages; chaque matelot fut pourvu de vêtements chauds ; enfin on mit à bord tout ce qu'on crut pouvoir contribuer à la santé et aux agréments des navigateurs.

Sous le rapport scientifique, rien ne fut négligé; les meilleurs instruments furent réunis. Un astronome expert, chargé de faire les observations, monta *la Discovery; la Résolution* n'en avait pas besoin, elle avait son chef. M. Anderson, chirurgien du précédent voyage, eut la partie de l'histoire naturelle; on lui adjoignit un peintre habile. Enfin le capitaine choisit avec le plus grand soin les jeunes officiers qui devaient l'aider dans ses travaux hydrographiques.

Le 8 juin, tous les membres de l'Amirauté, voulant, par une dernière inspection, s'assurer que rien n'avait été négligé, visitèrent attentivement les vaisseaux, et donnèrent par là à Cook une dernière marque de leur estime et de leur amitié.

Comme *la Résolution* devait toucher à Taïti, on profita de cette occasion pour y ramener Maï; il quitta Londres, le 24 juin, avec un mélange de regret et de plaisir; en lui parlant de l'Angleterre et de ceux qui l'avaient honoré de leur protection et de leur amitié, son émotion se peignait sur son visage, et les larmes

de la reconnaissance s'échappaient malgré lui de ses yeux. Mais aussitôt que la conversation revenait sur son île, ses yeux pétillaient de joie. L'aspect si doux de retourner dans son pays natal chargé de présents qu'il savait être, aux yeux de ses compatriotes, des trésors inestimables, l'espérance de la considération, de la supériorité même qu'ils devaient lui procurer parmi eux, empêchaient la durée des tristes impressions; il parut au comble du bonheur en s'embarquant.

Pendant son séjour à Londres, Maï passa pour un sauvage stupide chez les uns, et pour un homme très-intelligent chez les autres. Il prit part aux spectacles et aux plaisirs de cette capitale; il imita aisément la politesse élégante de la cour, et montra beaucoup d'esprit et d'imagination. Pour donner une idée de son intelligence, il suffit de dire qu'il fit des progrès étonnants dans le jeu d'échecs; la multiplicité des objets qui affectèrent son imagination si mobile, l'empêcha de s'occuper de ce qui pouvait être utile à ses compatriotes lors de son retour. Accoutumé à obéir à la voix de la nature, il passait son temps dans un cercle continuel de jouissances sans s'occuper de l'avenir. Il ne montra même aucun désir de s'instruire dans l'agriculture, les arts ou les sciences; il subit heureusement l'inoculation. Son jugement était encore dans l'enfance, et, comme un enfant, il désirait tout ce qui l'amusait et produisait sur lui des effets inattendus. C'était pour satisfaire ses goûts enfantins qu'on lui donna un orgue portatif, une machine électrique et une armure complète.

Le roi lui avait accordé une ample provision de toutes les choses que l'expérience avait appris être estimées aux îles de la Société. Lord Sandwich, Banks, et plusieurs autres personnes de distinction, le comblèrent de présents. On ne négligea rien pour qu'il pût donner aux insulaires de Taïti la plus haute opinion de la grandeur et de la générosité des Anglais.

Le 8 juillet 1776, Cook reçut ses dernières instructions, en remit un double au capitaine Clerke, et le 12 il quitta Plymouth, où il ne devait jamais rentrer, laissant derrière lui *la Discovery,* qui n'était pas encore prête.

Le 1er août, *la Résolution* entra dans la rade de Santa-Cruz, à Ténériffe, pour y faire différentes provisions en eau et vins, et surtout en foin pour les bestiaux. Après une traversée insignifiante, elle arriva le 18 octobre au cap de Bonne-Espérance. Pendant qu'on s'occupait à ravitailler le vaisseau, le 31, il s'éleva une tempête horrible : elle dura trois jours, et fut si violente, que, de tous les vaisseaux qui étaient dans le port, *la Résolution* seule tint à l'ancre. Les effets de cette tempête furent funestes pour ceux qui étaient à terre ; l'observatoire et les tentes furent mis en pièces, les instruments éprouvèrent beaucoup de dommages.

Le 10 novembre *la Discovery* arriva ; elle avait souffert de la tempête; il devint nécessaire de faire des réparations qui exigèrent plusieurs jours.

Pendant ce temps, le bétail avait été mis à terre pour se rafraîchir ; Cook fut averti de faire surveiller ses moutons au nombre de seize, qu'il faisait parquer chaque soir. Une nuit, quelques chiens s'élancèrent dans le parc, étranglèrent quatre brebis et dispersèrent le reste; le lendemain on s'aperçut que deux béliers et quatre brebis étaient perdus. Les recherches de la police, à laquelle Cook porta plainte, furent infructueuses; enfin il prit le parti de s'adresser à quelques mauvais garnements, et, au moyen d'une somme, il recouvra ses béliers et deux brebis.

Le capitaine fit tout de suite embarquer son bétail, qu'il augmenta de deux taureaux, deux génisses, deux poulains, deux juments, deux béliers, des chèvres, des lapins et de la volaille; il destinait ces animaux pour la Nouvelle-Zélande et Taïti.

Enfin, ne sachant quand il pourrait renouveler ses vivres, il voulut que ses deux vaisseaux fussent complétement approvisionnés pour deux ans. Tout étant terminé, le troisième voyage commença réellement le 3 décembre, jour où ils perdirent la terre de vue. Le 6, les deux vaisseaux passèrent dans des endroits où la mer était presque rouge comme du sang. On l'examina au microscope; elle parut remplie d'une espèce de petits animaux semblables à des écrevisses infiniment ténues.

Les vaisseaux cinglèrent au S.-E.; ils éprouvèrent un si gros temps, qu'on ne sauva le bétail qu'avec beaucoup de peine. L'air était devenu si vif, que plusieurs chèvres et moutons ne purent y résister.

Le 12, on découvrit deux îles, l'une de quinze lieues de circuit, l'autre de neuf; on passa dans le canal qui les sépare, et l'on ne vit ni arbre ni arbrisseau; elles paraissaient avoir des côtes bordées de roches d'où partaient des montagnes arides aux sommets couverts de neige; puis on trouva quatre autres petites îles. Cook, ayant la certitude que ces îles avaient été découvertes par Marion et Crozet, leur donna ces noms, rendant ainsi hommage à ses devanciers.

Quoique ce fût alors le milieu de l'été, les Anglais sentaient le froid aussi vivement que s'ils eussent été dans l'hiver de leur patrie. Cook ne fut pas découragé; ses instructions lui ordonnaient de rechercher une terre découverte par un Français, M. de Kerguelen. Des informations prises à Ténériffe, auprès de M. de Borda, lui faisaient penser qu'elle devait être dans ces parages; en effet, le 24 décembre, les brouillards s'étant éclaircis, on aperçut successivement plusieurs petites îles, et au delà l'apparence d'une grande terre. Cook eut envie de la tourner, mais en s'approchant il vit que les brouillards s'épaississaient de nouveau, et qu'il y aurait témérité à s'engager au milieu des écueils qui s'offraient de toutes parts; il côtoya donc l'île que M. de

Kerguelen a nommée du *Rendez-Vous*. Mais rendez-vous de qui? C'est ce qui est difficile à dire; elle est assurément inaccessible à tout autre animal que les oiseaux.

L'air s'étant éclairci, on se rapprocha de la grande terre qui était celle de Kerguelen, et l'on trouva bientôt un port commode et sûr. En débarquant, on vit sur la plage une quantité innombrable de veaux marins, de pingouins, etc. Les phoques, jamais visités par les hommes, ne témoignèrent nulle peur, et l'on put en tuer, sans difficulté, tout autant qu'il en fallait pour alimenter les lampes.

L'eau était en abondance et d'excellente qualité, mais le bois et même l'herbe manquaient totalement. Le capitaine Cook monta sur les rochers qui s'étendent en amphithéâtre, afin de pouvoir observer le lointain; le brouillard devint si épais, qu'il ne put rien distinguer, et eut même beaucoup de peine à regagner le bord. Les oiseaux fournirent des provisions fraîches en abondance, et permirent aux équipages de fêter joyeusement Noël. Ce jour-là ils se promenèrent dans la campagne, qu'ils trouvèrent partout stérile. Un matelot rapporta le soir une petite bouteille; elle contenait un parchemin où on lisait :

LUDOVICO XV GALLIARUM
REGE ET D. DE BOYNES
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS ANNIS 1772 ET 1773.

Il demeura prouvé que Cook n'était pas le premier qui eût visité ce havre. Cette inscription était celle que laissa un officier français descendu à terre le 13 février 1772, le jour même où elle fut découverte. Cook, voulant faire connaître seulement qu'il était venu au même lieu, écrivit au revers du parchemin :

NAVES RESOLUTION
ET DISCOVERY
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

Puis il le remit dans la bouteille avec un penny de 1772, et, l'ayant bien bouchée, il la plaça sur une petite pyramide de pierres, sur une éminence d'où elle pouvait être vue par ceux que le hasard amènerait sur cette côte, qu'il nomma *Port de la Nativité.*

Cook s'embarqua dans le canot pour visiter la côte voisine et rechercher du bois sec, mais il ne put en trouver un seul morceau. Le même jour il gravit avec King les hauteurs, et ne fut pas plus heureux que la première fois; les brouillards les empêchèrent de voir au loin. Le 29, on sortit du port et l'on rangea la côte; pendant cette route les vaisseaux furent plus d'une fois en danger de se perdre. Le lendemain on atteignit l'extrémité E. de cette terre de désolation. Dans une grande baie voisine, on vit beaucoup d'herbes marines d'une hauteur extraordinaire, de l'espèce de celle que Banks a nommée *fucus giganteus;* quoique sa tige ne soit pas plus grande que la main d'un homme, elle a jusqu'à dix-huit pieds de long.

Cook démontra que ce qu'on avait pris pour une partie du continent austral n'était qu'une île de petite étendue. Plus heureux que M. de Kerguelen, il la visita, car le navigateur français, quoiqu'il se fût deux fois approché de cette île, s'en éloigna sans pouvoir jeter l'ancre.

Du 30 décembre au 4 janvier 1777, les vaisseaux eurent bon vent et assez beau temps; alors le vent tourna au N., où il fut fixé pendant huit jours et accompagné d'un épais brouillard; ils firent ainsi plus de trois cents lieues dans les ténèbres. De temps en temps le brouillard s'éclaircissait et laissait apercevoir le soleil, mais peu après il devenait plus épais. Malgré cette brume, au moyen de coups de canon, les vaisseaux ne se séparèrent point. Le 19, un coup de vent soudain abattit le grand mât de *la Résolution.* La réparation de ce dommage dura quelque temps; enfin on put y remédier facilement.

Le 24, on aperçut la côte de la terre de Van-Diemen, et le 26 on jeta l'ancre dans la même baie où *l'Adventure* avait mouillé lors de sa relâche pendant le second voyage. Cook s'embarqua aussitôt dans son canot pour chercher un lieu où il pût prendre facilement le bois, l'eau et le fourrage dont il avait besoin; il trouva le bois et l'eau en abondance, mais l'herbe était très-rare; on la rechercha cependant avec empressement, car les bestiaux en manquaient; il fallait pourvoir à leur conservation.

Le 28, les matelots qui coupaient du bois furent agréablement surpris par la visite de quelques naturels. Ils s'avancèrent sans montrer la moindre crainte et avec la plus grande confiance; ils étaient sans armes: un seul portait un bâton de deux pieds de long et pointu par un bout; la plupart avaient la barbe et les cheveux teints d'une couleur rouge; leur peau était noire et leurs cheveux crépus ; en général leurs traits n'étaient pas désagréables. Ils reçurent les présents qu'on leur fit avec une indifférence absolue; lorsqu'on leur offrit du pain et des poissons, ils refusèrent d'en manger, et firent comprendre qu'ils préféraient les petits oiseaux. On avait descendu à terre deux cochons dans l'intention de les laisser; dès qu'ils furent près d'eux, ils les saisirent par les oreilles, et voulurent les emporter, sans doute pour les tuer. Cook, curieux de savoir de quel usage était le bâton porté par un des naturels, le lui demanda par signes. Alors l'un d'eux plaça une pièce de bois pour servir de but, et, se mettant à environ vingt pas de distance, lança plusieurs fois son bâton; mais il était peu adroit, car il manqua constamment le but. Maï, voulant prouver à ces sauvages la supériorité des armes à feu, frappa le but d'une balle; le bruit les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent dans les bois.

Après la retraite des Indiens, Cook, jugeant que

la frayeur les empêcherait de se rapprocher, fit porter deux cochons dans le bois; il savait que ces animaux sont disposés à devenir sauvages et à s'enfoncer dans les fourrés. Il voulait laisser des moutons et des chèvres, mais il craignit que les sauvages ne les détruisissent.

Pendant le séjour sur la terre de Van-Diemen, on ramassa beaucoup de fourrages qu'on avait trouvés en abondance dans l'intérieur; ce qui fit espérer alors de conserver les animaux jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

La Terre de Van-Diemen n'avait été visitée que deux fois avant Cook : par Tasman, qui la découvrit en 1642 et la dénomma, et par le capitaine Furneaux. Cook pensait que cette terre formait la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande; ce n'est pour ainsi dire que de nos jours que cette opinion a été démontrée erronée; on sait que ce sont deux îles séparées par un détroit.

Suivant Anderson, il y a peu de chose à dire sur l'activité et le génie du peuple qui habite la baie de l'Adventure, car en général il paraît fort indolent, et semble avoir encore moins d'intelligence que les habitants à demi brutes de la Terre-de-Feu. Le peu d'étonnement de ces sauvages à la vue d'autres hommes qui leur ressemblaient si peu, ainsi qu'à l'aspect d'une foule de choses complétement inconnues, leur indifférence pour les présents, tout prouve qu'ils manquent d'intelligence. Leurs habitations sont les gros arbres; ils les creusent avec le feu jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds; de sorte qu'ils peuvent y loger trois ou quatre ensemble, et même s'y asseoir autour d'un foyer qu'ils y font avec de l'argile. Ces arbres doivent durer longtemps, car les sauvages ont soin de conserver un côté de l'arbre très-sain, afin que la séve puisse y circuler aisément et entretenir les branches dans toute leur vigueur; au reste, les habitants de cette terre sont évidemment de la même race que ceux de la Nouvelle-

Hollande, quoiqu'ils soient certainement encore plus misérables.

Le 30 janvier, Cook quitta la baie de l'Adventure, et le 10 février il était à son mouillage ordinaire dans le canal de la Reine-Charlotte. Ne voulant pas perdre une minute, il commença le même jour à travailler soit à débarquer les tonneaux, soit à la construction des observatoires. Déjà une foule de pirogues entouraient les vaisseaux; mais peu de naturels voulurent monter à bord, quoique tous reconnussent parfaitement le capitaine; parmi eux était un chef que Cook avait traité avec la plus grande bonté. Rien ne put l'engager à venir à bord; ils pensaient que ces vaisseaux venaient venger le massacre des compagnons de Furneaux; il fallut les protestations les plus solennelles de l'oubli de cette injure pour faire cesser les défiances.

Cependant le radoub se faisait avec promptitude, et l'on travaillait avec zèle à renouveler les provisions. Pour protéger les travailleurs il y avait une garde de dix soldats de marine, et jamais on n'envoyait un canot à distance sans le faire armer. Dans ses précédentes relâches, Cook n'avait pas pris de semblables précautions; il ne les croyait même pas nécessaires; mais la prudence les exigeait, après les sanglantes aventures de Furneaux et de Marion.

Les craintes des naturels s'étant dissipées, ils s'établirent auprès des tentes et fournirent une grande quantité de poissons qui, joints aux végétaux frais, furent une nourriture excellente pour les équipages.

Parmi les chefs qui vinrent aux vaisseaux, il s'en trouvait un, nommé Kahoura, qui, disait-on, était à la tête du parti par lequel les gens de Furneaux avaient été massacrés, et qui même tua de sa main l'officier; plusieurs Zélandais sollicitaient Cook de le mettre à mort. Cook fut inébranlable; il admirait le courage de Kahoura et sa confiance en ses promesses.

Le 15, Cook pénétra dans l'intérieur : il visita le pâ qu'il avait vu dans son premier voyage et les jardins formés à différentes époques ; les choux, les oignons, le pourpier, les raves, la moutarde y croissaient, quoique entourés par les herbes du pays ; les pommes de terre avaient été enlevées. Cependant il en restait assez pour croire que ce précieux légume était naturalisé. En remontant le détroit, le canot se trouva précisément au lieu où le massacre avait été commis. Ayant trouvé là un de ses anciens amis qui n'y avait pris aucune part, Cook obtint, au moyen de Maï, des renseignements sur cette catastrophe. On sut que, pendant le dîner des matelots, un naturel vola quelque chose dans le canot ; le nègre du capitaine Furneaux, gardien du canot, déchargea sur le voleur un violent coup de bâton. Aux cris qu'il poussa, ses compatriotes crurent qu'on l'avait tué ; ils se précipitèrent sur les Anglais et les assommèrent avant qu'ils eussent rejoint le canot ; tout le monde s'accordait à dire que l'attaque n'avait été nullement préméditée, et ceux-là mêmes qui étaient le plus acharnés contre Kahoura le disculpaient sur ce point. Ce chef revint de nouveau à bord avec toute sa famille ; Maï, en l'introduisant dans la chambre du capitaine, s'écria : « Voilà Kahoura, tuez-le ! » puis il dit : « Pourquoi ne le tuez-vous pas ? Vous dites qu'on pend en Angleterre un homme qui en tue un autre ; cet homme en a tué dix, et pourtant vous ne lui ôtez pas la vie, quoique ses compatriotes mêmes le demandent et que cela fût bien fait. » Cook ne se rendit pas à ces arguments et chargea Maï de demander au chef pourquoi il avait tué les gens du capitaine Furneaux. A cette question, Kahoura croisa les bras, baissa la tête et eut l'air de quelqu'un pris dans un piége : il s'attendait à une mort prompte ; mais, sur la promesse de Cook qu'il ne lui serait fait aucun mal, il consentit à expliquer l'affaire. Il pré-

tendit qu'un Zélandais ayant apporté une hachette de pierre pour échanger, celui auquel il l'offrit la prit et ne voulut ni la rendre ni rien donner en retour; le propriétaire arracha alors un pain pour équivalent, et la querelle commença. Le reste de sa version était semblable aux autres. De ces récits, on acquiert la conviction que tout dans cette malheureuse circonstance fut l'effet du hasard; que les Zélandais n'avaient pas de mauvaises intentions : ils combattirent pour leur propre sûreté après la fusillade, et tuèrent les Anglais avant qu'ils eussent pu recharger leurs armes.

Maï avait toujours manifesté le dessein d'emmener avec lui à Taïti quelques-uns des naturels; l'occasion s'en présenta : un garçon de dix-huit ans, nommé Tawaï-Aroua, offrit de l'accompagner et s'installa à bord. Cook, craignant que Maï n'eût séduit ce jeune homme en lui promettant son retour, annonça publiquement que jamais il ne reviendrait. Cette déclaration ne fit sur lui aucune impression. La veille du départ, la mère vint lui faire ses adieux; ils se séparèrent avec toutes les marques d'une vive affection, puis elle reprit sa gaieté et se retira fort tranquillement. Tawaï-Aroua était le fils d'un chef; pour qu'il partît d'une manière digne de sa naissance, on lui donna un petit garçon pour le servir; il avait dix ans et se nommait Kokoa. Son père s'en sépara avec autant d'indifférence qu'il aurait pu quitter un chien, et le dépouilla du peu de vêtements qu'il avait. On lui avait coupé les cheveux, il resta la plus grande partie du jour sans prendre aucune nourriture; quoiqu'on le pressât beaucoup, il répondit que, s'il mangeait ce jour-là, l'atoua le tuerait: cependant, vers le soir, le cri du besoin l'emporta sur les idées de la religion; il mangea, mais très-peu. Cook avait déjà soupçonné chez ces peuples des notions superstitieuses relativement à leurs cheveux; il en avait vu souvent des poignées attachées à

des branches d'arbre, auprès des habitations, mais il n'en avait jamais découvert le mystère. Dès que les Zélandais furent en pleine mer, le malaise qu'ils éprouvèrent les fit repentir de leur projet; ils pleuraient en secret, ils pleuraient en public, chantant une espèce de rhythme modulé à la louange de leur nation. Quand ils furent guéris, ces marques de douleur disparurent; ils oublièrent amis et patrie, et s'attachèrent vivement aux Anglais.

CHAPITRE II.

Traversée de la Nouvelle-Zélande aux îles Tonga. — Découverte de plusieurs îles.

Ce fut le 27 février que les vaisseaux perdirent de vue la Nouvelle-Zélande : retardés par des vents contraires, ils n'aperçurent la terre que le 29 mars. C'était une île habitée, dont les naturels couvraient la plage. Plusieurs pirogues s'étant approchées, Maï apprit qu'elle se nommait *Mangia;* Cook, ne pouvant trouver un port commode, ne voulut pas s'y arrêter, quoique cette île semblât propre à fournir beaucoup de rafraîchissements. La campagne paraissait bien cultivée, et les habitants ressemblaient à ceux de Taïti.

On s'éloigna le 30 mars des côtes de Mangia, et le lendemain, à quatre lieues de distance, on reconnut une autre petite île. Quelques Indiens se jetèrent aussitôt dans leurs pirogues pour venir aux vaisseaux, et trois d'entre eux n'hésitèrent pas à monter à bord. Leur conduite prouva qu'ils étaient tranquilles et qu'ils ne craignaient rien; d'autres arrivèrent, apportant au capitaine des présents envoyés par le roi. Ces hôtes furent promenés partout; il y eut des choses qui les

surprirent, mais rien ne fixa leur attention. Ils avaient peur d'approcher des vaches et des chevaux, et ils ne se formaient pas l'idée de leur nature; mais ils crurent concevoir ce qu'étaient les chèvres et les brebis, car ils firent entendre qu'ils n'ignoraient pas que c'étaient des oiseaux : ces peuples ne connaissaient en animaux que les cochons et les oiseaux; or, comme les brebis ne ressemblent pas aux cochons, ils concluaient qu'elles devaient être des oiseaux.

Le 3 avril, Cook envoya à terre Gore, Anderson, Burney, accompagnés de Maï, pour savoir si l'on pouvait franchir l'enceinte de corail qui entourait l'île, et si l'on pouvait se procurer des provisions. Cette excursion ne remplit nullement le but du commandant; elle donna seulement des renseignements sur les mœurs des habitants, assez semblables à ceux de Taïti. Maï, dans cette journée, joua un rôle important : les insulaires lui firent mille questions sur les Européens, leurs vaisseaux, leur pays, les armes dont ils se servaient. Ses réponses tinrent toutes du merveilleux : il leur dit qu'ils avaient des vaisseaux plus grands que l'île entière; qu'il y avait à bord des instruments de guerre, dont un seul coup suffirait pour anéantir l'île. Ceci les conduisit à demander comment étaient les canons des deux vaisseaux. Maï n'hésita pas à répondre qu'ils suffiraient pour les exterminer : expliquer comment n'était pas facile. Heureusement, il avait dans sa poche des cartouches; il fit voir les balles et la poudre; et comme son explication n'était pas comprise, il ôta la poudre, la plaça au milieu d'un cercle formé par les assistants, et y mit le feu. L'explosion subite, le mélange d'une vive flamme, la fumée, l'odeur remplirent toute l'assemblée d'étonnement, et personne ne mit plus en doute la véracité du récit de Maï. Cette circonstance empêcha les officiers d'être retenus toute la nuit, comme les naturels en avaient l'intention, Maï

ayant assuré que, s'ils ne partaient pas, les canons tireraient. Cette menace eut son effet, et l'on se sépara contents les uns des autres.

Déjà Maï avait découvert un fait extraordinaire. A peine fut-il débarqué, qu'il reconnut dans la foule trois compatriotes natifs des îles de la Société. Une telle rencontre, à deux cents lieues de ces îles, au delà d'un océan immense et inconnu pour eux; une telle rencontre, dans un lieu que Maï visita par un si grand hasard, ressemble à ces situations inattendues que les romanciers aiment à jeter dans leurs fictions pour surprendre le lecteur. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour les Anglais qui assistèrent à cette reconnaissance surprenante; ils voulurent savoir les détails de cette aventure : Maï les donna bientôt. Une vingtaine de personnes des deux sexes s'étaient embarquées à Taïti, dans un canot, pour se rendre à Raïatea. Un vent violent et contraire ne leur permit ni d'atteindre cette île, ni de revenir au point de départ. Les provisions pour ce court passage n'étant pas abondantes furent bientôt épuisées. Ils eurent à souffrir des maux inouïs. Tandis que la tempête les ballottait chaque jour, la fatigue, la faim, la soif enlevaient quelques-uns de ces malheureux réduits à quatre; quand la pirogue fut submergée, ils s'accrochèrent aux bords, et eurent le bonheur d'être aperçus de l'île, d'où l'on se hâta d'envoyer du secours pour les délivrer. L'un d'eux était mort, et les deux autres se trouvaient si bien de leur nouvelle patrie, qu'ils refusèrent l'offre qu'on leur fit de les transporter à Taïti, d'où ils paraissaient partis depuis douze ans, car ils ignoraient la conquête de Raïatea par ceux de Bora-Bora, événement mémorable dans l'histoire des îles de la Société. « Ce fait, dit Cook, peut servir à expliquer, mieux que tous les systèmes, comment toutes les parties détachées du globe, et en particulier les îles de la mer Pacifique, ont pu

être peuplées, surtout celles qui sont éloignées de tout continent, et à une grande distance les unes des autres. »

On sut que cette île s'appelait *Watiou*, et les Taïtiens dirent que les mœurs, les usages, les cérémonies y sont les mêmes qu'à Taïti.

Pendant la nuit, le flot ayant entraîné les vaisseaux, ils se portèrent sur une île voisine, désignée sous le nom de *Wenoua-Iti.* Le lieutenant Gore fut chargé d'aller y chercher du fourrage et des rafraîchissements; il la trouva inhabitée, et rapporta quelques centaines de noix de coco et de l'herbe.

Le 5 avril on cingla vers l'île Harvey, située à quinze lieues de distance, et découverte par Cook en 1773. Alors elle était inhabitée; aussi fut-il étrangement surpris de la trouver très-peuplée par une race qui paraissait différer beaucoup de celle de Watiou. L'assemblée des naturels était bruyante; ils avaient la peau noire et ne portaient aucun tatouage. Ils manifestèrent des intentions hostiles, et semblèrent vouloir s'opposer à un débarquement qu'on ne tenta pas, parce que l'île n'offrait aucun port où les vaisseaux pussent être en sûreté, et qu'il était imprudent de s'exposer aux dangers, n'étant pas assuré de trouver l'eau et le fourrage nécessaires.

La situation était embarrassante : depuis le départ de la Nouvelle-Zélande, les vents contraires, les tentatives inutiles pour se rafraîchir aux îles qu'on avait rencontrées, avaient fait perdre beaucoup de temps. La saison des opérations dans le Nord était déjà commencée; on s'en trouvait si éloigné, qu'il était impossible de songer à explorer cette année les hautes latitudes septentrionales; il ne restait plus qu'à chercher à sauver le bétail, et approvisionner les vaisseaux de manière à conserver les vivres qu'on avait pour l'année suivante. En conséquence Cook prit la réso-

lution de marcher jour et nuit vers les îles des Amis, où il était sûr de trouver ce dont il avait besoin. Mais les calmes en ordonnèrent autrement, et tout ce qu'on put faire, ce fut de gagner, au milieu des vents inconstants, les îles Palmerston, où l'on arriva le 14 avril. Là, on recueillit du cochléaria, des pousses de jeunes cocotiers et d'autres arbres qui fournirent au bétail une nourriture saine. On tua une quantité d'oiseaux. Maï prit assez de poissons pour en distribuer aux deux équipages; il voulut lui-même servir de cuisinier à ceux qui étaient à terre; il fit cuire le poisson et le gibier à la manière de son pays et procura à ses amis un repas délicieux. Enfin on recueillit douze cents cocos qui firent un plaisir général, de sorte que, si l'on eût trouvé de l'eau, Cook n'eût pas regretté la perte de temps que ce retard lui occasionnait. Heureusement les grains de pluie étaient assez fréquents pour qu'on ne manquât pas d'eau.

Au milieu de cette chaleur humide, avec une nourriture presque toujours salée, la santé des équipages se maintenait au point qu'il n'y avait pas un seul malade. Cet avantage était dû sans contredit à l'attention, à la vigilance continuelle du capitaine, qui ne laissait échapper aucune occasion de procurer à ses gens ce qui pouvait être utile à leur santé.

Le 28 avril enfin on toucha à l'île Mango, où l'on prit quelques rafraîchissements, et le 1er mai on jetait l'ancre à Namouka, dans le même lieu où Cook s'était arrêté trois ans auparavant. La grande quantité de pirogues qui environnaient les vaisseaux mirent obstacle à la manœuvre; mais comme elles étaient toutes chargées de provisions, et que les naturels paraissaient bien disposés, on fit peu d'attention à ce contre-temps.

Cook s'occupa d'abord à régulariser les échanges; il savait par expérience que, sans cette précaution,

les objets auraient augmenté de valeur. Il fit ensuite dresser les tentes et envoya ses gens faire de l'eau et du fourrage ; pendant ce temps, il se liait avec un chef nommé Toubo, et l'accompagnait avec Maï à son habitation. Cette demeure, située au milieu d'une belle plantation, était entourée d'une pelouse d'un vert gazon. L'appartement était couvert de nattes. La réception fut très-amicale, et contribua à la bonne harmonie des échanges, qui procurèrent une grande abondance de vivres et surtout une immense quantité de plumes rouges, qu'on savait être si estimées des Taïtiens.

Le 6 mai on reçut la visite d'un chef de Tonga-Tabou, nommé *Finaou*, qui se prétendait roi de toutes les îles, au nombre de cent cinquante-trois. A son arrivée, les naturels allèrent au-devant de lui, et leur manière de lui rendre hommage fut de baisser leur tête aussi bas que ses pieds, et d'en toucher la plante de chaque main, d'abord avec la paume, puis avec le dos. Finaou était un homme de trente ans, grand, svelte et ayant beaucoup de traits européens. Cook, le croyant réellement revêtu de la dignité qu'il se donnait, lui fit des présents considérables. Lorsqu'on vint à bord, aucun des chefs n'osa manger avec lui ; on n'en fut pas fâché, sans cela les convives eussent été fort incommodes.

Les vols étaient presque continuels ; les chefs eux-mêmes en commettaient sans scrupule : un d'eux ayant été pris en flagrant délit, on lui fit appliquer douze coups de fouet, et on le retint jusqu'à ce qu'il eût payé un cochon. Cet exemple agit sur l'esprit des chefs ; mais les esclaves continuèrent, malgré les nombreuses corrections qu'on leur administrait. Le capitaine Clerke trouva enfin une punition efficace : il fit raser complétement la tête aux voleurs pris en flagrant délit ; ce qui les rendait ridicules aux yeux de leurs compatriotes et les désignait aux Anglais.

Lorsqu'on eut épuisé toutes les provisions de l'île, Cook voulut aller à Tonga-Tabou; mais Finaou chercha à l'en empêcher; il proposa de visiter d'abord les îles Hapaï, où l'on trouverait, disait-il, tous les objets nécessaires. Ces îles n'ayant jamais été visitées par les Européens, Cook consentit volontiers à ce changement de route. Le 17 mai, les vaisseaux, après avoir traversé une multitude de petites îles, se trouvèrent à côté de celle de Lafonga; mais ils furent obligés de passer la nuit sous voiles, entourés de brisants de tous les côtés. Au jour, on trouva une anse dans laquelle les vaisseaux entrèrent. Cook descendit à terre; il fut présenté au peuple par Finaou, qui fit dire par son ministre que les étrangers étaient de ses amis, qu'on devait les bien traiter, et porter aux vaisseaux des provisions. Cet ordre produisit un excellent effet, et dans aucun temps les vivres en cochons et les fruits ne furent si abondants à bord. Puis on le fit assister à des fêtes, à des combats de pugilat, à des chants et à des danses. Sur ces entrefaites, Finaou avait réuni les présents qu'il destinait à son ami; il y avait de quoi charger quatre chaloupes. Cette munificence surprit Cook; jamais aucun souverain des îles de cet océan ne lui avait fait, dans tous ses voyages, un si noble présent. On se doute bien que la générosité du commandant ne resta pas en arrière, et que Finaou en fut satisfait.

Finaou ayant montré l'envie de voir manœuvrer les soldats de marine, on les fit descendre à terre, et quand ils eurent exécuté différentes évolutions, ils terminèrent par une décharge générale et des feux d'artifice qui causèrent aux Indiens beaucoup de plaisir et d'étonnement.

Depuis deux jours, Finaou était parti sous prétexte d'aller chercher des provisions sur une île voisine : mais ce hardi imposteur savait que son rôle de roi al-

lait cesser; il avait appris l'arrivée du souverain réel, et ne se souciait pas d'être présent à son entrevue avec les Anglais. En effet, une grande pirogue accosta *la Résolution ;* et les naturels annoncèrent qu'elle portait le roi de toutes les îles, nommé *Poulaho.* Pour la première fois, ils disaient que Finaou n'était pas roi, mais un chef distingué. Cook, qui avait intérêt à ménager tout le monde, invita Poulaho à monter à bord. Il était âgé de quarante ans, de moyenne stature, et si gros, qu'on ne lui voyait aucune taille; ses cheveux étaient lisses, ses traits distingués ; c'était un homme réfléchi et sensé. Il examina le vaisseau et tous les objets avec attention, adressant des questions très-raisonnables. On voulut le faire entrer dans la chambre; ceux qui le suivaient firent difficulté, disant qu'on pourrait marcher sur la tête du roi; lui, moins scrupuleux ou plus curieux, entra et se mit à table; il s'aperçut qu'on avait des doutes sur sa dignité, doutes que le silence de Maï faisait naître, car il avait contracté une étroite amitié avec Finaou; il était fâché de ce qui lui arrivait. Poulaho fit ses efforts pour détruire ce doute; il invita Cook à se rendre à terre, et le fit entrer dans une cabane; une vieille se tenait derrière eux avec un éventail pour chasser les mouches. Alors Poulaho fit exposer devant lui tout ce que le peuple avait reçu en échange, il examina tout, demanda ce que chacun avait donné, et parut content des transactions; il ne retint pour lui qu'un verre. En lui apportant les achats, on se prosternait d'abord devant lui, on déposait chaque objet, on se relevait, puis on se retirait.

Cook, dont le départ avait été retardé par cette visite, leva l'ancre pour retourner à Namouka, et de là gagner Tonga. Dans le trajet, *la Résolution* se trouva en danger d'échouer sur une petite île de sable, entourée de brisants; heureusement tous les matelots

étaient alors sur le pont et exécutèrent les ordres avec sang-froid et agilité, ce qui sauva le vaisseau. Ces situations périlleuses sont nécessairement le partage de l'homme qui navigue dans ces mers inconnues.

Le 4 juin, on arriva à Namouka; Finaou vint le lendemain, et peu après Poulaho, que le vent avait retardé. Finaou se sentit embarrassé du rôle qu'il avait joué; il l'avoua à Cook, voulant, par cet aveu, racheter son mensonge. Le capitaine alla tout de suite visiter ce grand personnage; il était curieux de voir la conduite de Finaou, qui se plaça parmi les courtisans. La présence des Européens le rendit d'abord un peu confus, mais il se remit bientôt; Poulaho et lui eurent une conversation que personne ne comprit, pas même Maï : le rang de Finaou ne fut plus un problème, car les deux chefs s'étant rendus à bord, Poulaho se mit seul à table, et Finaou, ayant rendu hommage au souverain en mettant son pied sur sa tête, sortit de la chambre.

Poulaho invita Cook à se rendre à Tonga. Pendant la route, *la Résolution* fut entraînée sur des hauts-fonds couverts de rochers de corail. L'attention la plus scrupuleuse, les manœuvres les plus adroites ne purent empêcher qu'elle ne touchât à la pointe d'un roc. *La Discovery* toucha aussi, mais ni l'un ni l'autre des vaisseaux ne fut endommagé, et l'on gagna l'île où l'on trouva un havre commode; pendant qu'on louvoyait pour y entrer, le roi était dans sa pirogue, suivi d'un grand nombre de canots. Deux d'entre eux n'ayant pas eu le temps de se retirer du passage de la pirogue royale, elle passa dessus et les submergea.

Dès qu'on fut à l'ancre, Cook débarqua, le roi l'attendait : il le conduisit dans une jolie cabane, la lui offrit pour y demeurer tant qu'il resterait à Tonga, et fit aussitôt donner un grand kava en son honneur. Cook accepta les offres généreuses de Poulaho; il fit

dresser une tente près de la maison; on débarqua les bestiaux, et bientôt une véritable foire fut organisée dans ce lieu. Finaou, devenu personnage secondaire, voulut continuer à montrer son opulence par de riches présents journaliers; le roi n'était pas moins attentif. Les incertitudes de Cook sur le rang de chacun recommencèrent quand il apprit qu'il y avait un vieux chef, nommé *Mari-Wagui*, qui paraissait autant au-dessus de Poulaho, que celui-ci l'était de Finaou; il désira voir ce chef. Poulaho s'offrit pour l'accompagner. Ce jour-là on ne put le trouver; mais le lendemain Mari-Wagui vint dans le voisinage des vaisseaux, et Cook alla le visiter avec Finaou. Dans la relation originale il se rencontre une grande confusion dans les dignités de ces chefs; outre les trois dont nous venons de parler, il y en avait encore un autre, et tous rendaient hommage à un enfant de douze ans, fils de Mari-Wagui. M. Dumont d'Urville a pu seul débrouiller l'obscurité de ces questions.

Anderson fit une course dans l'intérieur et put examiner la fabrication des étoffes, qui diffère de celle de Taïti; les femmes seules en sont chargées: elles prennent des tiges de mûrier à papier, en enlèvent l'écorce, dont elles grattent l'intérieur avec une coquille de moule, puis elles roulent l'écorce pour lui ôter la convexité que lui a donnée la tige; et, la laissant tremper pendant une nuit dans l'eau, la plaçant ensuite en travers sur le tronc équarri d'un petit arbre, elles la battent avec un instrument de bois également carré, d'un pied de long et plein de rainures de tous côtés. Une pièce se trouve ainsi faite suivant la grandeur de l'écorce. Cette opération est souvent répétée; on roule plusieurs fois l'étoffe; on la bat plus longtemps, mais c'est plus pour en resserrer que pour en étendre le tissu. Ces pièces d'étoffe ont depuis quatre jusqu'à six pieds de long, et sont larges de moitié. Une autre per-

sonne les prend quand elles sont sèches, les joint par une des extrémités, en enduisant les lisières du suc gluant d'une graine; quand elles sont ainsi allongées, on se sert d'une espèce d'empreinte faite avec une substance fibreuse dont le tissu est fort serré; on la place sur un morceau de bois et on étend l'étoffe dessus, puis on la frotte avec le suc d'un arbre. Ce suc colore l'étoffe d'un brun foncé, tandis que l'empreinte laisse une impression et sert en même temps à consolider les parties.

Le séjour des Anglais fut marqué par des fêtes continuelles, et, comme à Mapaï, ils y répondirent par les évolutions des soldats et des feux d'artifice. La pluie de feu qui termina ces derniers les stupéfia. Le roi était derrière tout le peuple, parce que l'étiquette veut que personne ne soit derrière lui; mais on avait ménagé l'espace de manière qu'il n'y eût personne devant lui pour l'empêcher de voir.

La dextérité des naturels et leur caractère essentiellement voleur faisaient courir les plus grands risques au bétail qui était à terre. Cette raison détermina Cook à déclarer l'intention qu'il avait d'en laisser une partie sur l'île, et même d'en faire la distribution immédiate; en effet, le 19 juin il assembla les principaux chefs, donna à Poulaho un taureau, une vache et trois chèvres; Mari-Wagui eut un bélier avec deux brebis, et Finaou un cheval et une jument. Maï fut chargé de leur expliquer l'importance de ces animaux, et la manière dont il fallait s'y prendre pour les conserver et les faire prospérer; puis on montra à deux naturels comment on les soignait. Cette générosité ne fut pas sans inconvénients; il y eut des Indiens jaloux qui, dès le lendemain, volèrent deux chevaux et des dindons. Cook, à cette nouvelle, fit saisir trois pirogues qui étaient le long de son bord, et s'étant rendu au rivage, il trouva Poulaho, son frère et Finaou; il

les fit entourer d'une garde, et leur déclara qu'il ne les lâcherait que quand tous les objets dérobés lui auraient été restitués. Ces chefs cachèrent leur trouble, promirent de faire rendre tout, et se mirent à boire le kava avec une apparente tranquillité. La plus grande partie des objets ayant été immédiatement rendus, et les chefs ayant assuré que les autres le seraient promptement, on les fit mettre en liberté. Cette affaire ne diminua en rien la confiance de Poulaho; il sentait que la conduite de Cook était juste.

Le lendemain, il vint même l'inviter à une grande fête. En descendant à terre, le peuple était occupé à placer en face de la cabane des Européens quatre poteaux, à deux pieds l'un de l'autre, et formant un carré. Cet espace fut rempli d'ignames; à mesure que la hauteur de la pile augmentait, ils attachaient des traverses aux poteaux à distance de quatre pieds, pour élever l'édifice qu'ils montèrent successivement jusqu'à trente pieds d'élévation. Sur l'une des piles, ils placèrent deux cochons cuits au four, et sur l'autre un cochon vivant; à la moitié de la hauteur, il y en avait un dernier attaché par les pieds. Ils firent ensuite, des deux côtés de la place, plusieurs tas d'ignames et de fruits à pain; ils y ajoutèrent du poisson, une tortue, une pièce d'étoffe, une natte et des plumes rouges, c'était un présent du roi : Poulaho voulait surpasser, comme il le fit en effet, la libérale conduite de Finaou à Mapaï.

Les provisions étant complètes, on s'occupa à opérer l'embarquement de ce qui était à terre. Cook profita de ce moment pour faire une course dans l'intérieur, au village de Moua; puis il ramena Poulaho à bord, et compléta sa riche collection de présents en lui donnant un service de table en étain. Un bassin surtout avait fixé son attention; quand on lui demanda pourquoi, il dit qu'il voulait le consacrer à deux usages dont la

singularité amusa les auditeurs. Pendant les absences que le roi fait de Tonga, un bassin de bois dans lequel il lave ses mains reste exposé à la vénération publique; c'est à lui qu'on rend tous les respects dus à la royauté; le souverain pensait qu'un bassin d'étain serait bien plus convenable pour un si noble usage. L'autre emploi auquel il le destinait était de remplacer le même bassin de bois pour découvrir les vols. Lorsqu'un voleur ne peut pas être reconnu, le peuple entier est assemblé devant le roi. Il lave ses mains dans le bassin : on jette l'eau, et tous les sujets viennent ensuite, l'un après l'autre, le toucher. Si le coupable ose y mettre la main, il tombe mort à l'instant, et celui qui refuse de se soumettre à la cérémonie, est, par cela seul, reconnu coupable.

Tout était prêt pour le départ; mais les vents empêchèrent de sortir du havre pendant plusieurs jours. Ce fut à cette circonstance que Cook dut d'assister à une des fêtes les plus curieuses de toute l'Océanie. Aucun Européen n'a revu depuis cette mémorable cérémonie, appelé *Natchi*. Comme on en lit les détails dans le deuxième volume de l'*Abrégé des Voyages* de cette collection, détails copiés dans la narration même, nous nous abstiendrons de les reproduire ici.

Ce fut à Moua que Cook prit congé de ses amis. Outre les bestiaux déjà remis, il leur laissa un verrat et trois truies anglaises, voulant améliorer l'espèce naturellement très-petite de l'île. Finaou demanda un lapin et une lapine, qu'on lui donna. Le 10 juillet, l'expédition quitta Tonga, et le lendemain elle était à Eoa, dans la même rade qu'en 1773. Tout aussitôt Cook reçut la visite de Tahofa, son ancien ami; il lui confia un bélier et deux brebis, présent qui fut reçu avec joie. Il sema dans la plantation des melons et autres végétaux; il y planta un ananas. Il y avait lieu de croire que ces soins ne seraient pas inutiles, puisqu'on

Frontispice. P. 195



de Sainson del.

Mort de Cook.

servit à dîner un plat de navets provenant de la graine laissée lors du premier voyage.

Le séjour de Cook dans cet archipel fut de près de trois mois. Il régna entre les Anglais et les Indiens une amitié qui ne fut que rarement troublée par de légers incidents de vol, lesquels n'eurent jamais de conséquences graves; il est vrai que le capitaine apportait une attention continuelle à empêcher tout ce qui pouvait amener de la mésintelligence. Pendant tout ce temps, on n'eut pas besoin de toucher aux vivres du vaisseau; ce qu'on obtenait dans les marchés suffisait pour la consommation journalière, et l'on en mit en réserve une assez grande quantité. Les bestiaux, entretenus d'herbes fraîches, reprirent l'apparence de santé et de force, et l'on put croire qu'ils arriveraient facilement à leur destination. Enfin ce séjour si utile ne causa aucune perte de temps, puisque la saison était trop avancée pour aller au nord, quand on arriva à Namouka.

CHAPITRE III.

Arrivée et séjour à Taïti.

Les vaisseaux, partis de Tonga le 17 juillet, éprouvèrent pendant plusieurs jours des coups de vent qui endommagèrent les mâtures; *la Discovery* fut surtout maltraitée. Le 18 août, on fut en vue d'une île entourée de rochers de corail : quelques naturels vinrent dans des pirogues, mais ils ne se décidèrent jamais à monter à bord, malgré les sollicitations de Maï, dont ils entendaient le langage. Ils firent plusieurs signes pour engager à descendre à terre; Cook ne voulut pas courir le risque de perdre l'avantage d'un bon

vent pour examiner une île qui paraissait de peu d'importance : il apprit des insulaires qu'elle se nommait Toubouaï.

Le 22 août, Cook aperçut Taïti et voulut descendre à Taïarabou pour se procurer quelques rafraîchissements avant d'aller à Matawaï. A peine les vaisseaux étaient-ils près du rivage, que plusieurs canots vinrent à bord. C'était un objet de curiosité d'observer l'effet que Maï ferait sur ses compatriotes. Le premier accueil ne fut pas flatteur : ceux qui montèrent les premiers ne firent seulement pas attention à lui; le chef Outi qui l'avait connu, le mari de sa sœur même lui parlèrent sans témoigner le moindre plaisir de le revoir; au contraire, leur conduite marqua une froide indifférence, jusqu'à ce que Maï, emmenant son beau-frère dans la chambre, lui ouvrit le tiroir où il gardait ses plumes rouges et lui en donna quelques-unes : alors les choses changèrent de face : le chef Outi vint lui demander d'être son *taïo* (ami) et de changer de nom. Le glorieux Maï accepta cet honneur et le confirma par un présent de plumes. Bienheureuses plumes ! sans elles Maï n'aurait pas reçu un coco; Outi envoya tout de suite un cochon !

La sœur de Maï vint le voir : cette rencontre fut accompagnée des expressions de la plus vive tendresse; c'était la nature qui parlait.

Dès qu'on sut dans l'île que les vaisseaux avaient des plumes rouges, les pirogues se chargèrent de cochons et de fruits. Cinq ou six plumes suffisaient d'abord pour payer un cochon de cinquante livres; mais comme tout le monde en avait, elles baissèrent le soir même de cinq cents pour cent; cependant elles étaient encore préférées aux clous et à la verroterie, objets si estimés dans les précédents voyages.

Cook et Maï débarquèrent; ils allèrent visiter un personnage extraordinaire que Maï prétendait être le

dieu de Bora-Bora. Ils le trouvèrent assis sous l'abri d'une pirogue. C'était un homme d'un certain âge, qui avait perdu l'usage de ses membres. On l'appelait *Orra* ou *Olla,* qui est le nom du dieu de Bora-Bora. Mais son véritable nom était *Etari.* Rien du reste ne le distinguait des autres chefs. Maï lui présenta une touffe de plumes liées au bout d'une baguette, et, après une conversation indifférente, toute son attention fut portée sur une vieille femme, sœur de sa mère, qui se jeta à ses pieds et les baigna de larmes. Cook le laissa au milieu de sa joie et alla voir une maison en bois, bâtie, disait-on, par des Européens : en effet, il découvrit que toutes les planches avaient été apportées d'Europe, et, sur une croix de bois placée auprès, il put lire :

CHRISTUS VINCIT.
CAROLUS III IMPERAT. 1774.

Pour conserver son droit d'antériorité, Cook fit graver de l'autre côté de la croix :

GEORGIUS III REX.
ANNIS 1769.
1773, 1774 ET 1777.

L'inscription prouvait que ces vaisseaux étaient espagnols; ils avaient laissé plusieurs animaux, des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau et un bélier. La conduite des équipages leur avait valu l'amitié des habitants; ils n'en parlaient qu'avec estime et vénération.

Cependant l'arrivée des vaisseaux s'était promptement répandue; le roi Wahi-Adoua le sut bientôt, et envoya un chef avec un présent; lui-même arriva le lendemain et fit prier Cook de descendre à terre. Maï l'accompagna et voulut se montrer dans toute sa splendeur; il ne s'habilla ni à l'anglaise, ni à la mode de Taiti, ni à celle de Tonga, mais avec le mélange le

plus risible de tous les vêtements qu'il possédait. La visite solennelle eut lieu ; Cook fit ses présents, et chacun des chefs prononça un long discours roulant sur l'amitié des Anglais. On tira le soir des feux d'artifice ; et tout le monde fut content, à l'exception de Maï, dupe encore de son ostentation.

Il avait préparé un *maro* composé de plumes rouges et jaunes, destiné à Otou, roi de toute l'île; il ne put résister au désir de le porter à terre pour le faire voir et le donner à Wahi-Adoua, qui devait le remettre à Otou; mais le chef le garda pour lui et n'envoya pas à Otou la vingtième partie de ce magnifique présent.

Le 24 août, les vaisseaux allèrent prendre leur station à Matawaï. Aussitôt Cook se rendit à terre pour visiter son ami Otou, qui avait quitté sa résidence royale de Paré à la nouvelle de l'arrivée des Anglais. Cook s'avança vers lui et le salua. Maï fléchit le genou et lui baisa les pieds; et, quoiqu'il présentât au roi une superbe touffe de plumes et trois aunes de drap d'or, on fit peu d'attention à lui. Cook offrit un habit complet de fine toile, un chapeau bordé en or; et, ce qui fit le plus de plaisir, une grande quantité de plumes rouges et un bonnet également en plumes. Otou donna en retour assez de provisions pour nourrir les deux équipages pendant une semaine entière. Bientôt après arriva la mère du roi avec un présent qu'elle divisa entre Cook et Mai : le bruit des richesses de ce dernier commençait à lui donner de l'importance. Cook, qui désirait l'établir auprès d'Otou, favorisait cette opinion; il croyait qu'il serait à portée de donner les instructions pour les animaux qu'il voulait laisser au prince. D'ailleurs il jugeait bien que, né dans une classe inférieure, plus il serait éloigné de son pays natal, plus il serait en faveur.

Le pauvre Maï rejeta ce sage conseil; il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il perdit bientôt l'amitié

d'Otou et de tous les chefs, et ne se lia qu'avec des vagabonds et des étrangers qui n'avaient d'autre but que de le dépouiller; si Cook n'y eût mis obstacle, ils ne lui auraient rien laissé.

Après dîner, Cook donna au chef les volailles qu'il avait apportées : c'étaient un paon et sa femelle, des oies, des canards. Les oies et les canards eurent des petits avant le départ des vaisseaux. Il lui laissa aussi les vaches, le taureau anglais, le cheval et la jument. Ce fut un curieux spectacle de voir les deux capitaines se promener, au milieu de la foule ébahie, montés sur les chevaux; les Espagnols, conquérants du nouveau monde, ne causèrent pas plus d'étonnement aux Mexicains. Cet exercice fut répété chaque jour par quelques officiers; et toujours les Taïtiens témoignaient la même curiosité et la même surprise; ils paraissaient être dans le ravissement en voyant l'usage qu'on pouvait faire des chevaux. Nulle autre chose, apportée par les Européens, ne leur donnait une si haute idée de la grandeur et de la puissance des nations étrangères. Les vaisseaux se trouvèrent délivrés d'un grand fardeau; ce bétail avait été bien incommode, mais la réussite payait les peines. Cook s'était ainsi associé aux vues de son souverain en dotant Taïti d'animaux utiles. On prépara un terrain pour un jardin; on y sema plusieurs graines, qui prospérèrent bientôt; on craignit cependant qu'il n'arrivât à ces fruits la même chose qu'à une vigne plantée par les Espagnols : plusieurs insulaires voulurent goûter le raisin encore vert; son acidité le fit regarder comme un poison; ils foulèrent la vigne aux pieds. Maï l'ayant découverte en fut transporté de joie, car il ne doutait pas qu'il ne pût faire du vin pourvu qu'il eût des raisins; il en coupa plusieurs rejetons pour les planter ailleurs; le pied primitif fut taillé et remis en état.

Les nombreux amis de Cook vinrent le voir, et tous

apportaient des présents; parmi eux se trouvait un jeune homme qui fut reçu avec des acclamations de joie: c'était Hidi-Hidi, l'ancien hôte de *la Résolution.* Tout joyeux de revoir ses amis, il s'efforçait de se rappeler quelques mots d'anglais pour exprimer son bonheur. *Yes, sir; you please, sir.* « Oui, Monsieur; s'il vous plaît, Monsieur, » disait-il à chaque instant. On lui remit les habits que lui envoyait l'Amirauté; mais la force de l'habitude prévalut, il ne porta ces habits que trois jours et reprit ceux de son pays.

La guerre entreprise contre le roi d'Eïmo, et pour laquelle on avait réuni la formidable flotte dont nous avons parlé précédemment, durait encore. On apprit que les partisans d'Otou avaient été chassés. A cette nouvelle les chefs se réunirent chez Otou, et Cook fut admis à la conférence. Une seconde expédition fut ordonnée; plusieurs engagèrent le capitaine à prendre parti pour les Taitiens; mais il sut résister à leurs sollicitations en alléguant que, le peuple d'Eïmeo ne l'ayant jamais offensé, il ne pouvait se mêler à une querelle dont il ne connaissait même pas le motif. Les chefs parurent satisfaits de cette raison et n'insistèrent plus.

Ce fut dans cette circonstance qu'on acquit la certitude de l'usage qu'avait ce peuple d'immoler des victimes humaines pour se rendre la divinité favorable. Cook assista à la cérémonie: la victime paraissait un homme d'un âge mûr et de la plus basse classe du peuple. Malgré ses questions le capitaine ne put savoir si cet homme avait commis quelque crime méritant la mort: il est certain qu'en général le choix tombe sur des criminels ou sur des vagabonds qui, n'ayant point de domicile fixe, vivent du produit de leurs rapines. Ceux qu'on destine à périr n'en sont jamais avertis qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. Lorsque, dans les cas extraordinaires, un chef juge

convenable de faire un sacrifice humain, il choisit lui-même la victime et donne soudain l'ordre de l'immoler, ce qui s'exécute à l'instant en la frappant d'un violent coup de massue par derrière.

Cook compta quarante-neuf crânes humains appendus devant le moraï; et, d'après les débris des victimes, il ne pouvait y avoir longtemps qu'elles avaient été égorgées. Un autre sacrifice semblable eut lieu quelques jours après, toujours dans le même but. Le 4 septembre, Maï donna à dîner dans l'île au capitaine et à ses officiers. Le repas fut très-bon et composé de poissons, de volailles, de porcs et de pouddings. Le chef Otou fut du dîner; dans l'après-midi, Cook l'accompagna à sa maison, où il trouva tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions qu'on lui destinait. Il y avait entre autres choses un gros cochon qu'ils tuèrent en sa présence. Ils firent onze portions des entrailles, et l'on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, et la plupart emportèrent cru ce qu'ils reçurent.

Le lendemain, un jeune bélier de la race du Cap, qu'on avait eu beaucoup de peine à conserver, fut tué par un chien. Cook était vivement occupé du soin de propager aux îles de Taïti ce quadrupède utile, et la perte du bélier fut un véritable malheur.

Pour divertir les insulaires, le 7, dans la soirée, Cook fit tirer des feux d'artifice. Ce spectacle fit grand plaisir à une partie des naturels, mais il causa un effroi terrible à la plupart, et l'on eut bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devait terminer la fête : l'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent, et les hommes les plus courageux s'enfuirent avec précipitation.

Otou invita Cook à assister à une revue générale des pirogues de Matawaï et de Paré. Il y avait environ

soixante pirogues de guerre munies de plates-formes, sur lesquelles les guerriers devaient combattre. Le nombre des pirogues moins grandes était à peu près aussi considérable. Les chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne se rendrait à Paré que le lendemain. Curieux de connaître la manière de se battre des Taïtiens, Cook pria Otou d'ordonner à quelques-unes de ses pirogues d'exécuter devant lui les manœuvres de combat. Le roi fit sortir deux pirogues de la baie. Otou et Cook montèrent sur un de ces bâtiments, et Maï se rendit à bord du second. Lorsqu'elles se furent assez éloignées pour laisser entre elles l'espace nécessaire aux évolutions, les deux pirogues se retournèrent en face, s'avancèrent, puis reculèrent avec toute la vivacité que purent leur donner les pagayeurs. Sur ces entrefaites, les guerriers qui occupaient les plates-formes brandissaient leurs armes, et faisaient des mines et des contorsions qui semblaient n'avoir d'autre but que de les préparer à l'assaut. Otou se tenait à côté de la plate-forme et donnait le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité et la promptitude du coup d'œil lui étaient nécessaires pour saisir les moments favorables et éviter ce qui pouvait donner de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé et reculé au moins douze fois, elles s'abordèrent de l'avant; après un combat de peu de durée, les guerriers de la plate-forme où était placé Otou parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, et Maï et ses camarades se rendirent maîtres de cette pirogue. En cet instant Otou et ses pagayeurs se jetèrent à la mer comme s'ils eussent été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

Leurs batailles navales ne se livrent pas toujours de cette manière. Selon les détails donnés par Maï, les insulaires commençaient quelquefois par amarrer les deux pirogues l'avant contre l'avant, et combattaient ensuite jusqu'à ce que les guerriers de l'un des deux

bâtiments fussent tués. Cette manœuvre terrible prouve qu'alors ils étaient résolus de vaincre ou de mourir. En effet, ils ne devaient compter que sur la victoire ou la mort, car, de leur aveu, ils ne faisaient jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservassent les prisonniers pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

Maï, pendant son séjour en Angleterre, avait été frappé des armures antiques conservées dans l'arsenal; le roi, l'ayant appris, lui en fit donner une complète. Après ce combat simulé, Maï crut l'occasion favorable pour montrer cet habit de guerre, auquel il attachait un grand prix; il s'arma complétement, et vint s'escrimer sur la plate-forme de la pirogue, tandis que les rameurs le promenaient le long du rivage; mais il ne produisit aucun effet : sa mauvaise conduite avait tellement aliéné l'esprit du peuple, que personne ne fit attention à lui.

Cook, avant de quitter Taïti, voulut aller à Paré pour examiner les animaux qu'il avait confiés à Otou; tous étaient bien soignés et en bon état. Il lui demanda quatre chèvres, qu'il comptait laisser à Raïatea et dans une autre île, s'il en rencontrait en allant au nord. Le lendemain, Otou les amena à bord et pria son ami de se charger d'une grande pirogue double pour l'*ariirahi no Beritani;* c'était la seule chose, disait-il, digne de Sa Majesté britannique. Le capitaine fut très-content de cette marque de reconnaissance, surtout quand il sut que personne ne lui en avait suggéré l'idée. Mais cette magnifique pirogue était trop grande pour être embarquée sur *la Résolution;* on fut obligé de refuser ce présent, ce qui fit de la peine à Otou.

Le 30 septembre les vaisseaux quittèrent Matavaï, et le même jour ils mouillèrent à Eïmeo, où Cook, qui avait refusé de seconder Otou dans l'attaque contre cette île, se trouva dans la fâcheuse nécessité de causer aux naturels de grands désastres. Une chèvre fut déro-

bée; on la rendit après quelques difficultés; une seconde ayant également été prise ne put être retrouvée : Cook, la voulant à tout prix, fit une excursion dans l'île, mit le feu à cinq ou six maisons et à un grand nombre de pirogues de guerre, puis il envoya un message au roi, lui annonçant qu'il continuerait tant qu'il n'aurait pas sa chèvre, que le roi réussit bientôt à trouver. La paix se rétablit, et des échanges produisirent de nombreuses provisions.

Le 12 octobre Cook arriva à Wahine; sa seule occupation fut l'établissement de Maï, qui trouva une sœur et un frère, dont la conduite fut différente de sa famille de Taïti : loin de le dépouiller, on le protégea. Il crut l'occasion favorable pour fixer son protégé, quoique le projet constant de Maï eût été de rester à Raïatea; il désirait rentrer dans les terres que les conquérants avaient enlevées à son père. Il voulait que ce fût par force; mais Cook n'était pas disposé à cette mesure; il le fit donc consentir à choisir Wahine pour domicile. Il fallait pour cela le consentement de l'arii-rahi et la cession du terrain. Cook se disposa en conséquence à faire une visite à Taïre-Taria, revêtu de cette dignité. Maï et tous les insulaires de quelque importance arrivèrent aux vaisseaux : c'était ce que désirait le capitaine, car il voulait s'occuper tout de suite de l'établissement de son protégé, et il crut que l'occasion était favorable. Maï paraissait désirer alors de s'établir à Wahine; en conséquence il s'habilla très-proprement, et prépara un magnifique présent qu'il destina au chef, et un second qu'il voulait offrir à l'atoua. Depuis que son protecteur l'avait séparé de la troupe de fripons qui l'environnèrent à Taïti, il s'était conduit avec prudence et de manière à mériter l'estime et l'amitié de tous ceux qui le virent. Le débarquement rappela à terre la plupart des naturels qui s'étaient rendus aux vaisseaux; et, après s'être réunis à ceux qui se trouvaient sur la

côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours de peuple fut très-nombreux : on n'avait jamais vu sur aucune de ces îles autant de personnages importants des deux sexes. Ces naturels paraissaient plus robustes et d'un teint plus blanc que les indigènes de l'île de Taïti, et, proportionnellement à l'étendue du pays, il y avait plus d'hommes qui semblaient riches et revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avaient un embonpoint considérable. Cook ne voulait commencer sa négociation qu'après l'arrivée de l'arii-rahi, et l'on attendit Taïre-Taria ; mais, en le voyant, il jugea que cette précaution était inutile, car il n'avait pas plus de huit à dix ans. Maï, qui se tenait à quelque distance du prince et de ceux qui l'entouraient, offrit d'abord au dieu des plumes rouges, des étoffes, etc. Il fit ensuite une seconde offrande qui devait être présentée à l'atoua par le chef, et, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges ; chaque article fut placé devant l'un des assistants, et accompagné d'une prière et d'un discours prononcé par un des amis de Maï, près duquel il était assis, et auquel il souffla la plupart de ses phrases. Il eut soin de ne pas oublier ses amis d'Angleterre, non plus que ceux qui l'avaient ramené sain et sauf dans sa patrie. Il ne cessa de faire mention de *l'arii-rahi no Beritani* (du roi d'Angleterre), de lord Sandwich, de Touti et de Tati (de Cook et de Clerke). Quand il eut achevé ses offrandes et ses prières, le prêtre prit un à un les divers articles qu'on avait déposés devant lui, et, après une courte prière, il les envoya au moraï. Maï s'écria que si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y aurait portés lui-même.

Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Maï s'assit près du capitaine, et l'on entra en négociation. Cook fit d'abord un riche présent au jeune roi, qui lui en fit un magnifique de son côté ; ils convinrent ensuite de la manière dont les insulaires trafiqueraient

avec les équipages. Enfin il parla aux chefs assemblés de l'établissement de son ami. Il fut convenu qu'on lui donnerait un terrain d'environ trois cents pieds de largeur et autant de longueur entre le rivage et la montagne. Cook lui fit bâtir une maison et planter un jardin.

Maï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à Taïti, où il avait donné les choses les plus précieuses qu'il eût reçues en Angleterre et ailleurs. Sa position était un sujet de jalousie : il allait vivre dans une contrée où l'on ne connaît guère d'autre principe des actions morales que l'impulsion immédiate des désirs et des fantaisies; il allait être le seul riche de la peuplade, et c'est là surtout ce qui le mettait en danger. Le hasard heureux l'ayant lié avec les Anglais, il rapportait un amas de richesses qu'aucun de ses compatriotes ne pouvait se donner, et que chacun d'eux enviait : il était donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

Cook lui conseilla, dans l'espoir de prévenir ce malheur, de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs, pensant que la reconnaissance les exciterait à le prendre sous leur protection et à le garantir de l'injustice des autres.

Il suivit en effet ce conseil. Ne voulant pas trop compter néanmoins sur les effets de la reconnaissance, Cook employa un moyen plus imposant, celui de la terreur. Il ne laissa échapper aucune occasion. Il convoqua les insulaires, et leur dit qu'il se proposait de retourner bientôt parmi eux; que s'ils attentaient à la propriété ou à la personne de son ami, il se vengerait impitoyablement sur tous ceux qui lui auraient fait du mal. Selon toute apparence, cette menace devait contenir les naturels, car les diverses relâches que les Anglais avaient faites aux îles de Taïti leur persuadèrent que les vaisseaux revenaient à certaines époques; et les

événements ont prouvé que Maï avait été généralement respecté, tant qu'il n'avait commis aucune injustice envers ses compatriotes.

La maison de Maï fut presque achevée le 26, et il y fit apporter la plupart de ses trésors. Parmi la foule de choses inutiles qu'il avait reçues en Angleterre, était une caisse de joujoux; il eut soin de montrer aux naturels les bagatelles qu'elle contenait, et la multitude étonnée parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chaudrons, ses plats, ses assiettes, ses bouteilles et ses verres, enfin aux divers meubles dont on se sert dans les ménages d'Europe, il y eut à peine un seul de ces articles qui attirât les regards des insulaires : il commençait lui-même à juger cet attirail inutile; il sentait qu'un cochon cuit au four est plus savoureux qu'un cochon bouilli, qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une assiette d'étain, et qu'on boit aussi bien dans un coco que dans un verre de cristal. Il vendit aux équipages des deux vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de panneterie qu'ils voulurent acheter. Il reçut en échange des haches et des outils de fer, qui avaient plus de valeur intrinsèque dans cette partie du monde, et qui devaient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il devait passer le reste de ses jours.

« Dès que Maï fut établi, dit Cook, dans sa nouvelle habitation, je songeai à partir. Je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument et une chèvre pleine, que je laissai à mon ami, dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie et deux cochons de race anglaise; et il s'était procuré ailleurs une ou deux truies.

« Les détails relatifs à Maï intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs, et je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une manière satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Maï avait pris

à Taïti quatre ou cinq teouteous; il gardait d'ailleurs ses deux jeunes gens de la Nouvelle-Zélande. Son frère et quelques autres de ses parents le joignirent à Wahine, en sorte que sa famille se trouvait déjà composée de huit ou dix personnes. »

La maison que Cook lui fit bâtir avait vingt-quatre pieds de long, sur dix-huit de large et dix de hauteur; on y employa des bois de pirogues détruites par les Anglais à Eïmeo; on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appât du fer n'excitât point les naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après le départ de l'expédition, il en construirait une plus grande sur le modèle des habitations du pays; que pour mettre en sûreté celle que les Anglais lui avaient construite, il la couvrirait avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des chefs promirent de l'aider, et si l'édifice projeté avait occupé le terrain qu'indiquait son plan, il n'y en aurait pas eu dans l'île de plus étendu.

Un mousquet, une baïonnette et une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets et deux ou trois sabres ou coutelas composaient son arsenal. « Il fut enchanté des armes, dit Cook, mais, en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir, car j'étais persuadé qu'il serait plus heureux si nous ne lui laissions point d'armes à feu, ou d'armes européennes d'aucune espèce. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes.» Ce que nous dirons de sa conduite depuis le départ et la mort de l'intrépide capitaine prouvera combien sa méfiance était fondée, et qu'il avait bien jugé Maï.

Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenaient, et qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plu-

part des officiers de *la Résolution* et de *la Discovery ;* sa table leur offrait en abondance les meilleures productions de l'île.

Le 2 novembre, à quatre heures du soir, Cook profita d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'E., et sortit du havre. La plupart de ses amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voile; et afin de satisfaire leur curiosité, il fit tirer cinq coups de canon. Ils lui firent tous leurs derniers adieux, excepté Maï, qui l'accompagna quelque temps en mer. L'hansière amarrée sur la côte fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage. Ceux qui travaillaient aux manœuvres, ne s'apercevant pas qu'elle était rompue, abandonnèrent la partie qui se trouvait sur la grève, et il fallut l'envoyer chercher par un canot. Maï s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha du capitaine; mais il essaya en vain de se contenir; il versa un torrent de larmes, et l'officier King, qui commandait le canot, le vit pleurer durant toute la route.

Le 3 novembre on arriva à Raïatea. Cook eut une entrevue avec son ami Ori, réduit alors à la condition de simple particulier; il lui fit un riche présent. Pendant dix jours on se livra à des travaux astronomiques; mais, le 13, commença une série d'événements qui ennuyèrent beaucoup le capitaine. Un soldat de marine, John Harrison, en sentinelle devant les tentes, déserta avec armes et bagages; Cook alla lui-même à sa poursuite, et après quelques difficultés, s'en empara. Il en fut quitte pour une légère punition, parce qu'il ne fit aucune résistance.

Cette désertion fut suivie d'une autre plus inquiétante. Le capitaine apprit qu'un pilotin et un matelot de *la Discovery* s'étaient échappés dans un canot et avaient gagné l'extrémité de l'île. Clerke, parti à leurs

trousses, ne put les trouver. Comme ces deux hommes avaient manifesté l'intention de se fixer sur l'île, et que d'autres marins avaient le même dessein, Cook résolut de se mettre à leur poursuite; il partit avec deux canots armés, et accompagné du chef Ori; quand il fut arrivé à l'endroit où il croyait trouver les déserteurs, on lui dit qu'ils étaient passés à Bora-Bora. Cook ne jugea pas à propos de les suivre dans cette île; il s'empara du fils du chef, de sa fille et de son gendre, déclarant qu'il les retiendrait prisonniers jusqu'au retour de ses gens; il laissa le chef libre de ses démarches pour aider au succès. En effet, il se conduisit avec zèle; il envoya un messager au roi de Bora-Bora, et trois jours après, les déserteurs étant revenus, les prisonniers furent remis en liberté. Pendant ce temps, les naturels, affligés de l'affront subi par leur chef, conçurent un projet qui pouvait avoir des suites fâcheuses; ils résolurent de s'emparer de Clerke et de Cook. Relativement au premier ils ne firent point un secret de leur complot, qui fut aussitôt découvert; ils furent plus discrets sur leur autre dessein. Ils savaient que Cook avait coutume d'aller se baigner tous les soirs dans une petite rivière seul et sans armes; c'est là qu'ils voulurent le saisir; dans l'après-midi du jour fixé, Oreo demanda au capitaine s'il ne voulait pas aller au bain; sur sa réponse négative il se retira aussitôt, soupçonnant que son plan était découvert, quoiqu'il n'en fût rien.

Cook savait qu'une ancre perdue par Bougainville était en la possession du roi de Bora-Bora; il désirait l'avoir afin de la convertir en objets de commerce, dont la quantité diminuait chaque jour. Il se rendit à cette île, et dans une conférence avec Pouni, le roi, il obtint ce qu'il demandait. Il est vrai que le prix était considérable : c'était une robe de chambre de toile, une chemise, des mouchoirs de gaze, un miroir et

six haches. Pouni ne pouvait croire à la réalité de ce marché, tant il trouvait ces objets supérieurs à cette masse presque impossible à remuer. Cette négociation terminée, les vaisseaux, qui étaient restés en panne, quittèrent définitivement cet archipel le 8 décembre. Cook seulement alors regarda son voyage comme commencé; quoiqu'il fût en mer depuis dix-sept mois, il n'avait pu rien faire pour remplir le principal objet de ses instructions.

Nous interrompons la narration du voyage pour donner une esquisse des Taïtiens, de leurs habitudes, de leurs mœurs, résumant tout ce qui se trouve épars dans les trois voyages de Cook.

Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature supérieure à celle des Européens; les hommes sont grands, fort bien membrés et bien faits; les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de la taille moyenne; il n'en est pas de même de celles d'une classe inférieure, qui sont quelquefois très-petites. Le teint naturel de ce peuple est brun-claire ou olive, très-foncé chez ceux qui sont exposés au soleil; il conserve sa nuance naturelle chez ceux qui vivent à l'abri. Les cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes. Leurs mouvements sont remplis de vigueur et d'aisance, leur démarche est agréable, leurs manières sont nobles et généreuses, et leur conduite entre eux et envers les étrangers est affable et civile.

Les femmes portent toujours les cheveux coupés autour des oreilles, et les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules ou les relèvent en touffe sur le sommet de leur tête.

Leur habillement est composé d'étoffes et de nattes de différentes espèces, dont nous avons parlé dans le deuxième voyage. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices, car il n'est

point taillé en forme régulière, et il n'a jamais deux morceaux cousus ensemble.

Leurs jambes et leurs pieds ne sont point couverts, mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de nattes ou de feuilles de cocotier, qu'ils font en quelques minutes lorsqu'ils en ont besoin. Les femmes, en outre, portent de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*. Cette parure est composée de cheveux tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre; Forster en a vu des pelotons qui avaient plus d'un mille de long sans un seul nœud. Elles entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de la tête et d'une manière qui produit un effet très-agréable; elles placent parmi ces cheveux des fleurs de différentes espèces, et en particulier du jasmin du Cap, dont les insulaires ont toujours une grande quantité plantée près de leurs habitations. Les hommes qui relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du tropique; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de bananier ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'homme et de poils de chien, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette perruque artificielle est suspendue par derrière. Excepté les fleurs, les Taïtiens ne connaissent aucun ornement; les deux sexes ont des pendants d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque les Anglais arrivèrent dans l'île, on employait pour cela de petites coquilles, des cailloux, des pois rouges, etc.; les quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture; excepté les cochons, les chiens et la vo-

laille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également avec toute sa tribu, ce qui rend la portion de chacun bien petite. Les Taïtiens du commun se régalent plus fréquemment des chiens et de la volaille. La mer leur fournit beaucoup de poissons et divers coquillages, dont ils sont très-friands. Parmi les végétaux, le principal est le fruit à pain, et pour se le procurer ils n'ont d'autre peine que celle de grimper sur un arbre; cet arbre n'est pas tout à fait une production spontanée de la nature, mais celui qui dans sa vie en plante une douzaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains et de la génération à venir. Les cocos, les bananes et les autres fruits sont très-nombreux. Ils mangent tous leurs aliments en les trempant dans l'eau de mer, qui est leur sauce unique.

Ils n'ont en général d'autre boisson que l'eau et le jus de coco. Les chefs font usage du kava. Cette coutume est peu répandue; ce ne fut qu'au troisième voyage qu'on s'aperçut qu'ils la connaissaient.

La division des castes est la même que dans tous les archipels de la Polynésie. Le chef suprême s'appelle *arii-rahi.* On a traduit ce mot par celui de roi, parce qu'en effet celui qui est revêtu de cette dignité exerce en quelque sorte l'autorité souveraine. Les deux péninsules de Taïti ont chacune leur arii-rahi, qui sont traités avec beaucoup de respect par les Taïtiens de toutes les classes; mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les *houi-ariis* ou chefs de district en exercent dans leur canton. Ces districts, à peu près au nombre de cent, sont exploités par les *boueraatirœ,* qui sont ou propriétaires ou fermiers, et qui ont des vassaux ou *manahounis* subdivisés en esclaves faits à la guerre, *titis,* et serviteurs volontaires, *teouteous.*

Chacun des houi-ariis tient une espèce de cour et a une suite nombreuse, composée principalement des fils cadets de sa tribu. L'enfant des *ariis,* ainsi que celui des arii-rahis, succède dès le moment de sa naissance au titre et aux honneurs de son père; tous les témoignages de respect qu'on rendait à son autorité passent à son fils; mais le père reste presque toujours possesseur et administrateur des biens, quoique dans quelques circonstances on choisisse un parent qui s'est distingué dans les combats; c'est ainsi que Toutaha exerçait la puissance souveraine au nom d'Otou, son neveu, puissance dont le père avait été dépouillé.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, l'introduction du christianisme a fait changer toutes ces coutumes, et a enlevé à ce peuple sa physionomie primitive. La population indigène, ou du moins celle qui occupait l'île au moment de la découverte, est considérablement diminuée, et le temps n'est pas éloigné où elle sera tout à fait anéantie et fera place à une nouvelle race de conquérants pacificateurs.

CHAPITRE IV.

Découverte de l'archipel Sandwich (Hawaii). Exploration de la côte N.-O. de l'Amérique et des mers polaires.

Parti, comme on l'a dit, le 8 décembre des îles de la Société, Cook découvrit le 24 une île basse qui fut nommée *Christmas* (Noël). Elle était déserte et couverte d'une infinité de tortues après lesquelles on envoya les équipages. Le soir, on s'aperçut que deux matelots étaient absents; ils s'étaient égarés dans les bois, et, ne trouvant ni chemin ni sentier, avaient erré à l'aventure; ils ne continuèrent pas longtemps

à marcher ensemble, chacun étant d'un avis différent sur la route à suivre. L'un rejoignit après vingt-quatre heures d'absence; sa détresse avait été des plus grandes; ne trouvant pas une goutte d'eau à boire, car il n'y en a pas dans l'île, il eut recours, pour soulager sa soif, au singulier expédient de tuer des tortues et d'en boire le sang. Le soleil et la fatigue ne l'épuisaient pas moins; pour se rafraîchir il se couchait quelque temps dans l'eau sur le rivage. Mais le sort de son compagnon fut bien plus à plaindre encore; son absence fut plus longue, et il était trop délicat pour se soulager en buvant du sang de tortue. La faim, la fatigue, la soif, les blessures qui couvraient son corps et ses pieds l'avaient exténué à un tel point, qu'il avait perdu l'usage de la voix lorsqu'on le retrouva.

Le 2 janvier 1778 on quitta cette île et l'on gouverna au N. Pendant dix jours on vit sans cesse des oiseaux et des tortues annonçant le voisinage d'une grande terre. Ce ne fut pourtant que le 18 qu'on aperçut deux îles, et le lendemain une troisième. En s'avançant vers la seconde de ces îles, les Anglais furent joints par plusieurs canots partis du rivage, et furent agréablement surpris en trouvant que les naturels parlaient la langue de Taïti. Aucun d'eux ne voulut monter sur le vaisseau, mais les pirogues suivirent constamment pendant qu'on louvoyait pour trouver un havre, et déjà les échanges étaient commencés. Le lendemain on prit terre, et quelques insulaires se hasardèrent à grimper à bord.

Jamais on ne vit de surprise semblable à celle que montrèrent ces insulaires; leurs yeux passaient continuellement d'un objet à l'autre; leurs regards, leurs gestes annonçaient que ce qu'ils voyaient leur était absolument étranger, et qu'ils n'avaient jamais été visités par aucun Européen; cependant ils avaient entendu parler du fer, qu'ils appelaient *hama-iti*, se

servant sans doute du nom de quelque instrument de ce métal, ou bien *toe,* qui signifie hache. Ils refusaient la verroterie, les miroirs; ils ne voulaient, ne désiraient que du fer. Leurs cérémonies en entrant dans le vaisseau, leurs gestes, leur salut, leur manière de chanter étaient semblables à ce qu'on avait remarqué aux îles Taïti. Une chose qui leur était également commune avec les habitants de ces îles, était leur aptitude à dérober ce qui se trouvait sous leurs mains, ou plutôt à le prendre comme si on n'avait dû ni en être offensé ni l'empêcher; on eut de la peine à leur faire comprendre le contraire, et il fallut une active surveillance pour se mettre à l'abri de leurs vols.

Un lieutenant avait été envoyé avec des canots pour chercher une aiguade; les habitants vinrent en foule au-devant de lui. Dès qu'il essaya de débarquer, ils s'efforcèrent avec tant de violence de saisir les rames, les mousquets, etc., qu'on fut obligé de tirer sur eux, et il y eut un homme de tué. Cet accident ne fut connu du capitaine qu'après son départ, de sorte qu'il continua à se conduire comme si rien n'était arrivé.

Cook descendit à terre avec une garde de douze soldats. Au moment de son débarquement, tous les habitants, assemblés sur la plage, tombèrent la face contre terre, et demeurèrent dans cette humble posture jusqu'à ce qu'il les eût fait relever à force de signes; ensuite on échangea des présents, et la bonne harmonie régna. Le lendemain le marché commença; contre des cochons et des patates, on troquait des clous et de petits morceaux de ferraille en forme de ciseau de menuisier. Loin de faire des difficultés pour laisser prendre de l'eau, les Indiens aidèrent les matelots à rouler les pièces, et ils se prêtaient à tout ce qu'on exigeait d'eux.

Cook profita de cet accord pour faire une incursion avec Anderson. Une foule les suivait; ils prirent un

naturel pour guide : de temps en temps cet homme proclamait leur approche, et ceux qu'on rencontrait se prosternaient jusqu'à ce qu'ils fussent passés. Ce voyage avait pour but d'examiner un objet qu'on voyait du vaisseau et qui paraissait assez semblable à un obélisque. Cook n'eut pas de peine à reconnaître un moraï tout à fait semblable à ceux de Taïti, avec une distribution exactement pareille; et, comme à Taïti, on vit de nombreuses marques de sacrifices humains. De retour au rivage, on trouva le commerce en pleine activité; jamais peuple ne se montra plus loyal; les dispositions au vol n'existaient plus, ils étaient convaincus qu'ils ne pouvaient s'emparer sans danger de ce qui leur convenait.

Parmi les objets offerts en échange, on admira surtout une espèce de manteau et un bonnet. Le premier ressemblait aux manteaux des anciens chevaliers; il tombait jusqu'aux reins et s'attachait par devant. Le fond était de filet, recouvert de superbes plumes jaunes et rouges, si bien unies et si serrées, qu'elles offraient à l'œil et au toucher tout le moelleux, toute la forme et le luxe du plus beau velours. Il y avait beaucoup de variété dans la distribution des plumes; quelques-uns de ces manteaux offraient un dessin de triangles alternativement rouges et jaunes; d'autres présentaient des espèces de croissants; d'autres enfin étaient complétement rouges, bordés de jaune, et ressemblaient à des manteaux d'écarlate bordés en or. Cet ornement paraissait très-estimé : ils ne voulaient d'abord le céder que contre un fusil, mais ils en échangèrent contre de gros clous.

Le bonnet est absolument comme un casque dont le cimier est de la largeur de la main; il enferme la tête étroitement, et a deux entaillures pour les oreilles. C'est un tissu d'osier sous un filet recouvert de plumes arrangées comme sur le manteau, plus serrées encore

et moins variées. Le bonnet est presque entièrement rouge, excepté les côtés qui offrent des raies noires, jaunes et vertes dans la direction de la courbe du cimier. Ces plumes proviennent d'un petit oiseau rouge de la grosseur d'un moineau et très-abondant dans ces parages.

Plusieurs faits prouvèrent aux Anglais que ce peuple était anthropophage, ou que du moins il mangeait le corps des ennemis tués dans les combats. Nous reviendrons sur ce sujet en racontant les tristes événements de la deuxième relâche.

L'île où l'on était s'appelle, suivant Cook, *Atooi*, et, d'après d'Urville, *Tauai*. Un vent de S. avait forcé les vaisseaux à quitter leur mouillage, qu'ils ne purent regagner; on porta alors sur l'île voisine de Niihau, pour compléter le bois et l'eau. Les habitants étaient absolument semblables à ceux de Tauai, faisaient les mêmes cérémonies, et connaissaient le fer sous les mêmes noms. Cook laissa les animaux que le mauvais temps ne lui avait pas permis de donner à Tauai; c'étaient un bouc, deux chèvres, des cochons de race anglaise; enfin il fit semer une quantité de graines. Être utile aux autres était la règle constante du désintéressé capitaine.

Les vaisseaux furent encore chassés par le mauvais temps, sans avoir pu embarquer toute l'eau dont ils avaient besoin. Ils firent aussitôt voile au N., quittant l'archipel, composé, suivant Cook, de cinq îles; en considération de son noble ami, il lui laissa le nom d'archipel *Sandwich*, auquel les géographes ont substitué celui de *Hawaii*, nom de la principale île du groupe que Cook ne vit que lorsqu'il vint pour la seconde fois explorer cette belle découverte qui devait lui devenir si funeste.

Le 2 février, Cook partit, courant au N. jusqu'au 30°; quoiqu'on fût en hiver, le froid ne se faisait sentir que

très-peu le matin et le soir, d'où il paraît résulter que la chaleur du soleil a une influence égale et durable, dans toutes les saisons, jusqu'au 30° de chaque côté de la ligne; au delà, la température change complétement. On rencontrait de temps en temps des morceaux de bois, des algues marines; mais si l'on n'avait pas su que le continent d'Amérique était peu éloigné, on aurait cru, d'après le peu d'indices de la terre, qu'il ne se trouvait de côte qu'à quelques mille lieues de là. Enfin, le 7 mars, on découvrit la côte si désirée de la *Nouvelle-Albion;* la terre paraissait d'une moyenne élévation, coupée de montagnes et de vallées, et presque partout couverte de bois; on n'y voyait de remarquable qu'une montagne à sommet plat. Pendant deux jours Cook suivit cette côte, mais il fut obligé de gagner le large. Le temps mauvais, le vent violent, accompagné de grêle, de pluie et de neige, durèrent plusieurs jours; on put s'approcher de la terre à la distance de quelques lieues; la prudence ne permettait pas d'accoster; cependant on constata une erreur des géographes qui plaçaient un prétendu détroit de Jean de Fuca dans la latitude où se trouvaient les vaisseaux. On ne vit rien qui ressemblât à un détroit, et il est hors de toute probabilité qu'il y en ait un. Enfin, après avoir louvoyé au milieu des tempêtes, on vit, le 29 mars, deux entrées. Cook résolut de mouiller dans l'une d'elles; il y réussit. Aussitôt trois canots vinrent à bord; un des naturels fit une longue harangue, avec des gestes qui semblaient être une invitation à débarquer; il jetait en même temps des poignées de plumes, et un autre, des poignées de poudre rouge. L'orateur était couvert d'une peau d'animal et avait dans sa main des espèces de castagnettes. Après lui, d'autres firent les mêmes exhortations, mais avec moins de véhémence; ils portaient de petites plumes blanches dans leurs cheveux. Après toutes leurs harangues ils se mirent à

converser ensemble tranquillement et sans le moindre signe de crainte ou de défiance; l'un d'eux chanta avec une douceur et une mélodie à laquelle on ne s'attendait guère. Bientôt de nouveaux canots vinrent joindre les premiers; l'un d'eux était remarquable par une proue où l'on avait peint une oie et un bec d'oiseau d'une prodigieuse grandeur. Le chef qui le montait présentait un aspect extraordinaire : une multitude de plumes pendaient de sa tête, et il avait le visage peint d'une manière bizarre. Il tenait à la main la figure d'un gros oiseau sculpté, et en le secouant il en tirait un son semblable à celui d'un grelot; il prononça aussi d'un ton criard une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs. La conduite des naturels était toute pacifique; cependant aucun d'eux ne se décida à monter à bord des vaisseaux. Ils cédaient volontiers ce qu'ils avaient; ils prenaient tout ce qu'on leur offrait en échange; mais ils préféraient le fer, dont ils paraissaient connaître l'usage. Cet abord fit présager une relâche agréable, dont nos navigateurs avaient grand besoin après les fatigues qu'ils avaient essuyées pendant deux mois.

Dès le lendemain les vaisseaux furent parfaitement en sûreté dans une baie appelée *Noutka*, et le trafic commença. Les articles mis en vente étaient des peaux de divers animaux, comme ours, loups, renards, daims, lapins, putois, et surtout des loutres de mer, enfin une foule d'ustensiles de pêche et de chasse. Mais les objets les plus extraordinaires étaient des crânes humains et des mains garnies de chairs, dont les naturels firent entendre qu'ils avaient déjà mangé une partie; effectivement quelques-uns de ces restes affreux portaient encore la marque d'avoir été rôtis; en échange ils prirent des couteaux, ciseaux, clous, etc.

La nouvelle de l'arrivée des vaisseaux s'étant répandue, les naturels vinrent en plus grand nombre; on

reconnaissait ceux qui faisaient leur première visite à leurs harangues et à leurs cérémonies. Ils montèrent à bord avec beaucoup de liberté, et l'on acquit la certitude qu'ils étaient tous aussi voleurs que les insulaires de la mer du Sud ; ils étaient même plus dangereux, parce qu'armés d'instruments en fer, ils coupaient les cordages pour prendre les pièces de fer essentielles aux manœuvres; lorsqu'on était prompt à s'apercevoir d'un vol, on découvrait facilement le voleur, parce qu'ils étaient disposés à s'accuser mutuellement; mais pour avoir l'objet il fallait souvent employer la force.

Pendant ce temps, les équipages étaient occupés aux travaux indispensables du radoub, ou bien ils faisaient du bois et de l'eau. Le 4 avril les travailleurs eurent une alarme sérieuse : ils virent que tous les naturels s'armaient avec un soin extrême. Cook, instruit de ces préparatifs, fit retirer le détachement ; alors les sauvages employèrent les signes pour apprendre aux Anglais que leur inquiétude n'était pas fondée ; ils voulaient se défendre contre une tribu ennemie qui venait les attaquer. Enfin une flottille de douze pirogues se montra et s'arrêta, rangée en bataille, pour attendre l'issue d'une négociation commencée : il paraît qu'il s'agissait d'empêcher les nouveaux venus de partager les profits du commerce, que les anciens désiraient garder en entier pour eux ; ils reculèrent, voyant l'attitude et le nombre de leurs adversaires.

Une quinzaine de jours furent employés à réparer les avaries des vaisseaux; le commerce continua ; on se procura une grande quantité de poissons, que les naturels firent payer très-cher. Ils ne voulaient que des métaux; et sur la fin le cuivre était recherché au-dessus du fer.

Le mauvais temps ayant cessé, Cook examina le détroit; il alla d'abord dans un grand village situé à la pointe occidentale : le peuple était nombreux; les

habitants, qui le connaissaient très-bien, le reçurent avec cordialité; chacun voulait l'avoir dans sa hutte, ou plutôt dans son appartement; car plusieurs familles logeaient sous le même toit. Il accepta leur invitation, et l'on étendit des nattes pour le recevoir. Il trouva presque toutes les femmes à l'ouvrage, faisant des étoffes d'écorce d'arbre, ou occupées à ouvrir des sardines, qu'elles font sécher à la fumée.

De là Cook suivit la côte et s'assura que la terre à l'abri de laquelle étaient les vaisseaux, formait une île, en face de sa pointe S. Il alla débarquer à un grand village, où il fut reçu avec moins d'empressement, puisqu'un chef ne lui permit pas d'entrer dans la moindre hutte; en vain chercha-t-il à le gagner par des présents, il les reçut et se montra aussi sévère.

A son retour, Cook trouva les vaisseaux entourés de pirogues chargées de poissons et de peaux; et ce qu'il y eut de plus extraordinaire, ce fut de voir un naturel porter à son cou, comme ornement, deux cuillers d'argent, dont on reconnut la fabrique espagnole.

Le 22, un fait put donner aux Anglais une preuve de la manière dont ces peuples comprennent le droit de propriété. Cook, ayant vu une quantité de bonne herbe, ordonna de la faucher pour les chèvres et les brebis encore vivantes; les naturels s'y opposèrent, en disant qu'il fallait acheter (*makook*). Cook se hâta de faire le marché et de payer; il se crut en droit de faucher partout où il voudrait; mais la manière libérale dont il avait intéressé les premiers propriétaires prétendus fit naître des prétentions nouvelles, et chacun crut devoir se dire propriétaire. Il y avait tant de demandeurs à satisfaire, que ses poches furent bientôt vides; alors les importunités cessèrent, et ils laissèrent couper l'herbe. Déjà, quand on prit de l'eau et du bois, les naturels exigeaient un paiement, les matelots n'ayant fait aucune attention à leurs réclama-

tions, les sauvages cessèrent, et depuis ils rappelèrent souvent qu'ils avaient donné du bois et de l'eau par pure amitié.

Le 26, les vaisseaux quittèrent cette baie; plusieurs naturels les accompagnèrent : un chef qui s'était attaché à Cook fut le dernier à le quitter. Le capitaine lui avait fait un petit présent, et en retour il reçut une peau de loutre d'une grande valeur, qu'un nouveau présent put seul payer. Le chef ôta un superbe manteau de peau de loutre et força Cook de l'accepter; cette générosité méritait récompense; aussi lui donna-t-il un sabre neuf à poignée de cuivre. Quelle fortune !

Cook termina ses observations sur cette peuplade par des considérations sur les bénéfices certains que produirait à l'Angleterre un commerce régulier de pelleteries, qu'on porterait à la Chine, où elles sont très-estimées. Depuis cette époque, cette branche de commerce a pris une grande extension; elle a surtout été favorisée par la possession des îles Sandwich, relâches excellentes pour les navires qui fréquentent ces mers.

A peine les vaisseaux eurent-ils franchi la sortie du détroit, qu'ils furent assaillis par une tempête violente. Ils suivirent cependant la côte; ils ne la perdaient de vue que quand le mauvais temps les forçait à gagner la pleine mer. Cette reconnaissance est aux yeux des marins un des plus beaux titres de gloire du capitaine. Le puissant intérêt que leur offre la lecture des travaux hydrographiques est tout à fait nul pour ceux qui ne s'occupent pas de cette science. Cette considération nous force à laisser de côté ces détails, et à ne suivre Cook que lorsqu'il eut des communications avec les naturels.

Le 13 mai, on était mouillé dans une baie nommée depuis *Prince-William.* Malgré le mauvais temps, plusieurs pirogues s'approchèrent, et les sauvages

montèrent à bord. Dans le nombre se trouvait le chef de la tribu, remarquable par sa bonne mine et son air distingué. Il fallut les surveiller de près, car ils laissaient entrevoir un penchant prononcé pour le vol. Cook ayant envoyé un canot pour sonder, les pirogues ramèrent vers ce canot; l'officier, épouvanté, rallia le vaisseau; à peine eut-il quitté l'embarcation, que les naturels sautèrent dedans; et pendant que quelques-uns menaçaient les soldats de garde avec leurs javelots, d'autres coupèrent la corde et voulurent entraîner le canot. Quand ils virent qu'on se disposait à les en empêcher, ils ne parurent nullement troublés et gagnèrent leurs pirogues avec tranquillité. Ils avaient fait une tentative bien plus audacieuse à bord de *la Discovery*. Le chef dont on a parlé, voyant que tout était ouvert et peu de monde sur le pont, crut qu'il pouvait voler sans difficulté; il fit signe à ses gens, et tous montant à bord, tirèrent leur couteau et se saisirent de ce qui se présentait : déjà le gouvernail du canot avait été jeté aux pirogues lorsque les matelots, armés de sabres, les forcèrent à la retraite, qu'ils exécutèrent avec une profonde indifférence. De retour au rivage, ils racontèrent à leurs compagnons comment les couteaux des étrangers étaient plus longs que les leurs; il est évident qu'ils ne connaissaient pas les armes à feu, sans cela ils ne se seraient pas exposés à une entreprise aussi téméraire tentée à la gueule des canons.

Pressé par le temps, on ne put explorer minutieusement cette entrée; mais Cook jugea que le passage était invraisemblable, car il se trouvait à cinq cent vingt lieues d'une partie quelconque de la baie de Baffin, et un détroit d'une aussi prodigieuse étendue est impossible.

Les naturels de la baie du Prince-William avaient les épaules carrées, la poitrine large, le cou épais et

court, la face large et aplatie, et la tête énorme. Leur nez offrait une pointe pleine, arrondie, crochue ou tournée en haut à son extrémité; en général ils n'avaient pas de barbe, à l'exception des vieillards; les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous; ils y suspendent des paquets de coquilles. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent des tuyaux de plumes ou des coquilles enfilées à une corde roide de trois ou quatre pouces de long, ce qui leur donne une mine grotesque. Mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire et plus bizarre: leur lèvre inférieure est fendue dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée. Cette incision, qu'on fait aux enfants à l'époque où ils tètent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, et par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, elle prend la forme des lèvres et devient assez considérable pour que la langue la traverse. Telle était celle du premier individu que vit un matelot; il s'écria que le sauvage avait deux bouches, et on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement plat et étroit coupé en pièces semblables à de petites dents, lesquelles descendent presque jusqu'à la base et ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent; la partie découpée est la seule visible. Les hommes enduisent leur visage d'un rouge éclatant et d'une couleur noire; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire. « Au reste, dit Cook, je n'ai jamais vu de sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leurs personnes. »

Leurs canots, leurs instruments de pêche et de chasse, leurs costumes sont en tout semblables à ceux des Esquimaux et des Groënlandais, à ce point que Cook pour les détails renvoie constamment à l'histoire de ces peuples.

Le 20 mai, Cook poursuivit sa reconnaissance; il put rectifier les erreurs du célèbre navigateur Behring, qui jusque alors faisait autorité pour la géographie de cette côte. Le 29, il découvrit une grande entrée, qu'il examina en détail; il acquit la certitude que c'était l'embouchure d'une rivière, dont il laissa sur la carte le nom en blanc. Lord Sandwich, en faisant publier la relation, lui donna celui de *Rivière de Cook*.

Jusqu'au 19 juin les vaisseaux naviguèrent au milieu des brouillards, ne quittant presque pas le continent de vue, et signalant des îles déjà observées par Behring. Pour gagner la dernière qui était au S., il fallut traverser un canal. *La Discovery*, qui marchait en avant, fit signal qu'on voulait parler au commandant; il en fut fort alarmé, craignant quelque accident. Bientôt Clerke arriva; il apprit qu'une pirogue s'étant approchée de son vaisseau, un naturel lui avait jeté une boîte avec une corde et s'était enfui. Dans cette boîte se trouvait un morceau de papier plié soigneusement et écrit en russe; on lisait en tête la date de 1778. Comme personne ne savait la langue russe, on ne put déchiffrer ce billet, qui donna lieu à de nombreuses conjectures, dont la plus probable était que des négociants, ayant débarqué sur cette côte, laissaient des instructions à leurs compatriotes, et que les naturels, ayant pris les vaisseaux pour des russes, s'étaient décidés à l'apporter dans l'espoir qu'ils s'arrêteraient pour faire des échanges. Leur attente fut trompée, car ils continuèrent leur route.

Le 21 juin, au milieu de plusieurs montagnes excessivement élevées, sur la côte du continent, on vit un volcan vomissant de la fumée et peu éloigné de la mer. Le même jour, le calme ayant permis de pêcher, on prit beaucoup de poisson. Alors un petit canot, parti d'une île voisine, et monté par un seul homme, s'approcha de *la Résolution*. Cet homme salua à l'Euro-

péenne, et on eut la preuve que ce peuple avait des relations avec les Russes, en remarquant que ce sauvage portait une paire de culottes vertes et un gilet noir sous sa fourrure.

Le 26, le brouillard s'épaissit au point qu'on ne pouvait rien distinguer à cent pas; comme le temps était doux, on continua de voguer. Cependant Cook, alarmé du bruit des brisants qu'il entendait, revira de bord pour s'en écarter, et jeta l'ancre en donnant ordre à *la Discovery* d'en faire autant. Au bout de quelques heures, le brouillard étant dissipé, on vit que les vaisseaux venaient d'échapper à un danger imminent. La Providence les avait conduits, pendant l'obscurité, à travers les brisants, où l'intrépide et audacieux Cook n'aurait pas voulu hasarder de passer en plein jour; et ils avaient heureusement jeté l'ancre dans le meilleur endroit qu'ils eussent pu choisir, si le choix leur avait été permis.

Le 27, ils mouillèrent dans le port de Samganouda, au nord de l'île *Ounalachka*. Les naturels se conduisirent envers les Anglais avec beaucoup plus de politesse qu'on n'a coutume d'en trouver chez les nations sauvages. Un jeune homme, dont le canot avait chaviré, ayant été obligé de monter à bord, entra sans crainte dans la chambre. On lui donna des vêtements pour remplacer ceux qui étaient mouillés; il s'en revêtit avec autant d'aisance qu'aurait pu le faire un Anglais. C'était une preuve que les habitants connaissaient les Européens. Cependant une circonstance particulière prouva qu'ils avaient conservé leurs mœurs sauvages. Cook, en se promenant, rencontra une troupe des deux sexes assise en rond sur l'herbe, et se régalant de poisson cru avec plaisir et avidité.

Les brouillards constants retinrent les vaisseaux dans ce havre jusqu'au 2 juillet: ils continuèrent alors leur route. Le 16, on découvrit un promontoire sur lequel

on envoya le lieutenant Williamson pour en prendre possession au nom du roi d'Angleterre; pure formalité, car le pays ne produit ni arbres ni arbrisseaux; on le nomma cap *Newenham.* Cette lente et périlleuse navigation se continua plusieurs semaines, sans être interrompue par aucun événement. Le 3 août, le chirurgien Anderson, dont on a souvent parlé, mourut des suites d'une phthisie pulmonaire. Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier soupir, on aperçut une île que Cook appela *île Anderson,* afin de perpétuer la mémoire d'un homme qu'il aimait et estimait beaucoup.

Le 9 août Cook était à l'ancre auprès d'une pointe de terre qu'il appela *le cap du Prince de Galles,* cap très-remarquable, puisqu'il est à l'extrémité la plus occidentale qu'on eût jusque alors découverte dans cette partie de l'Amérique. Cette pointe n'est éloignée que de treize lieues seulement du cap le plus E. de l'Asie. Ainsi Cook eut la gloire de vérifier le rapprochement de deux continents, qu'on ne pouvait que supposer d'après le rapport de quelques Asiatiques qui habitent dans le voisinage, ou d'après les observations imparfaites des navigateurs russes.

Le 10 Cook entra dans une baie qu'il crut faire partie de l'île d'Alaschka; mais, en examinant la côte et la situation du rivage opposé de l'Amérique, il fut convaincu que cette terre était celle des Tchouktchi, extrémité E. de l'Asie, découverte en 1728 par Behring. Ce fait restitue au grand continent américain tout l'espace que les géographes faisaient occuper par l'île imaginaire d'Alaschka.

Comme on avait remarqué du vaisseau un village assez considérable, Cook résolut de débarquer près de là. Trente ou quarante naturels portant chacun une hallebarde, un arc, des flèches, étaient rangés sur un monticule. Lorsque les Anglais approch rent, trois descendirent sur la grève et firent des révérences pro-

fondes en ôtant leurs chapeaux; mais ils se reculèrent tous à mesure que le détachement s'avançait. Cook, pour vaincre leurs craintes, marcha seul au milieu d'eux et leur distribua des verroteries; la confiance s'établit : ils échangèrent leurs vêtements contre des couteaux et du tabac, mais rien ne put les faire consentir à céder leurs hallebardes. Leurs armes et leurs vêtements annonçaient un degré d'instruction bien supérieur à ce qu'on devait attendre d'une peuplade placée à une aussi haute latitude. Ils avaient avec eux des chiens de différentes couleurs, aux longs poils soyeux semblables à de la laine; ils s'en servent pour les atteler à leurs traîneaux d'hiver.

Le 11 on quitta cette baie, et, gouvernant au N., on se trouvait le 17 par 70° 33' de lat. On vit alors une clarté du côté du septentrion semblable à une réverbération de la glace; on y fit peu d'attention parce qu'on ne supposait pas devoir rencontrer sitôt de la glace. Cependant le froid et les brouillards annonçaient depuis deux ou trois jours un changement de température; une heure après on vit un vaste champ de glace, qui démontra l'impossibilité d'aller plus loin. Le 18, la glace ressemblait à une muraille de douze pieds de haut. La surface en était très-rude et très-inégale, elle était couverte de chevaux marins; on en tua plusieurs, et, malgré la répugnance de l'équipage, le désir de changer de mets fit préférer à la viande salée la chair fraîche de ces animaux, qu'on n'a pas coutume de manger.

Cook continua à traverser la mer glacée au delà du détroit de Behring dans un grand nombre de directions et malgré une infinité d'obstacles. Chaque jour la glace augmentait; la saison était trop avancée pour qu'il pût continuer à chercher le passage; il résolut de découvrir un endroit propre à faire de l'eau, d'aller explorer pendant l'hiver les îles Sandwich, et de re-

commencer sa campagne avec la belle saison. Avant de reprendre tout à fait la route du sud, il passa deux mois à visiter la terre et la mer dans le voisinage du détroit, tant sur les côtes d'Amérique que sur celles d'Asie, et dans cette seule expédition il porta ses découvertes aussi loin que les Russes ont pu le faire pendant une longue suite d'années dans ces parties de leur empire.

Le 2 octobre les vaisseaux mouillèrent dans le havre de Samganouda, île d'Ounalachka; on s'occupa tout de suite à les radouber, et pendant ce temps les matelots descendirent par divisions à terre pour récolter des mûres et des framboises excessivement abondantes, et qui furent d'une grande utilité à défaut de végétaux frais. La pêche fournit d'excellent poisson, dont les naturels augmentèrent encore la quantité en cédant celui qu'ils prenaient pour du tabac, principal objet de leurs désirs.

Le 8, un de ces naturels apporta un singulier présent aux deux capitaines : c'était un pâté de saumon, accompagné de deux lettres; ils supposèrent que ces lettres, dont personne ne put prendre lecture, venaient de quelques Russes par hasard dans le voisinage; ils envoyèrent par le même commissionnaire des bouteilles de rhum, de vin et de *porter,* pensant que c'était le plus agréable présent qu'on pût leur faire. Cook envoya le caporal des soldats de marine nommé Ladiard, homme très-intelligent, pour prendre des informations, et faire comprendre aux Russes, s'il les rencontrait, que les Anglais étaient amis de leur nation.

Ladiard revint, le 10, avec trois Russes commerçants de fourrures; ils résidaient sur une partie de l'île, où ils avaient une maison, des magasins et un navire de trente tonneaux. Cook les trouva pleins d'intelligence; mais l'absence d'un interprète empêcha de recueillir tous les renseignements possibles. Le lieutenant du bâtiment paraissait être instruit des tentatives

faites pour trouver un passage. L'un d'eux fit comprendre qu'il avait suivi Behring dans son voyage; mais il était bien jeune, car depuis il s'était écoulé trente-sept ans, et il ne paraissait pas âgé. Ils avaient tous trois un respect extrême pour le nom de Behring, et jamais homme de mérite n'a reçu, après sa mort, de plus grandes marques de vénération. Le trafic qui occupait ces Russes était très-lucratif, et certes il fallait de bien grands motifs pour les contraindre à passer leur vie au milieu des privations de toute espèce. Ils partirent satisfaits de leur visite, et promirent de revenir avec une carte des îles voisines.

Quelques jours après, un autre Russe arriva à la côte; c'était un personnage fort important : il s'appelait Erasim Gregorioff Sin Ismyloff. Ce fut un véritable déplaisir pour Cook de ne pouvoir communiquer autrement que par signes ; il put cependant comprendre que les Russes avaient cherché à s'établir sur le continent d'Amérique, mais que toutes leurs tentatives avaient été repoussées par les naturels : ils citèrent même deux ou trois chefs assassinés par les sauvages ; et des hommes de la suite d'Ismyloff montrèrent les cicatrices des blessures reçues dans ces entreprises. Ismyloff communiqua à Cook deux cartes manuscrites et lui donna la permission de les copier. Notre navigateur y trouva la preuve que les Russes n'avaient jamais visité aucune partie de l'Amérique vers le N., excepté celle qui est opposée à la côte asiatique de Tchouktchi. Quand Ismyloff prit congé, Cook lui confia une lettre pour l'Amirauté, avec une carte de toutes les côtes qu'il avait visitées; il espérait qu'il se présenterait une occasion d'envoyer cette lettre au Kamtchatka, et que de là elle passerait à Saint-Pétersbourg; Ismyloff répondit fidèlement à cette confiance. Au reste, ce Russe semblait posséder assez de talent et d'habileté pour mériter une place plus agréable que celle qu'il occupait;

il avait de grandes connaissances en astronomie, et toutes les branches des mathématiques lui étaient familières.

Dans tous les rapports qu'on eut avec les naturels, on remarqua qu'ils étaient les plus paisibles et les moins offensifs de tous les peuples sauvages; leur honnêteté pourrait servir de modèle aux nations civilisées; ces qualités dépendent, il est vrai, de leurs relations avec les Russes.

CHAPITRE V.

Retour aux îles Sandwich. — Relâche dans cet archipel. — Mort de Cook. — Événements qui suivirent. — Fin du voyage.

Le 26 octobre les vaisseaux appareillèrent, et le 25 novembre on aperçut une île faisant partie du groupe de Sandwich ; île qui n'avait pas été visitée par eux. On chercha à faire des échanges avec les naturels ; mais comme ils avaient peu de vivres, on quitta ces parages, et le 30 Cook découvrit la reine de cet archipel, la fertile Hawaii, que dans sa narration il nomme toujours *Owhyhee.* Jusqu'au 16 janvier 1799 on continua de reconnaître les côtes : les nombreuses pirogues qui chaque jour venaient à bord chargées de provisions de toute espèce avaient établi une abondance telle, que Cook crut devoir examiner en détail sa belle découverte avant de relâcher.

Le lendemain, les vaisseaux mouillèrent dans la baie de Ke-Ara-Kekoua. Ils continuèrent à être remplis de naturels et environnés d'une multitude de pirogues. « Je n'avais jamais vu, dans le cours de mes voyages, une force si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canot,

le rivage était couvert de spectateurs; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au N., car, si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'océan Pacifique. »

Telle est la dernière page sortie de la plume de Cook; ici se termine son journal. La suite des travaux de l'expédition est due au capitaine King.

Parmi les chefs qui vinrent à bord de *la Résolution*, on distingua un jeune homme nommé Paria : quelques présents l'attachèrent complétement aux Anglais, auxquels il fut fort utile pour contenir ses compatriotes, car Cook, s'étant aperçu que *la Discovery*, surchargée d'insulaires, penchait trop d'un côté, et que les matelots étaient impuissants pour écarter la foule qui continuait à monter, fit part de ses inquiétudes à Paria; celui-ci se rendit auprès de Clerke, chassa ses compatriotes et obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

On eut bientôt une autre preuve du pouvoir despotique des chefs sur le bas peuple. La foule devenait si nombreuse à bord de *la Résolution*, que les matelots ne pouvaient plus manœuvrer; on eut recours au chef Kanina, qui s'était attaché à Cook; dès qu'il comprit ce qu'on demandait, il ordonna à ses gens de sortir, et tous, sans hésiter un moment, se jetèrent à la mer; un seul ayant essayé de se cacher, Kanina le prit et le précipita au milieu des vagues.

Ce chef était un homme superbe; il avait près de

six pieds, des traits réguliers et pleins d'expression, des yeux vifs et noirs, le maintien aisé, ferme et gracieux.

Les deux chefs en amenèrent à bord un troisième du nom de Koah, qui était de la classe des prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué : c'était un petit vieillard fort maigre, aux yeux rouges et malades, et au corps couvert d'une gale blanche lépreuse, effet de l'usage immodéré du kava. On le conduisit dans la grande chambre ; il s'approcha avec beaucoup de respect du capitaine, lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge, puis, faisant quelques pas en arrière, lui présenta un cochon et lui fit un long discours. On jugea que cette cérémonie était une sorte d'adoration religieuse. Quand elle fut terminée, et après le dîner, Cook descendit à terre ; il fut reçu par quatre hommes qui portaient des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités : ils marchèrent devant les étrangers en déclamant à haute voix une phrase très-courte, dans laquelle on ne distingua que les mots *O Rono !* La foule qui s'était assemblée se retira, à l'exception d'un petit nombre qui resta prosterné la face contre terre. Ce nom de Rono, ces hommages religieux étaient une énigme pour Cook ; ce ne fut que plus tard qu'on en eut la clef.

Les Hawaiiens ont mis un des leurs, nommé Rono, au nombre de leurs dieux, et chaque année ils célébraient l'anniversaire de son départ par des jeux publics, des luttes, des combats, etc. Confiants dans la prophétie de Rono, ils l'attendaient chaque année. Aussi, lorsque Cook parut à Hawaii, ils prirent ses vaisseaux pour des îles flottantes : Kaou, le chef du collége des prêtres, et son fils One-La, prêtre du dieu Rono, déclarèrent solennellement que c'était Rono lui-même qui accomplissait sa prophétie et reparaissait à Hawaii sur des îles flottantes ; dès lors Cook fut Rono.

Koah conduisit Cook à un moraï semblable à ceux

de Taïti; à l'entrée il y avait deux grosses figures de bois, le corps enveloppé d'une étoffe rouge; un jeune homme de haute taille offrit cette étoffe au capitaine, puis le conduisit au milieu d'une table couverte de fruits et entourée de douze figures en bois, et le fit monter sur cet échafaud. Alors dix hommes, qui apportaient un cochon en vie et une grande pièce d'étoffe rouge, arrivèrent en silence et en procession; ils se prosternèrent, et Kaïri-Kia, le jeune homme dont il a été question, prit l'étoffe, la remit au prêtre, qui en revêtit Cook. Tous deux entonnèrent un chant de longue durée; ils descendirent de l'échafaud, et Cook fut mené auprès des figures. Koak leur dit quelques mots d'un air ricaneur, en faisant claquer ses doigts à mesure qu'il passait devant elles; mais, arrivé à celle du centre, il se prosterna et la baisa en priant Cook d'en faire autant.

Dans une autre partie du moraï, une seconde procession fut reçue de la même manière; les chants seulement furent moins longs; à chaque verset les assistants répondaient par : « Rono. » Après cette offrande on passa au kava; puis Koah et Paria divisèrent la chair du cochon en petits morceaux qu'ils mirent dans la bouche des visiteurs. « Je n'avais aucune répugnance, dit King, à souffrir que Paria, qui était très-propre, me donnât à manger; mais Cook, à qui Koah rendait le même service, dégoûté par sa malpropreté, ne put en avaler un seul morceau. Le vieillard, voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, et l'on imagine bien que le dégoût de notre commandant ne fit que s'accroître. » Après cette cérémonie, que Cook termina par des présents de bagatelles, il retourna au vaisseau, entouré du même cérémonial qu'à son arrivée.

Cook, voulant établir un observatoire et avoir une aiguade tranquille, demanda un terrain à ses amis;

on le lui donna, et, pour empêcher que les travailleurs ne fussent dérangés, les chefs mirent sur cette partie de la baie un *tabou* général (1). On put examiner et réparer les vaisseaux, et Cook se livra à la salaison des cochons avec un soin particulier, car jusqu'à lui on prétendait que c'était chose impossible sous le climat des tropiques; sans donner le détail de la manière dont il opérait, il suffit de savoir qu'il réussit dans cette expérience importante, au point que cette chair salée, transportée en Angleterre, fut mangée à Londres et trouvée excellente deux ans après.

Le 24 janvier on fut surpris de ne voir aucune pirogue; on sut enfin que l'arrivée du roi Taraï-Opou avait fait tabouer la baie; il vint aussitôt visiter les bâtiments, mais il ne fit sa visite royale que le 26.

Il partit du village avec trois pirogues; son cortége avait de la grandeur et une sorte de magnificence. La première était montée par le roi et par plusieurs chefs revêtus de leurs casques et de leurs riches manteaux de plumes, et armés de longues piques et de dagues; la seconde portait des prêtres, Kaou un de leurs chefs, avec des idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des bustes d'osier d'une proportion gigantesque, chargés de plumes de diverses couleurs, travaillées de la même manière que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre de perle et une noix noire fixée au centre représentaient leurs yeux; leurs bouches étaient garnies d'une double rangée de dents incisives de chien, et l'ensemble de la physionomie offrait des contorsions bizarres; des cochons et des végétaux divers remplissaient la troisième pirogue. Durant la marche les prêtres chantaient des hymnes avec beaucoup de gravité; et après avoir pagayé autour des

(1) Sorte d'interdiction religieuse. — Les objets frappés du *tabou* deviennent sacrés, et l'on n'y peut toucher.

vaisseaux, ils ramèrent vers la grève, où j'étais à la tête de mon détachement, au lieu d'aller à bord.

« Dès que je les vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le roi ; Cook, ayant remarqué que ce prince venait à terre, le suivit; il arriva presque au même instant. Nous les conduisîmes dans la tente; ils y furent à peine assis, que le prince se leva, jeta d'une manière gracieuse sur les épaules de notre commandant le manteau qu'il portait : il lui mit de plus un casque de plumes sur la tête et un éventail curieux entre les mains; puis il étendit cinq ou six manteaux très-jolis et d'une grande valeur. Les gens de son cortége apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et du fruit à pain; le roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec Cook, chose qui, parmi tous les insulaires de l'océan Pacifique, est réputée le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de prêtres, menée par Kaou, parut; elle était suivie d'une longue file d'hommes qui amenaient de gros cochons en vie, et d'autres qui portaient des fruits. Le chef tenait dans ses mains une pièce d'étoffe rouge avec laquelle il enveloppa les épaules de Cook, auquel il offrit un petit cochon. On lui fit une place à côté du prince; Kaïri-Kia et ses confrères commencèrent leurs discours ou leurs prières, et Kaou et les chefs leur répondirent par intervalles.

« Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, Cook conduisit à bord Taraï-Opou et autant de chefs que la pinasse pouvait en contenir; ils furent reçus avec tous les égards; et, en retour d'un manteau de plumes, Cook revêtit le roi d'une chemise et l'arma de sa propre épée. Kaou était resté sur la grève et se logea dans la maison des prêtres. » Taraï-Opou était accompagné de ses deux fils et de son neveu, devenu célèbre depuis dans l'histoire de Havaii sous le nom de Tameá-Mea.

L'hospitalité généreuse des naturels, leur tranquillité et leurs mœurs douces permirent aux officiers de parcourir l'intérieur; partout la foule se rassemblait autour d'eux, et souvent ces bons sauvages mettaient en usage plusieurs ruses pour différer le départ. Malheureusement les vols nombreux attestaient la ressemblance des Havaiiens avec les autres peuplades de la mer du Sud; des nageurs habiles arrachèrent même les clous du bordage des vaisseaux; ils exécutaient cette opération au moyen d'un bâton court garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettaient le bâtiment en danger, on tira à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la cale ils se placèrent bientôt hors de la portée des fusils : ils ne revinrent cependant pas.

Encouragés par ces dispositions bienveillantes, quelques officiers conçurent le projet de s'avancer dans l'île aussi loin qu'ils le pourraient; ils partirent à cet effet, le 26 janvier, sous la conduite de deux naturels. Ils trouvèrent de nombreuses plantations de taro et de patates douces, disposées en lignes d'une manière très-régulière, séparées par des murailles de pierres mobiles et brûlées, et cachées par des cannes à sucre. Les naturels leur montrèrent, loin de toute autre habitation, la résidence d'un ermite qui avait été jadis un chef important et un guerrier célèbre; ils se prosternèrent devant lui et lui offrirent des vivres. L'ermite avait de l'aisance et de la gaieté dans le maintien, quoiqu'il parût âgé de plus de cent ans. Il ne sembla nullement étonné de voir des étrangers. Les voyageurs avaient pour but principal une montagne qui leur paraissait éloignée de douze milles de la baie; ils furent surpris, après un jour de marche, de voir cette montagne tout aussi éloignée; le lendemain ils arrivèrent près d'un bois épais dans lequel ils entrèrent par un sentier destiné aux gens du pays; la route

fut pénible, le terrain était marécageux ou semé de grosses pierres. Le sentier se trouva étroit et souvent interrompu par des arbres renversés, par-dessus lesquels il fallait sauter. Ils observèrent dans les forêts des morceaux d'étoffe blanche placés sur des perches, à peu de distance les uns des autres; c'étaient des démarcations de terrain. Ce sentier, loin de conduire les officiers vers la montagne, les mena au bord de la mer; force fut de rétrograder après plusieurs jours de courses inutiles. Ils ne purent gravir la montagne et ne s'avancèrent qu'à vingt milles au plus.

Pendant ce temps, ceux des officiers qui étaient restés à terre eurent le spectacle d'un combat à coups de poing. Le peuple était assemblé sur une plaine, entourant un large espace vide, à l'extrémité supérieure duquel étaient assis les juges, au-dessous de trois étendards, d'où pendaient des bandes d'étoffes de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages et des panaches de plumes. Lorsque tout fut prêt, les juges donnèrent le signal, et au même instant deux champions parurent dans l'arène. Ils s'avancèrent d'un pas lent; ils élevaient à une grande hauteur un de leurs pieds, et ils passaient leurs deux mains sur la plante de ce pied. A mesure qu'ils approchèrent, ils se regardèrent souvent de la tête aux pieds d'un air de dédain, jetèrent des œillades de mépris sur les spectateurs, tendirent leurs muscles, et firent un grand nombre de gestes affectés. Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils placèrent leurs deux bras sur une ligne parallèle, devant leur visage, endroit où devaient se porter tous les coups; ils n'essayaient pas de parer, mais ils éludaient l'attaque de leur adversaire en inclinant le corps ou en se retirant. Le combat se décidait promptement, car, si l'un d'eux était renversé, il passait pour vaincu, et le vainqueur exprimait son triomphe par une multitude de gestes;

il attendait ensuite un second antagoniste; s'il triomphait de nouveau, il en attendait un troisième, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. Ce spectacle amusait singulièrement l'assistance.

L'un des aides du canonnier mourut de maladie dans un âge avancé; on l'enterra au moraï, suivant le désir de Taraï-Opou. La cérémonie se fit avec appareil; Kaou et les autres prêtres y assistèrent; ils gardèrent un silence profond, et montrèrent une attention extrême tandis qu'on lut l'office des morts. Au moment où l'on commença à remplir la fosse, ils en approchèrent d'une manière très-respectueuse, et y jetèrent un cochon mort, des noix de coco et des bananes. Durant les trois nuits qui suivirent les funérailles, ils vinrent y sacrifier des cochons et y chanter des hymnes et des prières qui duraient jusqu'au jour.

Les Anglais clouèrent sur un poteau dressé à la tête de la fosse une planche sur laquelle ils écrivirent le nom du défunt, son âge et le jour de sa mort. Les insulaires promirent de ne pas l'enlever, et tinrent parole.

Taraï-Opou et les chefs de sa suite faisaient journellement des questions sur le moment du départ des étrangers; ce qui donna lieu à plusieurs conjectures. Les uns pensaient que l'opinion de ce peuple était que leurs hôtes, originaires d'un pays où les provisions manquaient, étaient venus dans le dessein unique de *remplir leurs ventres*. La maigreur de quelques matelots, leur appétit, les soins extrêmes qu'ils prenaient pour acheter et embarquer une quantité considérable de provisions fraîches, devaient en effet leur donner cette idée. Il était assez plaisant de voir les naturels toucher les flancs des hommes, qui réellement avaient pris de l'embonpoint, et les avertir par signes qu'il était temps de partir. Il est probable cependant que les questions de Taraï-Opou avaient pour but de pré-

parer des présents pour le moment du départ, car, lorsqu'il connut le jour, il fit publier dans ses villages une injonction aux naturels d'apporter des cochons et des végétaux, qu'il voulait donner à Rono.

La veille du jour fixé, Taraï-Opou pria Cook et King de l'accompagner à la résidence de Kaou. En y arrivant, ils trouvèrent le terrain couvert de paquets d'étoffes, d'une quantité considérable de plumes jaunes et rouges, d'un grand nombre de haches et d'autres ouvrages en fer que les naturels avaient obtenus en échange. Il y avait, à peu de distance, des monceaux de végétaux de toute espèce et un troupeau de cochons. Kaïri-Kia apprit que c'était le tribut payé au roi par les habitants du district. Dès que l'on fut assis, les naturels apportèrent les différents paquets et les déposèrent aux pieds du roi. Le prince parut très-content de cette marque de soumission; il choisit à peu près le tiers des ouvrages en fer, le tiers des plumes et quelques pièces d'étoffes, puis donna à ses deux visiteurs le reste des étoffes, tous les cochons et les végétaux; ils furent étonnés de la valeur et de la magnificence de ce présent, qui surpassait de beaucoup ceux reçus à Taïti ou à Tonga.

Lorsque tout fut disposé à bord, on leva les tentes, en prenant congé des naturels, qui ne cessèrent jusqu'au dernier moment de donner des preuves de leur bienveillance et de leur amitié. Le 4 les vaisseaux sortirent de la baie. L'intention de Cook était de continuer la reconnaissance d'Hawaii, puis de procéder à celle des autres îles de l'archipel.

Avant de raconter les faits qui suivirent, et pour ne pas entraver la marche du récit, nous allons donner les observations faites sur les naturels, quoiqu'elles ne soient pas dues à Cook seul : King et Clerke complétèrent le travail lorsqu'ils visitèrent les autres îles de l'archipel que le commandant ne put explorer.

La taille des naturels des îles Sandwich est en général au-dessous de la moyenne; ils sont bien faits, leur démarche est gracieuse, ils courent avec agilité; mais l'usage immodéré du kava fait beaucoup de mal à la classe des chefs (ariis) : leur corps est couvert d'une gale blanchâtre; ils ont les yeux rouges et enflammés; ils sont très-maigres et toujours tremblants; en général cette boisson abrége singulièrement l'existence ou amène la décrépitude de bonne heure. Il y a nécessairement des exceptions, car Taraï-Opou, Kaou étaient très-vieux. Heureusement l'usage du kava est un privilége des chefs : le fils du roi, âgé de douze ans, se vantait d'avoir obtenu le droit de boire du kava, et il montrait d'un air triomphant un espace sur ses reins qui commençait à s'écailler.

Les femmes sont dans une position abjecte : on ne leur permet pas de manger avec les hommes; on leur interdit les aliments des meilleures qualités.

L'intelligence des hommes est assez développée. Ils cherchèrent, pendant le séjour des Anglais, à augmenter leurs connaissances. Le chef Kanina avait un vif désir de s'instruire, un bon sens remarquable et une grande vivacité d'intelligence. Toutes ses demandes prouvaient un esprit réfléchi et étendu.

Cette relâche fournit à nos navigateurs l'occasion de relever la fausseté de l'opinion émise, lors de leur premier séjour, sur l'anthropophagie des habitants. « Si l'on excepte la Nouvelle-Zélande, dit King, il n'est pas prouvé d'une manière positive que les naturels des îles de la mer du Sud mangent les corps de leurs ennemis; mais il est tout à fait probable que cet usage était autrefois répandu sur chacune de ces terres. Les sacrifices humains, qui paraissent une suite inévitable de cette horrible coutume, y sont encore universels.

« Ils ont une autre coutume pour chercher à fléchir leurs divinités afin d'écarter les malheurs ou les dan-

gers dont ils sont menacés; c'est de s'arracher quelques-unes des dents de devant. Tous les individus des dernières classes et presque tous les chefs ont ainsi perdu plusieurs de leurs dents. Ce n'est pas comme à Tonga, où l'amputation d'une phalange est une marque d'un chagrin violent occasionné par la mort d'une personne chérie; à Hawaii c'est évidemment un sacrifice propitiatoire.

« Une habitude commune à tous les peuples de l'Océanie, c'est le tatouage; mais on ne trouve des visages piquetés que dans la Nouvelle-Zélande et aux îles Sandwich. Les Zélandais tracent sur leur visage des spirales agréables à l'œil, et les Hawaiiens, des lignes droites qui se coupent à angles droits. Il paraît qu'ils se font des piqûres à la mort d'un chef ou lorsqu'il leur arrive quelque événement malheureux. On a observé aussi que les dernières classes du peuple ont une marque qui annonce leur vassalité à l'égard des chefs dont elles dépendent. »

A peine en pleine mer, Cook, entraîné par les mauvais temps et les vents, fut obligé de rentrer dans la baie de Ke-Ara-Kekoua; alors commença le terrible drame dont le dénouement devait être si fatal à cet homme illustre. M. Samuel, chirurgien de *la Discovery,* a tracé, à la prière de J. Banks, le récit de cet événement. Comme il fut témoin oculaire, nous avons préféré sa relation à celle de King, qui n'écrivit que sur des rapports des autres officiers. Nous la citons en nous servant de la traduction de M. de Castera.

« Le 6 février nous fûmes surpris par un coup de vent. La nuit suivante, le haut du mât de perroquet de *la Résolution* se cassa d'une manière si dangereuse, que le capitaine Cook fut obligé de rentrer dans la baie de Ke-Ara-Kekoua pour le faire réparer, car nous ne pûmes trouver dans l'île un autre port commode. La même bourrasque qui venait de nous faire perdre notre

mât avait causé encore plus de mal à divers canots indiens qui étaient venus à la suite du vaisseau. Un de ces canots, où il y avait deux hommes et un enfant, fut heureusement sauvé du naufrage à bord de *la Résolution*.

« Le mercredi 10 nous nous trouvâmes dès le matin à quelques milles du port, et nous fûmes bientôt joints par un grand nombre de pirogues où étaient plusieurs de nos connaissances, qui semblaient venir pour nous inviter à entrer dans le port.

« Le peu de vent qu'il faisait ce jour-là ne nous permit pas de gagner le port. Dans l'après-midi, un chef du premier rang nommé Tamea-Mea, et proche parent de Taraï-Opou, vint nous voir à bord de *la Discovery*; il était paré d'un magnifique manteau garni de plumes, qu'il semblait avoir apporté pour vendre, mais dont il ne voulut se défaire que pour des poignards. Cet article était celui que les chefs avaient préféré à tous les autres lorsque nous étions près de partir de la baie; car, suffisamment pourvus alors de petites haches et d'outils, ils commencèrent à se munir d'instruments de guerre. Tamea-Mea obtint neuf poignards pour son manteau; et, satisfait du bon accueil qu'il avait reçu, il passa la nuit dans notre vaisseau, ainsi que toutes les personnes de sa suite.

«Dans la matinée du 11, *la Résolution* et *la Discovery* mouillèrent à Ke-Ara-Kekoua; et aussitôt on se prépara à mettre à terre le mât de perroquet de *la Résolution*. Nous eûmes ce jour-là peu de visites, parce qu'il ne se trouvait guère d'Indiens dans la baie. Lorsque nous en étions partis, tous ceux qui demeuraient dans d'autres quartiers de l'île s'en étaient retournés sur leurs habitations, et il fallait qu'il se rassemblât de nouveau du monde de tous ces différents endroits, pour que nous nous vissions entourés d'une foule nombreuse, comme nous l'avions été la première fois.

« Le lendemain, les vaisseaux furent mis par les chefs sous un tabou, sorte de pompe qu'il semblait nécessaire d'observer avant que le roi Taraï-Opou fît la première visite au capitaine Cook, pour le complimenter sur son retour. Le même jour, ce prince se rendit à bord de *la Résolution.* Il était suivi d'un nombreux cortége d'Indiens, dont plusieurs portaient les dons destinés au capitaine; et le capitaine le reçut avec les plus grands témoignages d'amitié, en lui faisant à son tour divers présents. Cette première cérémonie achevée, le tabou fut levé. Les choses reprirent leur cours ordinaire, et le jour suivant, 13, nous fûmes accablés de visites. Le mât de *la Résolution* était à terre, ainsi que les instruments astronomiques, pour lesquels on avait élevé un observatoire dans le même endroit que la première fois. Je débarquai, avec un Anglais de mes amis, près du village de Kaava-Roa, où nous trouvâmes un grand nombre de pirogues qui venaient d'arriver de différentes parties de l'île; et les naturels étaient occupés sur le rivage à se construire des cabanes, pour y loger pendant le temps que les vaisseaux demeureraient dans la baie. A notre retour à bord de *la Discovery,* nous apprîmes qu'un Indien avait été surpris dérobant à la forge une pince d'armurier, et qu'on l'avait sévèrement fouetté et chassé hors du vaisseau. Malgré cet exemple, un autre Indien, dès l'après-midi, eut l'audace d'arracher du même endroit les pinces et un ciseau, de s'élancer dans la mer, et de nager du côté du rivage. Le maître d'équipage et un pilotin furent immédiatement envoyés à sa poursuite. L'Indien, se sentant suivi de près, nagea vers un canot. Ses compatriotes l'y reçurent et pagayèrent de toute leur force droit à terre. Nous leur tirâmes plusieurs coups de fusil, mais inutilement : ils furent bientôt hors de la portée de nos armes. Paria, qui était en ce moment à bord de *la Discovery,* ayant appris ce qui se passait,

se rendit aussitôt à terre, avec promesse de rapporter les articles dérobés. Notre canot avait été si bien devancé par celui qu'il poursuivait, que le voleur eut le temps de se sauver dans la campagne. Le capitaine, qui se trouvait alors sur la plage, avait voulu le surprendre à son débarquement; mais il y a apparence qu'il fut dévoyé par les habitants, qui s'étaient offerts d'eux-mêmes à lui servir de guides.

« Le maître d'équipage, en arrivant à terre, trouva quelques Indiens qui lui rapportaient non-seulement les pinces et le ciseau, mais le couvercle d'une barrique à eau, dont on ne savait pas la perte à bord. Il s'en retournait avec ses articles, lorsqu'il rencontra la chaloupe de *la Résolution*, avec cinq hommes qui, sans aucun ordre, étaient partis de l'observatoire. Le maître, se trouvant ainsi, par hasard, secouru, se crut assez fort pour obliger les Indiens à lui livrer le voleur, ou du moins la pirogue où il s'était sauvé. D'après ce projet, il regagna le rivage, et, ayant trouvé la pirogue à terre, il se préparait à la lancer à l'eau, quand Paria parut et insista pour qu'on ne touchât pas à la pirogue, parce qu'elle lui appartenait. Le maître d'équipage ne l'écoutant point, Paria jeta ses armes sur son dos, saisit l'Anglais par les cheveux et le retint vigoureusement. Alors un de nos matelots lui asséna un coup d'aviron; Paria, lâchant le maître d'équipage, arracha brusquement l'aviron des mains du matelot et le rompit en deux sur son genou.

« Cependant la multitude commença à attaquer nos gens à coups de pierres. Ils voulurent d'abord lui faire résistance, mais ils furent bientôt obligés de céder et de se sauver à la nage vers le canot, qui se trouvait plus au large que la chaloupe. Les officiers, n'étant pas habiles nageurs, firent leur retraite sur un petit rocher, au milieu de l'eau, où les Indiens les assaillirent bientôt. Un homme lança un morceau de l'aviron cassé

contre le maître d'équipage; mais heureusement, le pied lui ayant glissé, il manqua son coup, et la vie de l'officier anglais fut sauvée; cependant Paria réprima la violence des Indiens. Nos officiers, voyant bien que la présence de ce chef était leur seule défense contre le peuple irrité, le prièrent de demeurer avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent regagné leurs canots; mais il refusa leur demande et se retira. Le maître d'équipage se rendit à l'observatoire pour y chercher du secours, tandis que le pilotin préféra rester dans la chaloupe, où il fut fort maltraité par les Indiens, qui pillèrent tout ce qu'il y avait à piller. Ils commençaient même à vouloir mettre en pièces la chaloupe, pour en prendre le fer, quand Paria revint et les en empêcha. Il avait rencontré le maître comme celui-ci allait à l'observatoire; et, soupçonnant son dessein, il l'avait forcé de s'en retourner. Il dissipa le peuple et pria les Anglais de s'en aller à bord. Ceux-ci lui firent observer que tous leurs avirons avaient été enlevés. Alors il leur en apporta lui-même quelques-uns, qu'il prit dans les mains des Indiens; et nos officiers furent très-contents de l'avoir échappé à si bon compte. Ils n'étaient pas encore bien loin, que Paria les joignit dans un canot, pour rendre au pilotin son bonnet qui avait été arraché par le peuple. Ce chef fit alors des caresses aux Anglais, en forme de réconciliation, et parut inquiet de savoir si le capitaine Cook ne voudrait pas le tuer pour se venger de ce qui était arrivé. Ils l'assurèrent du contraire en lui faisant à leur tour plusieurs signes d'amitié. Alors il partit pour se rendre du côté du village de Kaava-Roa : ce fut la dernière fois que les Anglais le virent. Bientôt après, le capitaine Cook retourna à bord de *la Résolution*, extrêmement affligé de tous ces désagréables événements; et dès la même nuit il envoya un de ses lieutenants à bord de *la Discovery*, pour en apprendre les détails, parce qu'ils avaient pris naissance dans ce vaisseau.

« Il est à remarquer que, pendant que la querelle était le plus animée, Kanina, chef qui avait toujours été très-lié avec nous, partit du lieu où elle se passait, et vint à bord de *la Discovery* pour vendre un très-gros cochon, dont il demanda un *pahowa* ou poignard d'une grandeur extraordinaire : il nous indiqua qu'il le voulait aussi long que son bras. Le capitaine Clerke, n'en ayant pas de cette longueur, lui dit qu'il en ferait faire un pour le lendemain matin; Kanina, satisfait de cette réponse, laissa son cochon et se retira sans tarder davantage.

« Il n'est pas non plus inutile de rapporter une chose qui arriva le même jour dans *la Résolution.* Un chef indien, étant à table avec le capitaine Cook, lui demanda s'il était un *tatatoa,* c'est-à-dire un homme de guerre. Le capitaine Cook lui ayant répondu que oui, l'Indien désira voir ses blessures. Alors le capitaine montra sa main droite, où il avait une forte cicatrice qui lui couvrait toute la longueur du métacarpe entre le pouce et le premier doigt. Le chef étant ainsi convaincu que le capitaine était un guerrier fit la même question à un officier qui était présent, et qui n'avait aucune cicatrice sur son corps. L'Indien ajouta qu'il était lui-même un tatatoa, et montra les marques de quelques blessures qu'il avait reçues dans les combats.

« Les Anglais qui étaient de garde à l'observatoire furent inquiétés durant toute la nuit par des cris perçants et douloureux et toutes les lamentations des femmes des villages voisins. Sans doute que la dispute des Indiens avec les Anglais les faisait craindre pour leurs époux, mais, quoi qu'il en puisse être, leurs clameurs mélancoliques alarmèrent beaucoup nos sentinelles.

« Pour ajouter à l'insulte qu'ils nous avaient faite, quelques Indiens enlevèrent pendant la nuit le grand canot de *la Discovery,* qui était attaché à la bouée

d'une de nos ancres. Ils le prirent si adroitement, que nous ne nous en aperçûmes que le lendemain matin, samedi 14 février. Le capitaine Clerke ne perdit pas de temps pour aller avertir le capitaine Cook de cet accident, et retourna à son bord, avec ordre d'envoyer une chaloupe et un canot, sous le commandement du second lieutenant, en station à la pointe E. de la baie, afin d'intercepter tous les canots qui voudraient sortir et même de faire feu sur eux, si cela était nécessaire. Dans le même temps, le troisième lieutenant de *la Résolution* fut expédié avec deux canots à l'autre point de la baie, chargé d'ordres pareils; et le maître partit dans la chaloupe, à la poursuite d'une double pirogue, déjà sous voiles, et faisant ses efforts pour sortir de la rade. Il l'eut bientôt approchée, et dès qu'il tira quelques coups de fusil, elle regagna le rivage, où les Indiens l'abandonnèrent. Il se trouva que cette pirogue appartenait à Mea, chef qui portait le titre de Rono. Il était alors lui-même dans la pirogue, et il eût été heureux pour les Anglais de le prendre, car le peuple regardait la personne de cet Indien comme aussi sacrée que celle du roi.

« Pendant ce temps-là, le capitaine Cook se préparait à se rendre lui-même à Kaava-Roa, pour s'assurer de la personne du roi Taraï-Opou, avant qu'il eût le temps de se retirer dans quelque partie de l'île, hors de la portée des Anglais. Cette démarche semblait même le moyen le plus efficace de recouvrer notre canot. D'ailleurs c'était là précaution qu'avait constamment prise le capitaine Cook, en pareil cas, dans les autres îles de la mer du Sud, et elle lui avait toujours réussi. Certes, il aurait été très-difficile d'indiquer une manière de se conduire plus sûre et plus prudente pour obtenir ce qu'on désirait de ces peuples.

« Nous avions lieu de penser que le roi et sa suite s'étaient enfuis à la première alarme; mais, en ce cas,

le capitaine Cook était dans l'intention de s'emparer de toutes les grandes pirogues qu'il trouverait sur le rivage. Il partit donc de son vaisseau à sept heures du matin, accompagné par le lieutenant des soldats de marine, un sergent, un caporal et sept soldats. La chaloupe également bien armée les suivait, sous le commandement de M. Roberts. Tandis qu'ils ramaient vers le rivage, le capitaine Cook ordonna à un des canots qui étaient en station à la pointe O. de la baie de quitter son poste et de le suivre. Cette circonstance mérite d'être remarquée, parce qu'elle montre que le capitaine avait quelque appréhension d'éprouver de la résistance de la part des Indiens, ou du moins qu'il songeait à prendre des précautions pour sa sûreté et celle de son monde. J'oserai dire que, de la manière dont les choses se présentaient alors, il était peut-être le seul qui crût tous ces soins nécessaires, tant on doit être éloigné de le taxer de présomption et d'imprudence. Il débarqua avec ses soldats de marine audessus de Kaava-Roa. Aussitôt les Indiens, l'environnant en foule, comme de coutume, lui témoignèrent le même respect en se prosternant devant lui, et ne laissèrent pas apercevoir la moindre marque d'hostilité ou d'alarme. Cependant le capitaine, ne voulant point se fier à ces apparences, fut très-attentif à la disposition de ses soldats, et empêcha qu'ils ne fussent trop resserrés par la multitude. Il demanda d'abord à voir les fils du roi, qui s'étaient tous deux fort attachés à lui et demeuraient ordinairement sur son bord. On leur envoya des messages, et bientôt ces jeunes Indiens parurent eux-mêmes. Ils dirent au capitaine Cook que leur père était couché dans une de ses maisons peu éloignée. Ils en prirent tous trois ensemble le chemin, et le capitaine se fit suivre par ses soldats de marine. Partout où il passa, les Indiens se prosternèrent devant lui, et semblèrent n'avoir rien perdu du respect

qu'ils étaient habitués à lui témoigner. Il fut joint en route par plusieurs chefs qui continrent le peuple dans l'ordre, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire; mais comme ils ignoraient les desseins du capitaine Cook, ils lui demandèrent plusieurs fois s'il avait besoin de cochons ou d'autres provisions; à quoi il répondit toujours que non, qu'il n'avait besoin que de voir le roi. Dès qu'il fut arrivé devant la maison de ce prince, il chargea quelques Indiens d'informer Taraï-Opou qu'il désirait lui parler. Ces Indiens allèrent et revinrent deux ou trois fois, et, au lieu de porter une réponse, ils présentèrent au capitaine Cook diverses pièces d'étoffe rouge, ce qui fit soupçonner au capitaine que le roi n'était pas dans la maison. Alors il donna ordre au lieutenant des soldats de marine d'entrer. Le lieutenant trouva le vieux roi qu'on venait de réveiller, et qui paraissait fort alarmé de ce message; malgré cela il sortit sans hésiter. Le capitaine Cook lui tendit la main, en l'invitant amicalement à le suivre à bord, et Taraï-Opou y consentit tout de suite. Les choses paraissaient devoir s'arranger favorablement, et les Indiens n'avaient pas l'air de craindre que les Anglais les attaquassent, ce qui étonna un peu le capitaine Cook: mais en témoignant sa surprise, il dit que, comme les habitants du village paraissaient innocents de l'enlèvement de son canot, il ne voulait pas les en punir, et qu'il fallait seulement que le roi vînt à son bord. Taraï-Opou s'assit alors devant sa maison et fut bientôt environné d'une immense foule de peuple. Deux chefs se montraient l'un et l'autre très-diligents à maintenir le bon ordre. Cependant en peu de temps les Indiens se furent armés de longues lances, de piques, de poignards, et revêtirent d'épaisses nattes qui leur servaient de cuirasses. Ces dispositions hostiles parurent bientôt accrues, et furent plus inquiétantes à l'arrivée de deux hommes qui venaient dans une pirogue de

l'autre côté de la baie, et qui rapportèrent qu'un chef avait été tué par les gens d'un canot de *la Discovery*. En traversant la baie, ces deux hommes avaient donné la même nouvelle à l'un et à l'autre de nos vaisseaux. Aussitôt les femmes qui étaient assises sur la plage, où elles déjeunaient et causaient familièrement avec nos matelots, se retirèrent précipitamment et confusément en murmurant beaucoup entre elles. Un vieux prêtre s'avança vers le capitaine Cook, portant dans sa main une noix de coco qu'il lui présentait en chantant d'une voix très-forte. On le pria souvent de se taire, mais en vain; il continua son chant importun et bruyant. Il semblait qu'il cherchât à détourner l'attention du capitaine, tandis que ses compagnons accouraient, en tumulte et armés, de tous les quartiers du village. Le capitaine Cook, se voyant en même temps environné de toutes parts, pensa que sa situation devenait hasardeuse. En conséquence il ordonna au lieutenant des soldats de marine de faire marcher sa petite troupe du côté du rivage où étaient nos canots : les Indiens se rangèrent en haie pour les laisser passer, et ne parurent nullement vouloir s'opposer à leur retraite. Nos gens n'avaient guère que cinquante ou soixante pas à faire; le capitaine Cook venait ensuite, tenant par la main le roi Taraï-Opou, qui marchait volontairement, accompagné de sa femme, de ses deux fils et de plusieurs chefs. Le vieux prêtre importun les suivait aussi, et continuait à faire le même bruit. Keoa, le plus jeune des fils du roi, entra le premier dans la chaloupe, pensant que son père allait le suivre; mais au moment que ce vieux prince arriva au bord de l'eau, sa femme se jeta à son cou, et, avec le secours de deux chefs, elle le força de s'asseoir à côté d'une double pirogue. Le capitaine Cook se plaignit et leur fit des reproches, mais inutilement; ils ne voulurent jamais consentir que le roi allât plus loin, disant qu'on lui

donnerait la mort s'il se laissait conduire au vaisseau. Taraï-Opou, dont l'âme semblait entièrement résignée à se soumettre à la volonté des autres, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et parut excessivement affligé.

« Tandis que le roi était ainsi arrêté, un chef que nous connaissions tous beaucoup, Koho rôdait alentour tenant un poignard à moitié caché sous son manteau, et avait l'air de vouloir frapper furtivement le capitaine Cook ou le lieutenant des soldats de marine. Le lieutenant proposa de lui donner un coup de fusil, mais le capitaine Cook ne voulut pas le permettre. Koho s'approchant trop de lui, l'officier lui donna un coup de crosse de fusil et l'obligea de se retirer. Un autre Indien saisit le fusil du sergent et tenta de le lui arracher, mais le lieutenant, le frappant aussi, lui fit lâcher prise. Le capitaine Cook, voyant alors le tumulte s'accroître et les Indiens devenir plus déterminés et plus audacieux, observa que s'ils voulaient employer la force pour retenir leur roi, les Anglais ne pourraient pas s'empêcher de sacrifier la vie de plusieurs habitants. Après cela il s'arrêta un moment, et il était prêt à donner des ordres pour l'embarquement, lorsqu'un Indien lui lança une pierre; il lui répondit par un coup de fusil à petit plomb, dont un des canons de son fusil à deux coups était chargé; mais cet homme, qui avait la poitrine rembourrée avec une natte, ne fut que peu ou point du tout blessé, et, brandissant son dard, il menaça le capitaine de le lui lancer. Le capitaine, qui ne voulait point le tuer, au lieu de le percer d'une balle, se contenta de le renverser d'un coup de crosse de fusil. Il fit beaucoup de reproches de cette conduite turbulente aux plus avancés de la foule; il avait déjà désespéré de mener le roi à bord, parce que cela paraissait impraticable. Il ne songeait plus qu'à se tenir sur la défensive et à protéger l'embarquement de son faible parti, qu'il voyait presser par plusieurs

milliers d'Indiens. Le fils du roi, le jeune Keoa, qui était déjà dans la chaloupe, entendant le premier coup de fusil, fut effrayé et demanda à être remis à terre, ce que M. Roberts lui accorda promptement, ne pensant pas que le capitaine fût en danger; autrement il aurait gardé le prince, ce qui n'eût pas manqué de contenir les habitants. Un d'entre eux fut aperçu derrière une double pirogue, où il visait le capitaine Cook pour lui lancer son dard. Le capitaine fut obligé, pour se défendre, de faire feu sur lui, mais il tua un autre homme également audacieux. Le sergent, ayant aperçu que le premier était manqué, le coucha en joue, reçut l'ordre de tirer et l'étendit roide mort. Ces deux coups firent reculer la multitude; mais poussée par les rangs de derrière, elle revint bientôt à la charge, et lança une volée de pierres sur les soldats de marine, qui, sans attendre aucun ordre, firent une décharge générale, et cette décharge fut promptement suivie par le feu des canots. On entendit alors le capitaine Cook exprimer son étonnement. Il fit signe de la main aux canots de cesser leur feu et de s'approcher pour recevoir les soldats. Malgré une pluie de pierres que les Indiens faisaient tomber sur nos gens, M. Roberts rangea immédiatement la chaloupe aussi près du rivage qu'il put le faire sans s'échouer; mais le lieutenant qui commandait le petit canot, au lieu d'aller au secours du capitaine, s'éloigna encore du rivage, dans le moment où tout dépendait de ce que tous les canots agissent d'accord; il avoua depuis avoir mal entendu le signal. Mais, quoi qu'il en puisse être, il me semble que c'est là ce qui décida du sort du capitaine Cook et lui ôta tout moyen de sauver sa vie.

« D'après cela, la chaloupe put seule servir de retraite aux soldats de marine qui étaient sur la plage. Dès que les Anglais eurent fait leur décharge, les Indiens les poussèrent dans l'eau, où quatre soldats

furent tués. Leur lieutenant était blessé; malgré cela il eut le bonheur de s'échapper, et il fut mis à bord de la chaloupe.

« Le capitaine Cook était le seul qui demeurât sur le rocher. Il fut aperçu se retirant vers la chaloupe, tenant sa main droite derrière sa tête pour se garantir des coups de pierres, et portant son fusil sous son bras gauche. On voyait aussi un Indien qui le poursuivait, mais d'un air de méfiance et de timidité, car il s'arrêta une ou deux fois, comme s'il était incertain de ce qu'il devait faire; mais enfin il s'avança tout à coup vers lui et lui porta sur le derrière de la tête un grand coup d'une large pique, après quoi il se retira précipitamment. Le coup parut avoir étourdi le capitaine Cook : il chancela quelques pas, et, comme il tombait sur une main et sur un genou, son fusil lui échappa. Cependant il commença à se relever, mais dans le même instant un autre Indien lui porta un grand coup de poignard sur le cou. Alors il tomba dans un creux de rocher où il y avait de l'eau jusqu'aux genoux, et où une troupe d'assaillants se jeta sur lui et essaya de le retenir. Mais, en se débattant vigoureusement avec eux, il éleva la tête et porta vers la chaloupe des regards qui semblaient demander du secours. Quoique le canot ne fût pas à plus de cinq ou six pas de distance, le trouble des Anglais et la foule qui s'opposait à leur passage ne permirent pas de sauver l'infortuné capitaine. Les Indiens le remirent bientôt dessous, dans une eau plus profonde. Malgré cela, il éleva la tête encore une fois, et, à force de se débattre, il gagnait le côté du rocher, comme pour s'en faire un rempart, quand un sauvage lui asséna un grand coup de pique qui l'étendit mort. Plusieurs d'entre eux le traînèrent ensuite sur le haut du rocher, où ils semblaient se faire un barbare plaisir d'assouvir leur furie sur ce corps inanimé, s'arrachant les poignards de la main les uns

les autres, pour percer encore la victime qui avait déjà succombé à leur rage.

« Si quelque chose pouvait ajouter à l'horreur et à la tristesse dont on se sent pénétré en voyant ainsi périr le capitaine Cook, c'est de penser que ses restes furent abandonnés lâchement sur le rivage, quoiqu'on eût pu les rapporter. Il paraît, par le récit de quatre ou cinq pilotins qui arrivèrent sur le champ de bataille vers la fin de cette fatale querelle, que les Indiens s'étaient presque tous enfuis, laissant aux canots la liberté de leur feu, et se dispersant dans le village. Il n'y avait donc pas grand obstacle à reprendre le corps du capitaine; mais, sans faire la moindre tentative à cet égard, le lieutenant retourna à bord. Il est inutile de m'étendre davantage sur un sujet si triste et de rapporter toutes les plaintes et les reproches qu'excita la conduite du lieutenant. Je ferai observer seulement que les murmures vinrent au point d'obliger publiquement le capitaine Clerke de recevoir par écrit les dépositions des accusateurs de l'officier; mais la triste santé de M. Clerke et les approches de sa mort l'engagèrent, dit-on, à supprimer depuis ces témoignages d'une juste indignation.

« Le funeste accident que je viens de raconter arriva à huit heures du matin, environ une heure après que le capitaine fut descendu à terre. Il paraît que ni le roi Taraï-Opou ni ses enfants n'en furent témoins. On pense, au contraire, qu'ils s'étaient retirés pendant le fort du tumulte. Les principaux agresseurs étaient d'autres chefs, pour la plupart parents ou amis du roi. L'homme qui frappa le capitaine avec un poignard se nommait Koah. Il se trouva que je fus le seul à bord qui se rappela ses traits, parce que j'avais autrefois écrit son nom sur mon journal; j'avais eu la fantaisie de le noter particulièrement, non pour son rang et sa qualité de parent du roi, mais à cause de sa figure. Cet

Indien, fort, carré et de haute taille, montrait dans ses regards et dans ses gestes beaucoup de férocité, et réunissait l'agilité et la force à un plus haut degré qu'aucun autre homme que j'aie jamais vu. Il pouvait avoir trente ans; et, par l'espèce de gale blanche qui couvrait sa peau et par la rougeur de ses yeux, on jugeait qu'il était grand buveur de kava. Il était le compagnon ordinaire du roi, avec qui je le vis lorsque ce prince vint rendre visite au capitaine Clerke.

« Le chef qui le premier donna un coup de pique sur le derrière de la tête de notre infortuné commandant m'était absolument inconnu. J'appris toutes ces circonstances du bon père Kaïri-Kia, qui ajouta que ces deux Indiens s'étaient acquis beaucoup d'estime et de crédit par rapport à leur barbare action; mais ni l'un ni l'autre ne reparurent plus du côté des Anglais. Quand les canots se furent éloignés du rivage, les habitants prirent le corps du capitaine Cook et ceux des quatre soldats de marine, et ils les emportèrent derrière le village, sur une éminence où nous les distinguions aisément du vaisseau avec nos lunettes d'approche.

« Cet événement déplorable n'avait été ni prévu par nous, ni vraisemblablement prémédité par les Indiens. Je ne m'aperçus jamais de rien, avant ni après, qui pût me faire croire que ce peuple avait eu le moindre dessein de nous chercher dispute. Le vol fut cause de la dernière querelle; mais il s'était commis des vols pendant notre premier séjour dans la baie, comme pendant le second : le vol était la source de tous nos malentendus. On faisait quelquefois semblant de ne pas prendre garde à de petites choses que les Indiens dérobaient, mais quelquefois aussi on punissait légèrement les voleurs. Le canot qu'ils se hasardèrent enfin à nous enlever était très-important pour nous; nous ne pouvions pas le remplacer, ni conséquemment l'aban-

donner, et nous n'avions d'autre moyen de le ravoir qu'en nous emparant de la personne du roi. Dès que nous essayâmes d'aller prendre ce prince, les habitants craignirent pour leur sûreté et s'opposèrent naturellement à une entreprise de gens qu'ils regardèrent dès lors comme leurs ennemis; enfin, dans la querelle qui succéda, nous eûmes le malheur de perdre notre brave et généreux commandant. Aussi j'ai toujours considéré cette cruelle affaire comme purement accidentelle, et non comme provenant de quelque ancienne offense faite aux Indiens, ou projetée par la jalousie qu'aurait pu leur inspirer notre retour dans la baie.

« Paria fut la principale cause de ce désastre; nous apprîmes par la suite que c'était lui qui avait fait voler notre canot. Certainement le roi ne fut pas consulté pour cela : il n'apprit même ce qui était arrivé au capitaine Cook que lorsque le capitaine débarqua.

« On remarqua en général que, dans le combat, les Indiens montrèrent beaucoup de résolution en faisant face à nos armes à feu; mais leur bravoure n'était que l'effet de leur ignorance. Ils s'imaginaient que les nattes dont ils étaient cuirassés les défendraient d'une balle comme d'un coup de pierre; mais bientôt, convaincus de leur erreur, et sans trop savoir comment les fusils avaient tant de pouvoir, ils employèrent un stratagème qui, bien qu'inutile, servit à prouver combien ils étaient ingénieux et prompts à inventer des ressources. En voyant le feu des mousquets, ils jugèrent que l'eau rendrait l'effet nul, et dès lors ils trempèrent dans la mer leurs cuirasses et leurs armures, pour faire face aux Anglais. Cependant, trouvant que ce dernier moyen était encore inutile, ils se dispersèrent et laissèrent le rivage désert. Une chose qu'ils ne négligèrent jamais, même au risque des plus grands hasards, ce fut d'emporter leurs morts. Ils sont sans doute attachés à cette coutume, d'après la barbarie avec laquelle ils traitent

eux-mêmes les corps des ennemis qu'ils ont tués dans les combats, et d'après les trophées qu'ils font de leurs os. »

Le lieutenant King, continuateur du journal de Cook, et qui joue un certain rôle dans les événements qui suivirent cette mort, va nous fournir des détails intéressants.

King était posté au moraï avec six soldats de marine pour garder les mâts et les voiles; il put entendre la mousqueterie et voir le tumulte extraordinaire qui suivit la chute du commandant. Trop éloigné pour leur porter secours, il chercha à se maintenir en bonne intelligence avec la foule qui l'entourait; sa position était critique; il avait sous sa garde presque toutes les voiles des deux vaisseaux, dont la perte eût été irréparable. Il prit le parti d'aller lui-même à bord demander du secours. A peine eut-il quitté le poste, que les naturels l'attaquèrent avec des pierres; les soldats se défendirent jusqu'à l'arrivée du renfort. King, au moyen d'un prêtre, fit cesser le combat, et on laissa les Anglais emporter tranquillement les voiles et les mâts.

A bord on discutait chaudement sur le parti à prendre envers les naturels. Plusieurs officiers, et King à leur tête, voulaient une vengeance éclatante; mais Clerke allégua des motifs d'humanité et plus encore la position des vaisseaux qui manquaient d'eau, de provisions fraîches, et qui avaient besoin de huit jours de réparations. Il fut donc convenu qu'on chercherait à entrer en conférence avec les chefs pour réclamer le corps de Cook et ceux des matelots; King fut chargé de cette mission.

En approchant avec ses canots armés, il vit la multitude armée et prête à engager le combat. Alors il s'avança seul dans un canot, tenant à la main un petit pavillon blanc. A cette vue, l'attitude menaçante cessa; on fit signe d'aborder, et un chef se jeta à la nage avec

un pavillon blanc; il fut reçu, quoique armé. King eut un moment de frayeur, car c'était ce Koah qui avait été influent dans l'attaque du matin. On lui dit qu'on demandait le corps du capitaine, et que si on ne le rendait pas on déclarerait la guerre à l'île.

Koah promit et partit aussitôt; on l'attendit en vain; après plusieurs heures, un chef, envoyé par Taraï-Opou, annonça que le corps du commandant avait été porté dans l'intérieur, mais qu'on le rapporterait le lendemain; son maintien et ses propos annonçaient beaucoup de sincérité. King lui demanda s'il mentait, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi les insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très-scrupuleux.

Toute la nuit se passa dans des préparatifs de part et d'autre, mais elle ne fut point troublée. Le lendemain 15, Koah vint de grand matin, apportant des étoffes et un cochon qu'il offrit à King; tous les insulaires prenaient cet officier pour le fils de Cook, et le croyaient donc chef des vaisseaux. Comme Koah ne rapportait point le corps, ses présents furent refusés.

Sur les huit heures du soir, une pirogue rama vers *la Résolution*. Les deux hommes qu'elle portait se mirent tout de suite à crier *Tinnée*, (c'est ainsi qu'ils prononcent le nom de King); ils dirent qu'ils voulaient lui donner quelque chose qui avait appartenu à Cook: lorsqu'ils arrivèrent on reconnut deux prêtres, amis de Cook. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort de Rono, ils avertirent qu'ils apportaient une partie du corps. «Il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres; ils nous apprirent que c'était tout ce qui restait, que les autres parties avaient été dépecées et brûlées, mais que Taraï-Opou avait à sa disposition la tête et les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac et du ventre; que

Kaou, chef des prêtres, avait reçu la portion qui était devant nous, et qu'il nous l'envoyait afin de nous prouver son innocence et son attachement. »

On voulut savoir si les habitants étaient cannibales; on leur demanda s'ils n'avaient pas mangé une partie du corps. A cette idée ils montrèrent autant d'horreur que les Européens, et demandèrent très-naturellement, à leur tour, si les Anglais étaient dans l'usage de manger la chair humaine; ils proposèrent ensuite une question qu'ils renouvelèrent plusieurs fois: « Quand Rono reviendra-t-il, et que nous fera-t-il à son retour? » C'était une suite des hommages qui lui avaient été rendus et de l'idée qu'ils avaient de la nature divine de Cook.

Les démonstrations des naturels devenaient de plus en plus hostiles; elles étaient entretenues par l'apparente tranquillité des Anglais, qui ne paraissaient pas vouloir employer la force. Enfin ils attaquèrent les travailleurs. On employa les coups de fusil pour les repousser; comme ils revinrent à la charge, on ordonna de mettre le feu à quelques maisons; les matelots, saisissant avec empressement cette occasion de venger leur chef bien-aimé, outre-passèrent les ordres, et un village entier fut livré aux flammes : la maison même des prêtres ne fut pas épargnée, malgré leur constante amitié pour les Anglais; quelques personnes furent tuées. Les insulaires, convaincus enfin que, si l'on avait jusque alors souffert leurs insultes, ce n'était pas par faiblesse, cessèrent d'inquiéter les matelots.

Toute la journée du 19 se passa en pourparlers entre Taraï-Opou et Clerke, qui continuait à exiger impérieusement les restes de Cook.

« Le lendemain, entre dix et onze heures, une multitude d'insulaires descendit la colline qui domine la grève; ils formaient une espèce de procession, portaient des cannes à sucre sur leurs épaules, et avaient dans leurs mains des fruits d'arbre à pain et des ba-

nanes; ils étaient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc et se mirent à frapper sur leurs instruments. Ceux qui portaient des présents les déposèrent et se retirèrent. Nous ne tardâmes pas à voir Eapo revêtu d'un long manteau de plumes; il tenait quelque chose avec beaucoup de soin, et, s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

« Le capitaine Clerke prit la pinasse et m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eapo nous remit les restes de Cook enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord, par décence; peut-être ne voulait-il pas assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de Cook bien entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'avant-doigt. Nous y trouvâmes de plus les os du métacarpe et la tête dépouillée de la chair (la chevelure avait été coupée, et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles); les os de la face manquaient. Nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras, auxquels pendait la peau des avant-bras. Les os des jambes et des cuisses étaient réunis, mais sans pieds; les ligaments des articulations étaient en bon état. Le tout semblait avoir été au feu, si j'en excepte les mains, qui conservaient leur chair, mais qui étaient découpées en plusieurs endroits et remplies de sel, afin qu'elles se gardassent plus longtemps. La partie du derrière de la chevelure offrait une estafilade, mais le crâne ne présentait pas de fracture.

« Le lendemain, Eapo et le fils de Taraï-Opou vinrent à bord, apportant la mâchoire inférieure, les pieds, les souliers et plusieurs autres choses ayant appartenu à Cook; mais en même temps ils nous dirent qu'il

avait été impossible de retrouver les ossements des matelots.

« Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux commandant, et les ossements ayant été déposés dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé, au milieu des sanglots des deux équipages.

« Nous assurâmes Eapo que nous étions complétement satisfaits, et que le souvenir de ce qui s'était passé avait été enseveli dans le cercueil de Rono. Comme tout était disposé pour mettre à la voile, et qu'il était important que les vaisseaux fussent arrivés à l'île où ils allaient compléter leurs provisions avant que la nouvelle de l'événement fût connue, nous sortîmes le 22 février de la baie, dont les naturels reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'effusion et de reconnaissance. »

Une promotion d'officiers suivit la mort de Cook; Clerke, succédant de droit au commandement de l'expédition, passa à bord de *la Résolution*, et Gore le remplaça sur la *Discovery*.

Il paraît convenable de dire quelques mots sur les derniers travaux de l'expédition. Clerke, après avoir complété l'examen des îles Sandwich, se rendit au Kamtchatka, où il fut parfaitement accueilli des officiers russes qui y résidaient; puis il s'avança vers le nord, toujours occupé du principal but du voyage, mais ayant passé le détroit de Behring, et étant parvenu un peu au delà du 69° 30' de latitude septentrionale, il trouva qu'il était impossible de pénétrer à travers les glaces.

Privé de l'espérance de s'ouvrir un chemin pour entrer dans l'océan Atlantique, Clerke fut obligé de retourner vers le S. et mourut de consomption le 22 août 1779. Le capitaine Gore lui succéda, et King prit la place de celui-ci; alors ils retournèrent au Kamtchatka, reconnurent les côtes de cette portion de l'Asie,

puis ils vinrent dans la mer du Japon; ils séjournèrent au cap de Bonne-Espérance, et mouillèrent enfin dans la Tamise le 4 octobre 1780, quatre ans deux mois et vingt-deux jours après leur départ.

Durant ce long et pénible voyage, *la Résolution* perdit seulement cinq hommes par maladie, et *la Discovery* n'en perdit pas un seul : nouvelle preuve des soins pris par Cook et ses successeurs pour la santé des équipages qu'ils commandaient.

Cook possédait un esprit profond, plein de ressources, lui faisant concevoir de grandes choses et lui donnant la force de les exécuter; il y joignait surtout une constance à toute épreuve, qui ne se rebutait devant aucun obstacle. A ces caractères du génie, aux connaissances profondes en ce qui concerne la navigation, Cook avait su réunir plusieurs sciences que sa première éducation ne lui avait pas données. Ses progrès dans les mathématiques et dans l'astronomie furent si rapides, qu'il devint en peu de temps capable de faire seul les grandes observations astronomiques; et l'on a vu que, dans son dernier voyage, il ne voulut pas d'astronome à son bord. Il acquit aussi assez d'érudition et assez de perfection dans l'art d'écrire pour être en état de s'exprimer avec clarté et précision, et de se faire remarquer par son style.

La partie la plus saillante de ce grand caractère, c'est cette persévérance avec laquelle il poursuivait les grands projets auxquels il avait consacré sa vie : rien ne le détournait des résolutions qu'il avait prises; il persistait à les exécuter, malgré toutes les difficultés, tous les obstacles qui souvent auraient suffi pour rebuter des hommes très-courageux.

La grandeur de son âme se manifestait encore par la manière dont il savait se maîtriser dans les circonstances difficiles; il paraissait d'autant plus calme que le danger était plus grand. Dans les situations péril-

leuses, quand il avait donné ses instructions et ses ordres, il se retirait dans sa chambre et dormait souvent avec la plus grande tranquillité pendant les heures de repos qu'il s'était prescrites.

A tant de grandes qualités Cook joignait un rare assemblage de vertus. Jamais homme n'a mieux senti tous les droits de l'humanité; on le voit par la manière dont il traitait toujours son équipage, ainsi que les habitants des pays qu'il découvrit. La santé, l'aisance des matelots, tout ce qui pouvait procurer des adoucissements à leur sort était l'objet de ses soins continuels, et il ne se montrait pas moins zélé pour améliorer le sort des peuples sauvages. Cependant, malgré son humanité, il se laissait souvent emporter par la vivacité de son tempérament, et on peut lui reprocher plusieurs actions rigoureuses dont il s'est repenti depuis, et dont une malheureusement a été la cause de sa mort.

Son tempérament était très-fort, et sa manière de vivre très-sobre. Modeste, même timide, il avait une conversation agréable, spirituelle et instructive; il semblait quelquefois un peu vif, mais sa bienveillance et son affabilité réparaient ce défaut Il avait près de six pieds de haut, et, quoique fort bien fait, il avait la tête un peu petite, les cheveux très-bruns, le nez bien fait, les yeux noirs, petits, vifs, perçants et pleins d'expression; enfin des sourcils épais lui donnaient un air austère.

Avant les voyages de Cook, la moitié du globe était encore couverte d'un voile qu'il a courageusement déchiré. Depuis lui, la géographie a changé de face; elle est devenue une science nouvelle.

La Société royale de Londres, en perdant un de ses plus illustres membres, voulut donner à sa mémoire une marque d'estime particulière; en conséquence elle résolut de faire frapper une médaille, et elle ouvrit une

souscription à laquelle prirent part de hauts personnages.

Une de ces médailles d'or fut présentée au roi, une autre à la reine, et la troisième au prince de Galles; deux furent envoyées à des souverains étrangers : la première au roi de France, en reconnaissance de la protection qu'il avait accordée au capitaine Cook, et la seconde à l'impératrice de Russie, dans les États de laquelle les vaisseaux furent accueillis avec amitié. Le roi de France témoigna sa satisfaction à la Société royale par une lettre écrite de sa main, et l'impératrice de Russie chargea son ambassadeur d'exprimer le plaisir que le présent lui faisait. La souscription ayant été plus considérable qu'on ne l'espérait, on put donner une de ces médailles d'or à Mme Cook, une à Benjamin Franklin, et une à lord Sandwich, ce constant protecteur de Cook.

Dès que l'Amirauté connut la perte qu'elle venait de faire, les lords présentèrent au roi un mémoire pour qu'il fût pourvu à la fortune de la famille du capitaine. Le roi accorda sur-le-champ une pension de cinq mille francs à sa veuve, et une de six cents francs à chacun de ses trois fils. Le gouvernement donna de nouvelles preuves de sa générosité envers cette famille : les cartes et les dessins relatifs au dernier voyage furent gravés à ses frais et vendus un prix considérable; une moitié du prix fut remise à Mme Cook, un quart au capitaine King, et l'autre quart aux héritiers du capitaine Clerke; enfin, le 3 septembre 1785, Sa Majesté anoblit les enfants de Cook et leur donna des armes, monument des services de leur père.

Les enfants de Cook n'ont pu perpétuer ce grand nom; de six qu'il avait, trois étaient morts en bas âge; les autres n'ont pas laissé de postérité. La veuve du grand homme a, dans sa longue carrière, recueilli les témoignages d'admiration dont l'Angleterre reconnais-

sante s'est plu à entourer la renommée du plus grand navigateur des temps modernes. Cette femme respectable, morte seulement en 1834, n'a cependant pas vu Westminster, ce Panthéon anglais, ouvrir sa basilique pour recevoir un monument en l'honneur de Cook; mais la gloire de son illustre époux est appuyée sur une base plus solide, et durera bien plus qu'un périssable tombeau de marbre ou d'airain.

FIN.

TABLE

PREMIER VOYAGE.

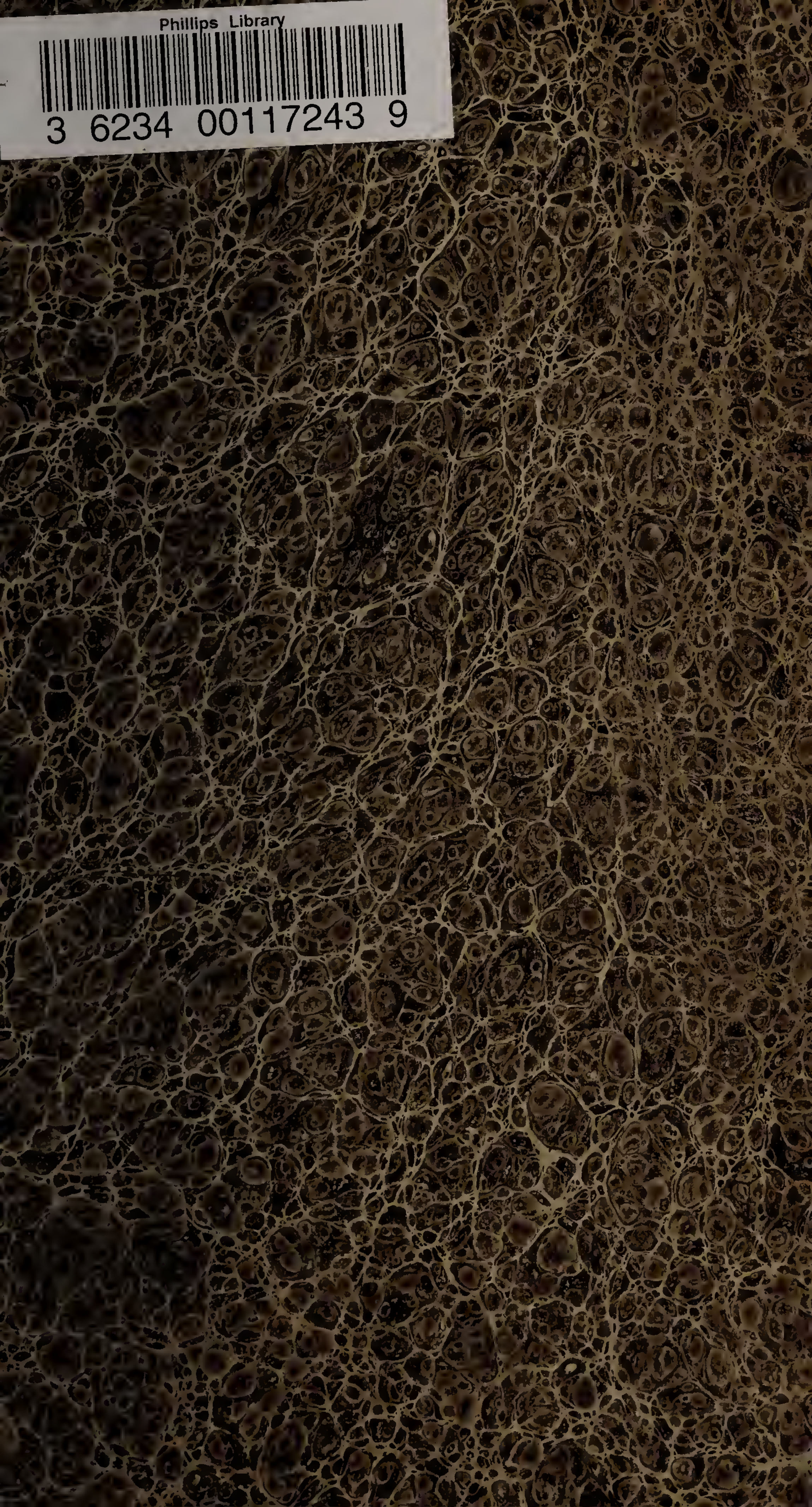
DEUXIÈME VOYAGE.

TROISIÈME VOYAGE.



Tours. — Imp. Mame.




Phillips Library
3 6234 00117243 9

